

**mi** *musique industrie*



Sonorisations musique industrie  
de 120 à 400 watts.

Transistors silicium avec console  
de mélange 8 entrées, mono-stéréo  
avec réverbération incorporée.

**Pour Professionnels avertis  
enfin un petit ampli  
son blues super puissant**

Haut-parleurs CELESTION heavy-duty couleur démentielle  
blanc et noir, essayez-le vite avant de fixer votre choix sur un monstre de 2 mètres

La Lutherie Moderne offre une  
**ENTRÉE GRATUITE AU GOLF DROUOT**

Le plus célèbre club de jeunes  
**2, rue Drouot, Paris 9<sup>e</sup>**  
métro Richelieu-Drouot

**VALABLE LES LUNDI, JEUDI, SAMEDI**  
de 15 h. à 20 h.

DÉCOUPER CE BON VALABLE UNE FOIS

DÉMONSTRATION ET DOCUMENTATION



14, rue de Douai, Paris 9<sup>e</sup>  
744.73.21

**BOUVIER** : 22-24, avenue de Grammont,  
37-TOURS - Tél. : 05.52.33

**BOUVIER** : 6, rue Condorcet, 51-REIMS  
MUSIQUE : Tél. : 47.37.10

N° 34 NOVEMBRE 69

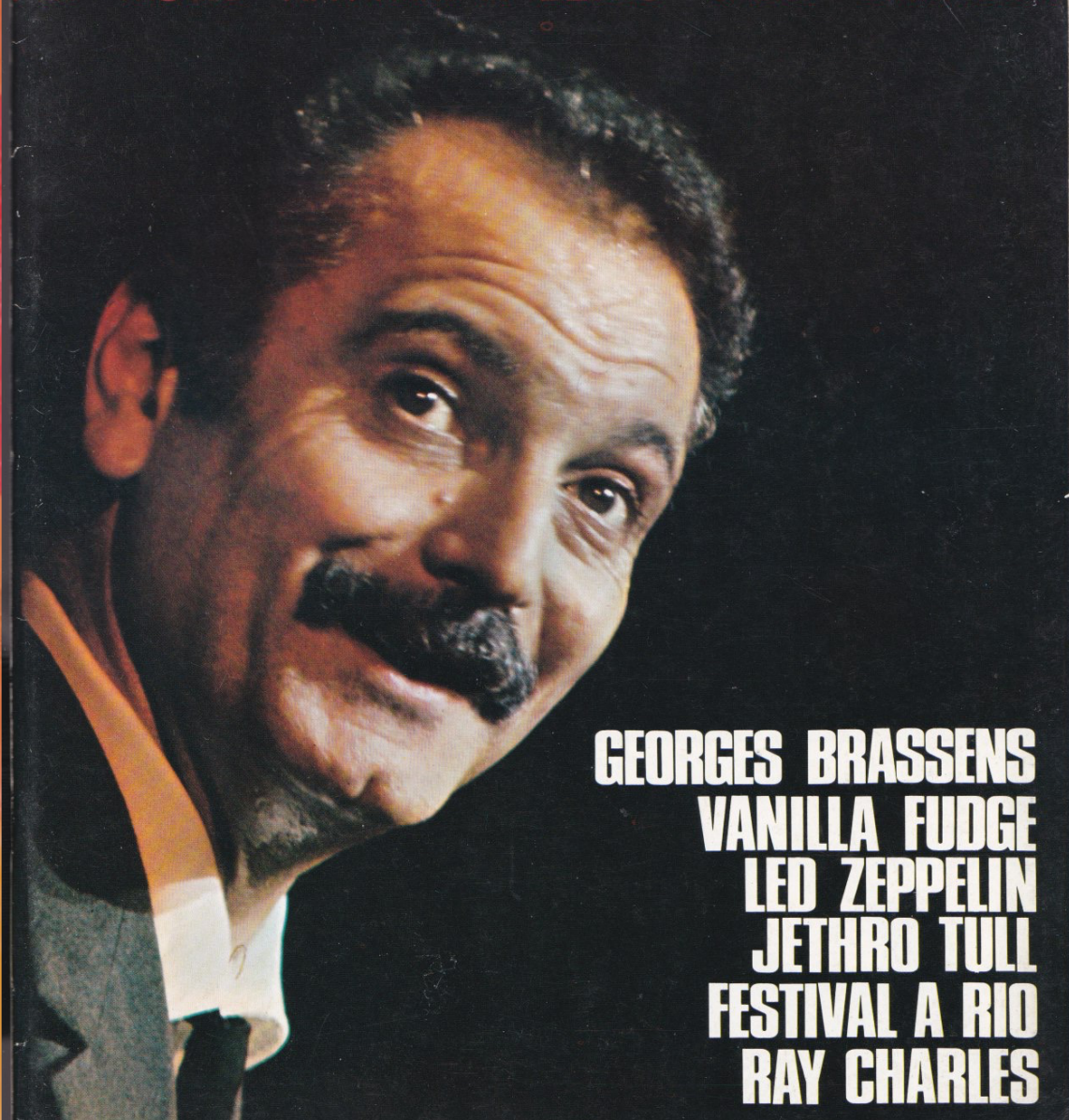
3 F SUISSE 3 F

BELGIQUE 30 F

MENSUEL

# rock & folk

POP MUSIC RHYTHM 'N' BLUES JAZZ CHANSON



**GEORGES BRASSENS**  
**VANILLA FUDGE**  
**LED ZEPPELIN**  
**JETHRO TULL**  
**FESTIVAL A RIO**  
**RAY CHARLES**



# FARFISA repense le son!

## ● une nouvelle conception des amplificateurs en chaîne

Une gamme complète d'amplificateurs de très haute qualité, pouvant être branchés en parallèle les uns aux autres, permettant ainsi une puissance répartie et multipliée à loisir. Isolée, chaque enceinte permet l'amplification individuelle d'un instrument. Le son, ainsi obtenu, atteint, sans aucun réglage additionnel, une qualité pratiquement inégalable.

## ● une préamplification "spécial-guitare"



Le préampli GS/42 R, avec ses 4 filtres L/C, 2 canaux, 4 entrées, réverbération, trémolo, peut recevoir jusqu'à 20 colonnes en parallèle.

## ● une préamplification "spécial-orgue"



L'organiste trouvera, avec le préampli GS/42 SR, une amplification qui répond enfin à ses exigences particulières. Il pourra utiliser à volonté, en signal direct ou en stéréophonie, les possibilités sans limites offertes par le GS/42 SR, en particulier la réverbération et surtout le **LESLIE ÉLECTRONIQUE**, transmis dans toute sa richesse, sans limite de puissance, par les colonnes branchées en parallèle sur le préampli (jusqu'à 20 colonnes).



PRODUCTION FARFISA : UNE GARANTIE, 2000 INGÉNIEURS, TECHNICIENS ET OUVRIERS À VOTRE SERVICE

# HIT PARADES AMÉRICAIN ET ANGLAIS

Grâce à l'obligeance de « Melody Maker » en Angleterre et du « Cashbox » en Amérique, nous sommes en mesure de publier tous les mois les hit-parades des ventes de disques 45 t et 30 cm en Grande-Bretagne et aux États-Unis. Notre tableau comprend les dix meilleures ventes dans chaque catégorie, arrêtées à la mi-Octobre. Sur la liste « Cashbox », les chiffres en gras indiquent les positions des disques, ceux qui sont entourés signalant les disques dont les ventes grimpent fort ; les chiffres en maigre indiquent les positions des disques les semaines précédentes. Sur la liste « Melody Maker », les chiffres en gras indiquent les positions des disques, ceux en maigre leur classement la semaine précédente. Bien entendu, les références indiquées concernent les éditions américaines et anglaises.



## Melody Maker

45 t	1	SUSPICIOUS MINDS	Elvis Presley-RCA 9764	1	6
	2	SUGAR SUGAR	Archies-Calendar 1008	2	3
	3	I CAN'T GET NEXT TO YOU	Temptations-Gordy 7093	5	8
	4	WEDDING BELL BLUES	Fifth Dimension-Soul City 779	10	28
	5	LITTLE WOMAN	Bobby Sherman-Metromedia 121	3	1
	6	HOT FUN IN THE SUMMERTIME	Sly & Family Stone-Epic 10497	9	11
	7	I'M GONNA MAKE YOU MINE	Lou Christie-Buddah 116	8	10
	8	BABY IT'S YOU	Smith-Dunhill 4206	12	18
	9	TRACY	Cuff-Links-Decca 32533	11	13
	10	THAT'S THE WAY LOVE IS	Marvin Gaye-Tamla 54185	14	14
30 cm	1	ABBEY ROAD	BEATLES (Apple SO 383) (8XT 383) (4XT 383)	4	
	2	GREEN RIVER	CREEDENCE CLEARWATER REVIVAL (Fantasy 8393) (88393) (48393) (58393)	1	
	3	THROUGH THE PAST DARKLY (Big Hits Vol. 2)	ROLLING STONES (London NPS 3) (LKK 57162)	3	
	4	BLIND FAITH	(Atco SD-304) (304)	2	
	5	JOHNNY CASH AT SAN QUENTIN	(Columbia CS 09827) (18 10 0674) (14 10 0674) (16 10 0674)	5	
	6	KOZMIC BLUES	JANIS JOPLIN (Columbia KCS 9913) (18 10 0748) (14 10 0748) (16 10 0748)	9	
	7	HAIR	ORIGINAL CAST (RCA Victor LSO 1150) (08S-1038)	6	
	8	IN-A-GADDA-DA-VIDA	IRON BUTTERFLY (Atco 2051) (2501) (X52501)	8	
	9	GLEN CAMPBELL "LIVE"	(Capitol STOB 268)	10	
	10	BLOOD, SWEAT & TEARS			

45 t	1	(2) I'LL NEVER FALL IN LOVE AGAIN	Bobbie Gentry, Capitol		
	2	(1) BAD MOON RISING	Creedence Clearwater Revival, Liberty		
	3	(4) A BOY NAMED SUE	Johnny Cash, CBS		
	4	(3) JE T'AIME... MOI NON PLUS	Jane Birkin and Serge Gainsbourg, Major Minor		
	5	(7) THROW DOWN A LINE...	Hank and Cliff, Columbia		
	6	(11) LAY LADY LAY	Bob Dylan, CBS		
	7	(10) IT'S GETTING BETTER	Mama Cass, Stateside		
	8	(6) GOOD MORNING STARSHINE	Oliver, CBS		
	9	(5) DON'T FORGET TO REMEMBER	Bee Gees, Polydor		
30 cm	1	(1) ABBEY ROAD	Beatles, Apple		
	2	(3) JOHNNY CASH AT SAN QUENTIN	Johnny Cash, CBS		
	3	(2) BLIND FAITH	Blind Faith, Polydor		
	4	(10) THROUGH THE PAST DARKLY	Rolling Stones, Decca		
	5	(4) STAND UP	Jethro Tull, Island		
	6	(5) HAIR	London Cast, Polydor		
	7	(6) NICE	Nice, Immediate		
	8	(8) OLIVER	Soundtrack, RCA		
	9	(7) NASHVILLE SKYLINE	Bob Dylan, CBS		
	10	(10) 2001	Soundtrack, MGM		
	11	(9) FROM ELVIS IN MEMPHIS	Elvis Presley, RCA		
	12	(12) ACCORDING TO MY HEART	Jim Reeves, RCA		
	13	(13) SONGS FOR A TAILOR	Jack Bruce, Polydor		
	15	(—) THEN PLAY ON...	Fleetwood Mac, Reprise		
	14	(19) LED ZEPPELIN	Led Zeppelin, Atlantic		



# OFFRE EXCEPTIONNELLE

## UN ALBUM 33 T. 30 CM. OFFERT A TOUS LES NOUVEAUX ABONNÉS DE **rock & folk**

Pour tout abonnement souscrit ce mois-ci, vous recevrez gratuitement un microfilm de votre choix, extrait du prestigieux catalogue C.B.S. Il vous suffit de nous envoyer complété ou recopié le bulletin figurant en bas de cette page en joignant le montant de votre abonnement (France: 30 F; Suisse: 27.50 FS; autres pays (sauf la Belgique): 35 FF) augmenté de 5 F pour les frais d'envoi du disque, par chèque bancaire, chèque postal (3 virements) ou mandat-lettre libellés à l'ordre des Éditions du Kiosque, 14, rue Chaptal, Paris-9°. Les lecteurs déjà abonnés peuvent profiter de cette offre en faisant prolonger leur abonnement. Il est également possible de recevoir deux disques en s'abonnant pour deux ans.

Vous pouvez également recevoir, sans supplément, à la place du disque, six anciens n° de Rock & Folk par abonnement d'un an. Dans ce cas, remplissez ou recopiez le bulletin de la page 99.

**JOHNNY WINTER**  
**AL KOOPER**  
**BLOOD, SWEAT AND TEARS**  
**JANIS JOPLIN**  
**CHAMBERS BROTHERS**  
**BOB DYLAN**  
**SPIRIT**  
**TAJ MAHAL**  
**SLY AND THE FAMILY STONE**  
**DONOVAN**

I stand alone

Cheap thrills  
A new time a new day  
Nashville skyline  
The family that plays together  
The natch'l blues  
Stand  
Greatest hits

C.B.S. S. 63.619  
C.B.S. S. 7-63.538  
C.B.S. S. 7-63.504  
C.B.S. S. 7-63.392  
C.B.S. S. 7-63.451  
C.B.S. S. 63.601  
C.B.S. S. 7-63.523  
C.B.S. S. 8-63.397  
C.B.S. BN. 7-26.456  
C.B.S. BXN. 26.439

Je désire m'abonner à ROCK & FOLK pendant..... an et recevoir pour chaque abonnement d'un an l'un des disques suivants choisis par ordre de préférence dans la liste proposée ci-dessus. Ces disques seront expédiés en fonction du stock disponible.

marque	numéro	artiste

Nom et Prénom :

Rue :

Numéro :

Ville :

Département :

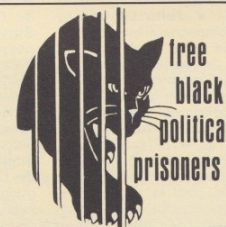
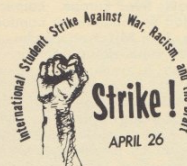
Je désire — ne désire pas (1) Je désire que mon ☐ abonnement ☐ réabonnement ; partie du N°  
recevoir un spécimen gratuit de la revue LE MÉTIER ☐ aux ÉDITIONS DU KIOSQUE, 14, rue Chaptal, PARIS-9°, par chèque bancaire,  
Je verse la somme de (2) : chèque postal ou mandat-lettre (joint à ce bulletin).

(1) Révisez les mentions imprimées.

(2) À joindre par de plus 5 F. par disque pour les frais d'envoi.

# rock & folk

SUJET	PAGE	AUTEUR	ILLUSTRATION
Georges Brassens	1		Jean-Pierre Leloir
Hit Parade	3		
Télégrammes	6	Jacques Barsamian	
Courrier	9, 11		
Actualités	13 à 29		
Beatles	13	Philippe Paringaux	
Aphrodite's Child	15	Jacques Chabiron	
Pionniers U.S.	15	Jacques Barsamian	
Island	17	Jacques Barsamian	
Golf Drouot	19	Jacques Chabiron	
Kathmandou	19	Sylvie Roman	
Holly Guns	21	Jacques Barsamian	
Deep Purple	22	Jocelyne Boursier	
Importations	25	Philippe Paringaux	
Ian Anderson	27	Jacques Barsamian	
Marche Pop	31	Paul Alessandrini	
Blues	33, 34	Bernard Niquet	Jean-Pierre Leloir
Rio	36 à 38	Philippe Kœchlin	
Georges Brassens	39 à 43	François-René Cristiani	39 à 41 : Jean-Pierre Leloir ; 42, 43 : Aubert-Philips
Ray Charles	44 à 47	Maurice Cullaz	Jean-Pierre Leloir
Musicoramas	48 à 57	Philippe Paringaux	Jean-Pierre Leloir
Amérique	58 à 65	Alain Dister	58, 59 : Meystre ; 65 : Leloir
Disques hors étoiles	67 à 79		
Disques du mois	81 à 89		



Page 58:

Le mois dernier, Philippe Paringaux et Jacques Vassal vous parlaient du Brésil et du Canada, Philippe Kœchlin de l'île de Wight. Ce mois-ci, c'est Alain Dister qui revient sur le problème américain, toujours d'actualité en ces temps où les États-Unis connaissent, plus que tout autre pays, un affrontement de générations. Et, le mois prochain, François Jouffa nous retracera son récent séjour en Inde.

Éditions du Kiosque: Administration, Rédaction et Publicité, 14, rue Chaptal, Paris-9°. Tél.: 874-44-82 et 71-37.

Revue mensuelle. Numéro 34, novembre 1969.

Abonnements: France et zone franc, 1 an (11 numéros): 30 F.

Étranger, 1 an: 35 F français. Voir bulletins d'abonnement pages 4 et 90.

Éditions du Kiosque: C.C.P. Paris 1964-22.

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

Comité de Direction: Philippe Adler, Philippe Kœchlin et Jean Tronchot.

Service Photo: Jean-Pierre Leloir.

Directeur: Robert Baudalet. Rédacteur en Chef: Philippe Kœchlin. Secrétaire Général: Jean Tronchot.

Secrétaire de rédaction: Philippe Paringaux. Publicité: Rachel Belma.

Tous droits de reproduction même partielle, par quelque procédé que ce soit, réservés pour tous pays. © Copyright by Éditions du Kiosque 1969.



## telegrammes

### FRANCE

Trophées du Métier pour Johnny Hallyday avec « Que je t'aime », Georges Moustaki « Le métèque », Les Aphrodite's Child « I want to live » et Serge Gainsbourg-Jane Birkin « Je t'aime... moi non plus » ■ **Serge Reggiani** au Canada jusqu'au 10 novembre ■ En dix jours, Moustaki a vendu en Italie 170.000 exemplaires du « Métèque » ■ **Dick Rivers** a remporté le Premier Prix au Festival International de la Chanson à Barcelone ■ **René Joly**, interprète de « Chimène », jouait il y a deux ans comme batteur avec les Masters ■ **Olivier Despax** a fait la musique de la comédie musicale « Quelque chose comme Glenaris » ■ « Après le jour », deuxième 45 t de **Serge Latour** démarre fort ■ « Mon enfant », adaptation de « Day is done » (Peter, Paul & Mary), gros succès de **Nana Mouskouri** à l'Olympia ■ **Jacques Dutronc** pense que la comédie musicale qu'il prépare avec Jacques Lanzmann sera l'événement des fêtes de fin d'année ■ **Virginia Vee**, vedette américaine de Joe Dassin à l'Olympia jusqu'au 2 novembre ■ C'est avec plaisir qu'on a pu voir dans l'émission **Pop Power**, signée **Christophe Izard-Claude Filouter**, des extraits du concert d'Hyde Park avec Donovan, Ritchie Havens et **Blind Faith**. Au cours de cette émission, nous avons fait la connaissance du trio **Magna Carta** ■ **David Alexandre Winter** compte renouveler le succès de « Oh lady Mary » avec « Maria » ■ **Arthur Brown** en France: le 4 novembre au Théâtre de l'Est Parisien, le 5 au Havre, le 6 au Petit-Quevilly et le 10 à Caen ■ Séparation des **Devotion**: le soliste **Paul Scemama** joue désormais avec **Crisis**, les anciens musiciens de **Freddie Meyer** ■ **John Lee Hooker**, **Lowell Fulson**, **S.P. Leary** et **Cary Bell** le 19.11 à Annemasse, le 20 à Annecy (Th. Mun.) ■ Tournée canadienne pour **Nicole Croisille** ■ « Que s'est-il passé sur la lune le 21 juillet 1969 » est le titre de l'opéra de **Jacques Brel** ■ **Musicroamas d'Europe I** à l'Olympia: 2 novembre, **Steppenwolf**, **Martin Circus**, **Triangle** et **Variation**; le 17, **Arthur Conley**; le 16 décembre, les **Aphrodite's Child** ■ Album enregistré au Rock and Roll Circus par le **Martin Circus** ■ **Françoise Hardy** représentera la chanson française à l'Exposition universelle d'Osaka, au Japon, en juillet prochain ■ **Nicoletta** a confié à **Christian Barbier** que les Beatles s'intéressaient à sa carrière ■ **Oscar Peterson** à Pleyel le mardi 18 novembre ■ **P. Sberio** et **G. Bernar**, responsables de l'International Polydor annoncent les venues des **Who** et de **John**

**Mayall** début 70 à Paris ■ **Serge Reggiani** sera la vedette d'un **Musicroama** à l'Olympia le lundi 26 janvier ■ Le **Martin Circus** accompagne **Peter, Paul & Mary** dans « Le jour est fini » ■ Dans le cadre de l'émission **Musicroamas** (Europe I), tous les dimanches à 13 h 15 on entendra le 2 novembre, **Led Zeppelin** et **Jethro Tull**; le 9, **Marie Laforêt** et le 16, les **Steppenwolf** ■ Parc du Rhin, à Strasbourg, une boîte dans un... avion véritable !

### GRANDE-BRETAGNE

Grande tournée à partir du 5 novembre pour **Cliff Richard** et les **Shadows** nouvelle formule ■ Sortie anglaise d'un 45 t de **Gene Vincent** intitulé « Babop a Julia 69 » ■ Triomphe au Royal Albert Hall de Londres pour le **Jethro Tull** ■ Sur leur nouvel album, produit par **John Mayall**, les membres de l'**Aynsley Dunbar Retaliation** sont tous habillés en teddy boys ■ Séparation de l'**Amen Corner** ■ **Bobbie Gentry** en tête du hit-parade avec « I'll never fall in love again » ■ Tournée pour les **Ten Years After** et le **Blodwyn Pig** à partir du 9 décembre ■ Les **Moody Blues** ont désormais leur propre marque de disques, **Threshold Records**, qui sera distribuée par **Decca** ■ **Howlin' Wolf** est en Angleterre jusqu'au 9 novembre ■ **John Lennon** et **Eric Clapton** accompagneraient le duo **Delaney and Bonnie** dans leur série de concerts en Europe ■ **John Mayall**, de retour des États-Unis, tourne tout le mois en Angleterre ■ **David Bowie**, qui fait un tube avec « Space oddity », se produisait il y a trois ans en France ■ **Humble Pie** heureux d'apprendre qu'ils se sont classés en tête du hit-parade belge avec « Natural born bugle » ■ Excellentes critiques dans le **New Musical Express** pour la version des **White Trash** de « Golden slumbers », l'une des nouvelles œuvres des **Beatles** ■ **Christine Perfect**, qui vient d'enregistrer son premier album en solo, a accepté de se rendre dix jours au Japon en mars prochain ■ Séparation des **Marbles**, le groupe qu'avaient lancé les **Bee Gees** l'an dernier ■ Il a été pendant un moment question que **Jim Capaldi** remplace **Ginger Baker** au sein de **Blind Faith**, ce super-groupe dont l'avenir semble de plus en plus compromis ■ « Cold turkey », titre du 45 t du **Plastic Ono Band** avec **John Lennon**, **Yoko Ono**, **Eric Clapton**, **Klaus Voorman** et **Alan White** ■ Les **Chicken Shack** partaient finalement en tournée aux États-Unis à la mi-décembre ■ Les **Beach Boys** chanteraient le 30 novembre à l'Empire Pool de Wembley ■ Tournée américaine pour les **Rolling Stones** ■

**Spencer Davis** a quitté le **Spencer Davis Group** ■ Série de galas en Grande-Bretagne prévue pour **Bo Diddley** courant novembre ■ Les **Nice** seront de nouveau accompagnés par un orchestre symphonique lors du gala qu'ils donneront en janvier prochain à Birmingham ■ Résultats du Référendum 1969 organisé par le **Melody Maker**: Angleterre: Chanteur, **Tom Jones**; Chanteuse, **Christine Perfect**; Groupes, **Beatles**, **Jethro Tull**, **Rolling Stones**; Musiciens, **Eric Clapton**, **Keith Emerson**, **Hank Marvin**, **Monde**; Chanteurs, **Bob Dylan**, **Elvis Presley**; chanteuses, **Janis Joplin**, **Grace Slick**; Groupes, **Beatles**, **Beach Boys**; Musiciens, **Eric Clapton** serait barbu ■ Les **Kinks** disent que les Américains les considèrent comme un groupe Underground.

### ÉTATS-UNIS

**Elvis Presley** de nouveau au sommet du hit-parade américain avec « Suspicious mind », Le **King** rappelle-t-on le obtint son premier numéro 1 en 1956 avec « Heartbreak hotel » ■ **Delaney and Bonnie**: un duo qui fait rage actuellement en Amérique ■ **Led Zeppelin**, le groupe de **Jimmy Page** semble se plaire beaucoup plus de ce côté de l'Atlantique qu'en Angleterre ■ **Nina Simone** se rend en Europe courant novembre: elle doit se produire au **London Palladium** le 16 ■ **Joni Mitchell** viendra en Europe avec le super-groupe américain **Crosby, Stills, Nash & Young** début 70 ■ **Little Richard** et **Fats Domino** ont demandé à plusieurs musiciens anglais de remonter comme **Jack Bruce** et **Dick Heckstall-Smith** de faire une super-session ■ Retour de **Lou Christie** au hit-parade avec « I'm gonna make you mine » ■ **Jack Bruce** doit faire courant janvier une grande tournée américaine avec un ensemble de dix musiciens ■ Quatre pages sur **Gene Vincent** dans le **Rolling Stone**: un fantastique article sur son histoire et celle des **Blue Caps** ■ Retour de **Rick Nelson** à New York. Le chanteur s'est produit au **Bitter End** ■ A propos de **Pete Seeger**, **Johnny Cash** a déclaré: « C'est un bon Américain » ■ Au Festival Rock de Toronto, **Jerry Lee Lewis** a joué de la guitare ■ Toujours à ce Festival, on a pu retrouver sur scène le pionnier du rock anglais **Screamin' Lord Sutch** ■ D'après **Tom Paxton**, **Simon & Garfunkel** ont décidé de ne plus jamais se produire sur scène ■ Selon certaines rumeurs, le **Creedence Clearwater Revival** serait sur le point de se séparer. — **JACQUES BARSAMIAN**.

## RICHARD ANTHONY

utilise

**SYMPHONIC 600**

**CLAVINET C**

- en 3<sup>e</sup> claviers -

**ORGAPHON 75 MH**

**OTS 100**

# HOHNER



**HOHNER-FRANCE S.A.**  
21 RUE VAN LOO PARIS 16<sup>e</sup>





**Polydor**

# Serge Latour

après  
"Douce Dame"

Polydor 66 702



son deuxième disque  
"Après le jour"

Polydor 66 734



à suivre de près!

Tentez votre chance!!! Polydor organise l'audition de jeunes talents!  
téléphonez au 522 05-39, Service audition.

## COURRIER DES LECTEURS

### Regardez-vous

A Rock & Folk, en toute amitié. J'ai toujours entendu dire que la musique adoucissait les mœurs et j'ai toujours pu constater que c'était faux. Il n'y a qu'à lire le courrier des lecteurs de R & F : c'est plein de types qui se prennent pour le 5<sup>e</sup> évangéliste, qui sont convaincus de détenir la Vérité. Ceux qu'ils aiment, ce sont les grands, les beaux, les sublimes, ceux qu'ils n'aiment pas ont droit à tous les noms de mamifères malpropres, (à l'exclusion de celui qui en est le premier : l'homme). Qui sont ces « jeunes » (ils n'en ont que l'âge) qui se croient « larges d'idées » et qui se montrent aussi intolérants que leurs aînés ? Ils se croient supérieurs aux générations précédentes, regardez-les, ils sont pareils, aussi catégoriques, avec des préjugés qui leur sortent de partout et surtout des endroits les plus sales. La musique, il n'y en a qu'une, celle qui vient du cœur ; le rock, le folk, le jazz, la musique classique... ce ne sont que des étiquettes, il y a des manières différentes d'exprimer sa sensibilité, c'est tout... et il y a différentes manières d'être ému par la Musique. Alors, si c'est le R'n'B qui vous transporte au 7<sup>e</sup> ciel, ne traitez pas de cloportes ceux qui aiment le folk, etc... Au lieu de répéter bêtement les paroles de Dylan ou les enseignements de la philosophie Indienne, essayez de les mettre en pratique et, avant de transmettre et de faire votre propre interprétation de Dylan, réfléchissez un peu et regardez-vous. Un jour, George Harrison a écrit un poème que je trouve merveilleux, « Within you without you », vous vous souvenez ? Lisez-le de près et méditez, Messieurs ; mais de grâce ne venez plus étaler votre catégorisme, vos idées préconçues, votre fanatisme, en un mot votre bêtise. Ne soyez plus des contradictions ambulantes, ne reprochez pas aux autres vos propres défauts.

Jacques Ramat,  
1, rue Bourdalou,  
18 - Bourges.

### Merveilleuses créatures

Il était une fois un petit trou perdu, (péquenod city ou Saint-Lô), où vivaient deux merveilleuses créatures intelligentes (n'avez pas vos râteliers de jalousie), dont la tare principale et non héréditaire, fâcheuse en ce lieu, était d'apprécier la pop-music. Hélas, elles étaient mal tombées car St-Lô s'ennorgueillissait du titre glorieux de capitale du « pop musette ». C'est ainsi qu'après de nombreuses tribulations chez les deux « disquaires » du coin, elles eurent

l'imprudence de réclamer Johnny Winter dans la collection Pop-Music Revolution (avec référence s.v.p.). Ébahie, la vendeuse leur demanda si ce n'était pas de la musique classique. Nous en passons et des meilleures. Reconnaissez en passant (par la Normandie) que ces pauvres folles ont bien du mérite à se procurer (et à lire) Rock and Folk, nourriture destinée selon l'opinion générale aux sous-développés. Pensant que vous ne cracheriez pas sur quelques poignées de doublezons (dixit Boris Vian) pour remplir vos escarcelles, nous vous proposons en réponse au festival de l'île de Wight, l'organisation d'un spectacle de « pop musette » où Aimable concurrencerait à juste titre M. Bob Dylan.

P-S : Ne croyez pas à une plaisanterie. Le sérieux est notre seconde nature. Nous nous trouvons en dessous de la réalité. Impossible de civiliser la population St-Loise. Si vous êtes masochistes, si vous voulez crever d'ennui, une petite cure à St-Lô City et vous gagnerez votre paradis.

Folkement vôtres.  
Martine Nouet,  
50 St - Samson de Bonfossé,  
(c'est la grande banlieue).

### Des questions

Les choses ont énormément changé dans la réalisation de Rock & Folk. Je parle surtout de l'esprit, et cela depuis les deux derniers numéros de votre journal — que s'est-il passé ? Pourquoi tout à coup nous parler avec un tel pessimisme ? Je pense que depuis la mort de Brian Jones, beaucoup se sont posé des questions et se sont mis à réfléchir — dommage que nous ayons besoin d'un tel drame pour le faire. Votre dernier journal est bon, très bon, comme le précédent d'ailleurs.

Il nous parle de ce monde pop tel qu'il est et non tel que nous le voyons en général, du « livre beatnik » à « More » en passant par les « groupies ». Une preuve que votre journal n'est pas une simple revue pop, mais une excellente documentation sur notre génération. J'ai retenu plus particulièrement une lettre d'un de vos lecteurs, Daniel François. Elle est pleine de vérité : les jeunes chanteurs de la pop-music s'acharnent sur la société qu'ils entourent, ils la renient. Je crois en effet que la Société d'aujourd'hui est loin d'être excellente. Et ces jeunes chanteurs ne font absolument rien pour améliorer, mieux, ils la détruisent. Et, comme l'a dit Mick Jagger dans une interview (relevé dans l'un de vos numéros il y a bien un an) : cela s'appelle la frustration.

La Société Française  
de Concerts présente

SALLE PLEYEL

252, rue du Fg-St-Honoré

PARIS-8<sup>e</sup>

le mardi 11 novembre

à 21 heures

un récital de

MUSIQUE INDIENNE

# RAVI SHANKAR

Sitar

avec

ALLA RAKHA  
Tabla

Deuxième balcon 2<sup>e</sup> série. 10 F.  
Deuxième balcon 1<sup>re</sup> série. 12 F.  
Premier balcon . . . . . 15 F.  
Parterre. . . . . 15 F.  
Fauteuils de loges de 1<sup>er</sup>  
balcon . . . . . 20 F.  
Orchestre 2<sup>e</sup> série . . . . . 20 F.  
Orchestre 1<sup>re</sup> série . . . . . 25 F.  
Loges d'orchestre et Fauteuils réservés . . . . . 30 F.

Location à la SALLE PLEYEL  
tous les jours  
de 11 heures à 18 heures  
(MÊME LE DIMANCHE)



# mais pourquoi les rolling stones ont ils choisi SOUND CITY.?

... Si vous venez essayer les amplificateurs **SOUND CITY**  
... vous comprendrez pourquoi!

A Paris:  
chez André Le Prêtre  
**CENTRAL RYTHMES**  
25, bd. de Clichy  
Paris 9

Province:  
Liste des revendeurs chez :

**SOVAM**

277 rue Saint-Honoré  
PARIS 8<sup>e</sup>  
Tél. 742.84.73



Et ce n'est pas en se noyant dans « l'alcool, la drogue, l'argent, les procès, les scandales, les vêtements incroyables, etc. etc... » que l'on pourra résoudre la question. Oui, certains jeunes commencent à se poser des questions mais espérons que la solution ne se trouve pas uniquement dans le fond d'une piscine. Mes amitiés les plus sincères.  
Dominique Vinel,  
59, bd du Président-Roosevelt,  
78 - Le Vésinet.

## Biens matériels

Franchement, y en a marre. Au sujet de quoi t'est-ce que je cause? (dixit Béru). De la domination du fric dans la pop-music et tout ce beau monde qui soi-disant prêche un détachement total des biens matériels. 50 millions réclamés par M. Dylan pour sa petite heure à Wight. Et après ça, allez-y balancez-nous dans les dents des coups de « révolution de la pop-music », de « groupes révolutionnaires, apportant un message ». Rien que le prix d'un LP me met hors de moi (enfin, pas tous : il faut admettre que pour le CTA ils ont fait un petit effort : 42 F le double album. Bref, ça fait jamais que du 8 % de baisse). Moi qui suis very fond of pop-music et qui ne roule pas sur l'or (faut croire que les lecteurs de R & F, eux, y roulent vu le nombre de LPs « in-dis-pen-sa-bles » que nous ordonne Paringaux chaque mois. Mais nous nous écartons du sujet), c'est vraiment un saignement à blanc que je m'inflige pour l'achat d'un LP. C'est écœurant. Et les concerts ? En lisant (plutôt en avalant sans mâcher) Rock & Folk d'octobre, je suis arrivé aux pages 76-77. J'ai fait un bond : pendant 5 jours, des concerts Pop et Free jazz, avec (presque) que des grands noms : Pink Floyd, Soft Machine, Colosseum, Sunny Murray, Archie Shepp, etc. J'ai fait un autre bond, mais dans l'autre sens, si je puis m'exprimer ainsi ; c'est quand j'ai vu le prix des places. Dégueulasse. Ah les chiens, c'est plus le coup de barre, c'est la grosse Bertha.

Alors que faire ? Le problème est là, se rabattre sur la radio ? A part le Pop Club (merci, M. Blanc-Franquart) et à la rigueur Campus, y a pas bézef de pop là-dedans — La télé ? Pourri. « Bouton Rouge » est mort et enterré, O tristesse « Forum Musique » semble avoir disparu, noyé par une marée de guimauve, Guy Lux en tête avec son matraquage de D.-A. Winter et Rika Zarai.

Non, il n'y a qu'une seule chose à faire, bien qu'on n'y puisse pas grand-chose : les concerts gratuits : celui des Stones à Hyde Park fut un grand pas en avant. Bien sûr, l'argument massue est que les artistes pop doivent bien vivre ; eh bien ils n'ont qu'à travailler à mi-temps (bien que je vole mal Clapton en employé du gaz, Hendrix en plombier-zingueur ou

Pete Townshend vendre du poisson à la criée) ou se faire hippies. Non, en y réfléchissant bien, il n'y a pas de solution. Il faut subir, en prendre son parti. C'est bien écœurant. Je voudrais sincèrement que ma lettre soit publiée, bien qu'étant un peu longue, elle n'ait pas beaucoup de chance. Amicalement.  
J.-Paul Casson,  
36, avenue des Courils,  
78 - Le Vésinet.  
PS : Au fait, pourquoi ne distribueriez-vous pas R & F gratuitement ?  
R : Parce que notre boucher ne veut pas nous donner de beefsteaks gratuits

## De vrais hommes

Hello, j'ai bien rigolé. Et assurément beaucoup l'on fait comme moi. Comment en effet s'en retenir devant les imprécations maléfiques d'un blouson noir sans emploi ? Une fois calmé, je m'étonne qu'il existe encore des tordus pareils. D'accord, les rock'n'rollers ont été des pionniers du mouvement pop, et sans le rock, la pop-music ne serait pas le moteur du gigantesque mouvement actuel. Mais enfin, celui qui n'aime pas la direction actuelle du mouvement pop n'est pas obligé de lui envoyer des chaînes de vélos (de toutes façons, nous les attendons, et on verra bien). Qu'il soupire auprès des photos de ses idoles ou qu'il s'enferme avec un pick-up et leurs disques, mais qu'il n'emmerde pas les autres.

Il est incontestable que le rock a du sang, mais la pop-music progressiste a une âme. Quand on pense qu'elle a vu naître un groupe fantastique comme le Pink Floyd (que ceux qui n'ont pas écouté « More » et tout le reste le fassent sans tarder). Personnellement, quant au style de Rock'n'Folk, je trouve ça sensas, surtout les recherches sur le pop en général, que ce soit folk, beat ou hippy. Encore un détail piquant : votre excité tente de prêcher la guerre sainte, dans le genre des relations « rockers-mods ». J'avoue que je m'en souviens très bien, surtout du jour où sur une plage de Brighton, deux cents « rockers » sont tombés sur un seul « mod ». On ne peut s'empêcher d'admirer de tels hommes, des vrais sans doute...

Sur ce, amitiés à Rock and Folk et tous les pop copains.

Ph. Barjaud,  
Clermont-Ferrand.

De nombreux lecteurs nous écrivent pour nous signaler qu'ils éprouvent des difficultés à se procurer certains des disques chroniqués dans nos colonnes. Nous leur signalons qu'ils peuvent les commander au Lido Musique, 78, Champs-Élysées, Paris-8<sup>e</sup>, contre remboursement pour la France. Pour l'étranger, se renseigner d'abord en écrivant.

## VIGON

Disques BARCLAY

## LES GREAT-SOUP

Disques BARCLAY

## LES FROGEATERS

Disques MERCURY

## MARTIN CIRCUS

Disques VOGUE

## ALAN JACK CIVILIZATION

Disques BYG

## LE CRUCIFÉRIUS

Disques BARCLAY

## BLUES CONVENTION

Disques BYG

## DAVE LEE BYNUM

Disques DECCA

## LE ROYAL SHOW et BOB DEAN

sont des artistes et formations  
orchestrales représentés en  
exclusivité par



**GAILLARD**

38, rue Brunel, PARIS-17<sup>e</sup>  
Tél. : 755-75-60  
(3 lignes groupées)



drums  
drums  
drums

KENNY  
CLARKE  
joue en  
exclusivité sur  
**Premier**

**Premier**  
MADE IN ENGLAND  
distribution exclusive  
en France par  
SELMER PARIS

Documentation sur demande: SELMER, 18, rue de la Fontaine-au-Roi, Paris 11<sup>e</sup>. Tél.: 023-09-74

## ROCK & FOLK ACTUALITES



## LE NOUVEAU BEATLES

Ces gens ne sont-ils donc pas las de sortir toujours la même ânerie, à chaque fois qu'EUX sortent un nouveau disque? Non, apparemment, puisque, cette fois encore, la chanson est la même: « Ouais, boff, si c'était un groupe inconnu qui avait pondu ça, personne n'en ferait un plat. » Il ne faut pas être muet pour affirmer cela, mais il faut assurément être sourd et aveugle. Aucun groupe inconnu ne pourrait faire ce qu'ils font. CE qu'ils font. Il sort toutes les semaines, des caves d'Amérique ou d'Angleterre, comme de gros rats affamés, des groupes formidables, c'est vrai, meilleurs peut-être, d'accord, mais cependant tout à fait AUTRES. Les Beatles sont ce qu'ils sont, on les aime ou on ne les aime pas (je ne pense pas qu'on ne les aime PAS, d'ailleurs, je pense plutôt qu'on ne les aime PLUS), mais il ne faut pas systématiquement brûler ce que l'on a adoré ou se conduire comme ces amoureux déçus qui vont de porte en porte colporter des cancans

sur le compte de l'infidèle. D'abord, les Beatles n'ont jamais été infidèles, ce qui n'est pas toujours vrai pour leur public, et n'ont jamais trompé personne. Ils en sont arrivés à un point important de leur carrière, au moment où il va leur falloir prouver, une fois encore, une fois de plus, qu'ils ne sont pas finis. Depuis combien d'années sont-ils dans cette situation, perpétuellement menacés, certains que, quoiqu'ils fassent, cela plaira et déplaira aux mêmes, exactement? On a beau dire qu'ils s'en foutent, qu'ils sont tranquilles pour le restant de leurs jours, que quand on a les poches bourrées on écoute les critiques avec moins d'intérêt, voire même de l'indifférence, je ne suis pas sûr du tout que cela soit exact. Il me semble même que ceux qui emploient cet argument comme toute assez bas fassent une confusion regrettable entre facilité (au bon sens du terme) et laisser-aller. Ce n'est tout de même pas de leur faute si Lennon/

McCartney écrivent de jolies chansons comme ils respirent, si leurs accouchements se font sans douleur aucune. Ils n'avaient pas dû mettre plus de temps à composer « A day in the life » qu'ils n'en ont mis à composer « Come together ». C'est aussi simple que cela. Non, plutôt que des arguments de ce genre ou des jugements ineptes sur les hommes eux-mêmes (qui les connaît?), il vaut mieux envisager la chose avec un peu de distance et chercher pourquoi, de plus en plus, les gens qui se veulent « dans le coup » tournent le dos à la musique des Beatles et font la fine bouche dès que le nom d'Abbey Road vient dans la conversation. C'est que la pop music évolue vite, très vite, et que les Beatles n'ont pas suivi CE mouvement-là, conscients qu'ils étaient de ne pouvoir le faire sans se perdre. Ce qui est en avant aujourd'hui, c'est CTA, Flock, etc. On imagine mal les Beatles se lançant dans une musique de ce genre, qui fait la part trop belle à l'improvisation, eux

qui ne sont que des instrumentistes très moyens. Mais leur reprocher de ne pas suivre ce mouvement, c'est leur reprocher, à eux qui sont à l'origine de presque tout, de ne pas devenir à leur tour des imitateurs. C'est tout de même un peu paradoxal. Peut-on essayer de se mettre dans la tête que leur génie n'est pas sans limites, que leur affaire c'est une musique construite, élaborée, sophistiquée même, la conception de superbes mélodies et leur interprétation sans bavures. Évidemment, s'ils étaient à la fois les Beatles et les Cream, cela serait peut-être mieux et il y aurait des choses intéressantes à faire sur des thèmes comme « I want you ». Mais c'est comme ça, pas autrement, et je ne me souviens pas que l'on ait jamais reproché aux Cream d'être moins bons compositeurs que Lennon/McCartney. Est-ce donc si compliqué que cela d'accepter un art pour ce qu'il est, de ne pas établir des hiérarchies sans cesse bousculées, de ne







# BINSON FRANCE



vous présente  
L'ENSEMBLE  
"FORMULE COMPÉTITION"  
**TM 600**

VERSION SPÉCIALE  
PLUS ÉCONOMIQUE  
PUISSANCE 100 W  
TOUJOURS  
QUALITÉ BINSON

Elle se compose de :

1 Ampli	PO 601. M
1 Préampli	PA 602. M
1 Echorec	PE 603. M
1 Rack	PG 623
2 Colonnes	CS 615. S

(puissance 60 W chacune)

Chaque élément est livré en valise

RENSEIGNEMENTS AUX DÉPOSITAIRES DE VOTRE RÉGION OU A BINSON-FRANCE

**Marius DAVID**

Bureaux et dépôts :  
53, avenue de la Gare, 74-ANNEMASSE  
Tél. : 38.08.01

**Paul ROUSTAN**

Agent général  
13, rue du M<sup>e</sup>-Foch, 13-AIX-en-PROVENCE  
B. P. 88 — Tél. : 27.52.08

les Beatles. A Chicago, il a vu Jerry Lee Lewis, plus country et western que jamais. Il le suivit à Detroit où Jerry fit du rock avec Little Richard. De bonnes vacances, somme toute, dont Thonney parle plus en détail dans le 2<sup>e</sup> numéro de « Big Beat ». — JACQUES BARSAMIAN.

Le  
point  
Island

Le vendredi 19 septembre, les disques Philips ont réuni une bonne partie des gens de la presse, de la radio et de la télévision intéressés par la Pop Music, pour un repas-audition organisé et présenté par Patrick Taton, responsable du catalogue international Philips. Représentaient Philips : Patrick soutenu par son assistant, Stanislas Witold ; Jacques Cailart, directeur commercial ; André Asseo, directeur des relations publiques et son adjoint Louis Nucéra. Et comme le but de ce repas audition était la présentation du catalogue anglais Island, Tom Hayes, directeur international, David Beteridge, directeur, et John Leftly, directeur financier de cette firme s'étaient déplacés de Londres. Leur déplacement a valu la peine car il nous a permis, dans le cadre du Rock and Roll Circus et devant de délicieuses tartes aux pommes, de faire un tour d'horizon de tous ces excellents groupes qu'ils ont sorti au cours de ces derniers mois.

Jethro Tull est le plus connu. Il y a un an, ces quatre formidables musiciens se révélaient au Festival National de Jazz et Blues anglais. En février dernier, leur premier LP « This was » s'installa simultanément aux premières places des best-sellers anglais et américains sans avoir vraiment reçu beaucoup d'appui de la part des radios de ces pays. Cet été, la France, toujours en retard, les reconnut grâce à « Living in the past », qui fut fortement programmé, particulièrement à Europe 1 grâce à Sam Bernet... Pendant ce temps-là, l'Amérique les avait réclamés, et un nouveau 33 t « Stand up »



JETHRO TULL  
« Bourée » aux nues.

sortait. D'emblée en France on porta aux nues « Bourée », du flûtiste Ian Anderson et de ses trois compères, Martin Lancelot Barre (guitare), Glen Cornick (basse) et Clive Bunker (batterie). Entre « This was » et « Stand up », le guitariste soliste Mick Abrahams avait quitté Jethro Tull pour former l'un des groupes underground anglais les plus populaires et aussi l'un des meilleurs sur scène : Blodwyn Pig, qui a sorti un excellent album : « Ahead rings out ». Au Lido Musique, ce disque a été la meilleure vente étrangère pendant une quinzaine de jours, et, dans des clubs comme le Rock and Roll Circus, on entend constamment des extraits de cette tête de cochon. Ainsi, « Sing a simple song ».

En 18 mois d'existence (puisqu'ils ont fait une croix sur leur période de V.I.P's), les Spooky Tooth ont acquis une réputation mondiale. Leur nouvel album a été fait avec l'expert français en musique électronique qu'est Pierre Henry. A cette occasion, Gary Wright, leur organisateur a composé une messe pop interprétée par le groupe et rehaussée électriquement par Pierre Henry. Wright est le seul Américain du groupe ; les autres sont Anglais : Mike Harrison, le chanteur-pianiste, le soliste Luther James Grosvenor, le batteur Michael Kellie et le bassiste Andy Leigh. Formés par Andy Fraser, ex-bassiste de John Mayall, les Free, que les Parisiens ont pu voir au Golf Drouot, reviennent d'une tournée américaine avec Blind Faith. Les quatre membres des Free, qui ont tous moins de 21 ans, à la suite du très bon accueil de leur LP « Tons of sohs », ont affirmé qu'ils ne voulaient pas être étiquetés groupe de blues, qu'ils jouent la musique qu'ils aiment, peu leur importe le

## ROCK & FOLK ACTUALITES

nom. Le Fairport Convention, groupe de la chanteuse Sandy Denny, par contre admet que sa musique est avant tout du folk, même si elle est souvent teintée de blues ou de rock. Actuellement, ce quintette connaît un énorme succès Outre-Manche avec une version française du « If you gotta go, go now » de Bob Dylan : « Si tu dois partir », extrait de leur LP « Unhalf-bricking », terminé quelques jours avant la mort de leur batteur Martin Lamble dans un accident de voiture... C'est un diplômé en électronique, David Vorhaus, qui a conçu et produit



SPOOKY TOOTH  
Une croix sur les V.I.P's.

## HELP !

Si ça continue, on va bientôt jeter des pierres aux jeunes qui ont les cheveux longs et qui n'aiment pas le clairon. Help ! Dans le désir de mieux soulever les esprits contre ces moins-que-rien (on y arrivera, la plupart des organes de presse sont dirigés par des vieux, mais vraiment des très vieux shnocks), oubliera-t-on complètement bien d'autres scandales ? Help ! Karakos est allé en Belgique faire son festival pop et free et l'on nous annonce déjà le prochain tube de l'autome : « Petite fille de Français encore plus moyen ». Help ! Mais voici la rubrique télé : j'ai pu voir quelques extraits d'un film de six heures, « Romeo and Juliet 70 », tourné par les Allemands. C'est, pour une fois, une émission de variété originale, très inspirée par le style de Richard Lester (l'auteur de « Help ! ») avec les

Beatles, justement), c'est, inséré dans un brassage des problèmes actuels, la très habile mise en images de Ray Charles, Bill Haley, Dionne Warwick, Nancy Sinatra, etc., et puis il y a aussi Barnard, Von Braun, Humphrey, Timothy Leary, Nixon, le Maharishi Mahesh Yogi, etc. Un chef-d'œuvre ? Mais non, la barbe les chefs-d'œuvre, une belle tentative, simplement, et le réveil d'une certaine conception des variétés. Mais voilà que ce film, revendu déjà aux Américains, la télévision française aurait peur de le prendre. Pour des variétés, ça ne rouille pas assez. Allez, allez, circulez, j'veux pas l'savoir. M'sieur l'directeur. Très bien, mon petit, avez-vous rempli le formulaire B 56.782 B et songé aux imprimés SB 76.897, il me les faut dans six mois. — PHILIPPE KOECHLIN.



# que leur manque-t-il pour avoir le "sound"

Pour eux, ce qui compte, c'est d'être parfaitement au point. Or, seul un enregistrement au magnétophone le leur permettrait.

Comme eux, vous avez chaque jour de multiples occasions d'enregistrer sur un magnétophone à cassettes : vos essais de chanteur ou de musicien mais aussi un programme de surboim, l'interview d'une vedette, le hit-parade à la radio.



la sonorisation de projections photo ou ciné, etc.

Confiez vos enregistrements aux Cassettes Kodak et vous découvrirez qu'elles sont vraiment de tous les bons moments.

Les Cassettes Kodak sont disponibles en 3 durées d'enregistrement : 60, 90 et 120 minutes.

Kodak



B. Paris - photo M. Schmitt

**Dynacord**

LA BONNE SOLUTION POUR LA BASSE



**BASSBOX T : Amplificateur 55/40 Watts pour guitare basse**

2 entrées dédoublées, réglage de volume, réglage séparé des basses et des aigus. Sorties : 4 - 8 - 16 ohms. Panneau de commande éclairé. Coffret bois recouvert de simili. À utiliser avec une ou deux enceintes superposables D 50 ou D 520. Dimensions : 42 x 17 x 29 cm.

**BASSBOX D 50**

Enceinte à grand rendement pour guitare basse. Puissance 55/40 Watts. 2 haut-parleurs spéciaux 32 cm. Courbe de réponse 50 - 5500 Hz. Impédance 16 ohms. Équipée de 4 roulettes amovibles et 2 poignées. Coffre recouvert de simili noir. Dimensions 60 x 90 x 31 cm.

**BASSBOX D 520**

Enceinte de grande puissance pour basse. Puissance 110/80 Watts. 1 haut-parleur à très grand rendement 46 cm. Courbe de réponse : 40 - 5000 Hz. Impédance 16 ohms. Équipée de 4 roulettes amovibles et 2 poignées. Coffre recouvert de simili noir. Dimensions : 60 x 90 x 31 cm.

IMPORTES ET GARANTIS PAR :

A.P. FRANCE 28-30, Avenue des Fleurs, LA MADELEINE/LILLE  
TECMA, 161, Avenue des Chartreux, MARSEILLE  
TECMA, 10 Rue d'Armagnac, TOULOUSE  
RADIOVISION, 7 cours de la Liberté LYON

BELGIQUE : Ets. A. PREVOST et FILS S.P.R.L., 107, Avenue Huart Hamoir, BRUXELLES 3



Ces enceintes sont superposables.

« An electric storm », le premier LP de White Noise, dans lequel sons électroniques et voix traduisent avec réalisme toutes sortes de sentiments : peur, désir, désespoir, amour... Les Clouds, Ecossais de nationalité, sont trois : l'organiste Billie Ritchie, le bassiste Ian Ellis et le batteur Harry Hughes. Ce groupe que j'ai eu l'occasion de voir au Marquee Club de Londres est très contesté. Certains crient au génie, d'autres considèrent que c'est nul. De toutes façons, bien que rappelant parfois les Nice, leur musique est personnelle, et cela c'est très important. D'ailleurs cette originalité, c'est on peut le dire la qualité numéro 1 de cette maison Island qui nous promet encore de nombreux autres artistes prêts à voguer avec elle.

La preuve : le label Island a enrichi ses légions de deux nouveaux groupes fantastiques, King Crimson et Mott the Hoople (un nom qui ne veut absolument rien dire, ce qui n'est pas le cas de leur musique). Le premier album de King Crimson comporte un titre extra « Twenty First Century schizoid man ». Sur celui de Mott the Hoople, très inspiré de Bob Dylan, un titre se distingue « Rock and Roll queen ». — JACQUES BAR-SAMIAN.

Golf Drouot

Le Golf Drouot, 2 rue Drouot, Paris-9<sup>e</sup> est ouvert tous les jours (fermé le mardi) de 15 à 20 h, le vendredi jusqu'à 2 h, et le samedi jusqu'à 5 h.

Pourvu que cela dure : les orchestres que nous voyons défiler au Golf depuis la rentrée sont d'une telle qualité qu'il nous est parfois difficile de nous prononcer pour désigner le vainqueur du Tremplin. Ainsi, le 19 septembre, les Reactions (gt, bass, dms, chant, light-show) ne purent que partager les lauriers avec les Winds Of Future, groupe de Meaux (gt, dms, bass). Ces deux groupes jouent du blues, mais souhaitent une fusion des différentes musiques. Les Wind' Ings (2 gt, orgue, dms) étaient en vedettes ce même week-

end, et c'était leur rentrée sur une scène parisienne : ils ont passé plusieurs mois en Afrique du Nord. Le 26, le plateau était chargé : cinq groupes se succédèrent. Les Young's, de Lille, dont l'enthousiasme que leur nom laisse supposer, mais leur répertoire demeure un peu vieillot, tout comme celui du Trèfle (bass, gt, dms) qui, cependant, a une présence scénique assez étonnante. Les Shades, de Paris, et les Cheese, de Boulogne, ne purent être départagés. Les Shades, 2 gt,

bass, dms, chant, font du blues et de la pop music ; les Cheese sont déjà passés le 12, et ils confirmeront, en remportant une nouvelle fois le Tremplin, ce jeune succès. En vedette, Heavy Moonshine (voir ci-après). Tac-Poum Système était très attendu le week-end suivant, et il ne déçut pas, s'améliorant au fil de nombreux passages. Leur fabuleux light show étonna, et leur musique Airplano-Pinkfloidienne procura des moments exaltants. Les Storm prirent

aisément le meilleur sur les Qui. Nous reverrons bientôt les Storm qui furent vraiment la révélation de ces trois jours. Adrien, 19 ans est un organisateur très marqué par Stevie Winwood, dont il a la silhouette. Il ne s'estime pas assez musicalement mûr pour jouer des morceaux d'Al Kooper. Plaisante lucidité. Franck, 20 ans, batteur puissant, personnage rabelaisien, dirige fermement son groupe. Les deux autres membres, s'ils sont plus effacés, n'en contribuent pas moins à la

## A PROPOS DE KATHMANDOU

À la sortie de Kathmandou, en haut d'une des innombrables collines de la vallée, nous avons vu un spectacle plus proche de l'univers surréaliste de Jérôme Bosch que de la réalité du 20<sup>e</sup> siècle.

C'est le « Monkey Temple », le temple aux singes. On y accède en montant plusieurs centaines de marches, accompagnés par un vieillard népalais et un enfant qui nous jouent des petits airs folkloriques sur des minuscules violons de leur fabrication. On croise des centaines de singes. Certains, les plus jeunes, descendent la rampe de l'escalier sur leur derrière. D'autres, assis en file « indienne » — et c'est là, semble-t-il, leur plus grande occupation — se retirent du bout des ongles les puces de leur crâne.

Après avoir croisé un nombre incalculable de petits temples et de grands bouddhas assis, peints en jaune, nous posons le pied sur la plate-forme centrale, là où le spectacle permanent concurrence le domaine du rêve. Des lamas, prêtres tibétains réfugiés, drapés dans leur toge orange, le crâne entièrement rasé et le sourire perpétuellement accueillant, tournent inlassablement autour d'un temple à dôme doré, en marmonnant des prières. Au passage, instinctivement, ils font virevolter le cercle des moulins à prières enfilés comme un immense collier autour du « Stupa », l'édifice sacré.

En haut du monument, deux grands yeux peints bleu ciel surveillent, sérieusement, leur manège. Dans un grouillement de vaches sacrées rachitiques, de chiens à demi-crévés, de pigeons, de corbeaux, et d'enfants tout nus, un pèlerin « Sadou », religieux aux cheveux longs, nous propose pour 10 roupies, une fortune, son

collier à prière en bois de santal. Des bouddhistes offrent des fleurs et du riz aux différentes divinités logées dans des niches, que des singes voleurs et affamés subtilisent aussitôt. C'est au pied de ce temple que vit une communauté hippie, plus ou moins droguée.

Le Népal, et Kathmandou plus particulièrement, c'est si beau que l'on se demande comment André Cayatte, le metteur en scène, a pu, dans son film « Les chemins de Kathmandou », en donner une vision aussi carton-pâte... Tout, dans son film, sonne faux... Dès le début, la surprise-party, qui se veut d'avant - garde, n'est qu'une copie démodée des accents wagnériens d'une scène des « Cousins » de Chabrol, qui n'a pas moins de 10 ans. On voit plus tard Renaud Verley marcher vers Kathmandou, alors que la route à pied est impossible et que 10 jeunes sur 10 la pratiquent en car, en train, sinon en avion.

C'est ainsi que l'on voit apparaître Jane Birkin, la figure décorée et des fleurs dans les cheveux, dans un paysage qui, en réalité, s'appelle boue et insectes.

On y voit Mike Marshall, d'ordinaire le bel aryan aux yeux bleus, et aux cheveux blonds bien propres et bien courts, ici affublé d'une horrible perruque mal posée qui lui donne autant l'air d'un beatnik que ma concierge quand elle se met des bigoudis. Toujours dans ce film, M. Cayatte montre des jeunes gens, habillés au marché aux puces de Saint-Ouen, en pleine « méditation » sur la place du marché de Kathmandou.

Nous nous demandons si, finalement, ce réalisateur de bonne volonté n'a pas essayé de fumer de la « ganja » et s'il n'a

pas fini par voir Kathmandou plus proche de son onirisme, que de la simple et belle réalité. En voulant montrer la jeunesse droguée, Cayatte n'a finalement réussi à faire tuer son « héroïne » que par le truchement d'un fait divers « salace », bien éloigné des problèmes hippies.

A Kathmandou, si certains jeunes Français sont très malades, on n'y meurt jamais sur un bûcher.

François Jouffé et moi-même, nous revenons de Kathmandou et nous avons découvert que les campagnes de presse déclenchées par les public-relations du film de Cayatte, n'ont eu comme résultats directs que de déclencher la haine des Français contre les jeunes gens à cheveux longs. Cayatte le Justicier s'est involontairement (1) transformé en Cayatte Répresseur. L'avocat a rendu service aux policiers. Après les sourires et l'hospitalité népalaises, nous n'avons retrouvé à Paris que les insultes des chauffeurs de taxis et le regard méfiant des passants.

Le mois prochain, dans Rock and Folk, nous vous dirons notre vérité sur Kathmandou, sans fioriture. — SYLVIE ROMAN.

(1) Involontairement? N.D.L.R.

... à Kathmandou.





LE CHANT DU MONDE

STEVE WARING



Je te donne l'Aurore — Par la poste,  
j'irai chez toi — The River — Le  
Matou revient — The Cuckoo — Les  
Grenouilles — Errer sans fin —  
Promenade à dos d'âne — Combien —  
Tom Banjo.

Artus AVALON,  
harpe et flûte celtique  
John WRIGHT,  
guimbarde  
Roger MASON,  
cuilliers  
Marc Rocheman,  
2<sup>e</sup> guitare

1 disque G.U. LDX 74.393

ÉDITIONS ESSEX

ÉGLISE SAINT-SULPICE  
place Saint-Sulpice, Paris-6<sup>e</sup>

Pour la première fois en Europe  
LE DIMANCHE 16 NOVEMBRE  
à 21 heures

CONCERT DE MUSIQUE SACRÉE  
AVEC LE GRAND ORCHESTRE

DE

DUKE ELLINGTON

les

SWINGLE SINGERS

et Alice BABS

Toutes places : 30 F (Étudiants : 15 F)  
Location chez Durand,  
place de la Madeleine, Paris-8<sup>e</sup>  
à l'Église Saint-Sulpice et au Siège de  
la Société Française de Concerts  
14, rue Chaptal, Paris-9<sup>e</sup>  
à partir du 3 novembre

parfaite homogénéité de l'ensemble. Le 10 octobre, des centaines de rockers surexcités venaient voir, entendre, toucher Gene Vincent qui, bien que fortement grippé, voulut absolument chanter ses plus grands succès, accompagné par quelques-uns des meilleurs musiciens de Paris. Le Stick dans cette ambiance, ne parvint pas à convaincre; gageons que devant un autre public, il aurait eu le succès qu'il méritait. Le samedi et le dimanche de ce même week-end, Martin Circus joua la musique de son futur LP devant un public peu habitué à entendre des paroles françaises allant de pair avec des arrangements si originaux (mais pop tout de même). Au programme du mois de novembre: le 7, 100 % rock avec Burt Blanca, le 8 et le 9, Heavy Moonshine; 14, 15, 16, Alan Jack; 21, 22, 23, Storm; 28, 29, 30, Murators.

Heavy Moonshine,  
groupe du mois

Lorsqu'ils sont montés sur la scène, on a entendu des «eux, au moins, ils ont la tête». Dans le folklore du Golf Drouot, cela signifie que les musiciens à qui sont adressés ces remarques se doivent de bien jouer: on ne pardonne pas aux gens qui ont l'allure sans le talent. On les attendait, préparant son «c'est bidon», l'injure suprême. Pendant que chacun tripotait ses potentiomètres, Barbier, leur manager, faisait semblant de ne pas se ronger les ongles. En trois jours, en dix passages, ils ont démontré que leur musique n'était pas «bidon», et qu'il faudrait prochainement compter avec eux. Bons showmen, bons musiciens, ils le sont tous, chacun à sa manière, ce qui confère à leurs compositions ce caractère si attachant. Elles sont pleines de fugues imprévues, de thèmes baroques, sans que ça se casse la figure à un moment où à un autre, sans jamais tomber dans la facilité. Ce qui est d'autant plus méritoire lorsque l'on pense à la virtuosité d'Alain Crépin, le soliste à la Les Paul noire, rarement à court d'inspiration, dont le jeu semble fortement inspiré de Bloomfield qu'il connaît pourtant très mal. La section rythmique d'H.M. permet à Alain de s'évaporer en toute tranquillité: J.-P. Mercier a un drumming net et percutant. Il a en outre produit deux soli étonnants. Un garçon qui quitte sa réserve naturelle par des «sorties» trop brusques pour

être prises au sérieux. L'autre créateur du «beat Heavy Moonshine», Robin Cromar fait bourdonner sa basse, paraît dépité de ne pouvoir faire mieux avec cet instrument: il se rattrape en déclarant que Zappa est quelqu'un de très important, en disant, sérieusement, «Je voudrais être chauve». Le quatrième, Guy Feuille, heurte les cordes de sa guitare, qu'il ne parvient pas à briser. Sur scène, il s'agit de regarder autour de lui, ricane, rugit; une voix hargneuse à souhait, un showman à l'humour féroce: tout pour plaire. Le dernier, le manager du groupe, Christian Barbier (qui s'occupe aussi des Cheese; son adresse: 43, rue du Mal de Latre, 95-Ermont), les a fait travailler tout l'été pour préparer un 30 cm qui doit prochainement sortir chez Barclay. Et le Golf aura la primeur du Show Très Spécial qu'Heavy Moonshine met au point

## ROCK & FOLK ACTUALITES

Sacrés  
canons



HEAVY MOONSHINE  
Ils ont la tête.



GENE VINCENT  
Fortement grippé.

actuellement. A ne pas manquer.

... et les autres.  
Il ne peut pas exister un endroit où les Stones et les Who ont une telle cote. Les Free marchent très fort, ainsi que Led Zeppelin, Steppenwolf. Ceux que l'on pousse: Kooper, Bloomfield, Chicago Transit Authority, Vanilla Fudge, Yes et Flock — JACQUES CHABIRON.

ON RECHERCHE  
la pochette du premier  
45 t des Chaussettes  
Noires, Aux 10 premiers  
possesseurs de cette  
pochette l'ayant envoyée  
à Gérard Côte (Compagnie Phonographique  
Française, 143, av. de  
Neuilly à 92 - Neuilly-  
sur-Seine), Barclay offre  
le 30 cm de leur choix,  
le cachet de la poste  
faisant foi.

L'ensemble des Holly Guns existe depuis 1964, mais ils affirment travailler ensemble sérieusement depuis trois ans seulement. Auteurs - compositeurs d'une bonne partie de leur répertoire (c'est le cas de «Crazy week», leur premier disque), le reste des morceaux qu'ils interprètent sur scène est constitué par des adaptations très personnelles de thèmes des Beatles et des Nice, comme «Help» ou «Rondo», adaptations qui m'ont vraiment stupéfié lorsque je les ai vus dernièrement à l'Apollo Club de Sarcelles. Le groupe est composé de quatre musiciens: Philippe Renaud, né le 23 septembre 1948 à Mézières dans les Ardennes. Ancien étudiant en philosophie, ce garçon aux cheveux châtain clair est le guitariste soliste et le chanteur principal des Holly Guns. Jean-Louis Collas, lui, est le bassiste du groupe. Il est né en février 1949 et est un fervent admirateur des Jethro Tull et du catalogue Island en général. L'organiste Claude Arini est né à Tunis en 1948. Tout comme le batteur, il boit whisky-coca sur whisky-coca. Il dit que cela l'aide à jouer! Claude croit beaucoup au réveil des groupes français, et outre le sien, dont il espère qu'il sera au premier plan, il a mis fortement sur le Martin Circus et Crisis. Crisis c'est l'ancien groupe du chanteur américain Freddy Meyer auquel s'est joint Paul Scemama, les Devotion s'étant récemment séparés. Mike Rushton est le dernier arrivant au sein des Holly Guns. Il a remplacé lors du Festival Pop ORTF Daniel Charles qui venait de partir à l'armée. Mike est né à Northing dans le Sussex en mars 1950. Ce jeune Anglais est le batteur du groupe, mais aussi l'un des éléments les plus importants désormais de l'orchestre. Pourtant à 18 ans, il ne s'intéressait pas encore à la musique; il passait tout son temps à jouer au cricket. Il était à l'Université de Londres en septembre 1969 lorsque



## ROCK & FOLK ACTUALITES



HOLLY GUNS  
Ensemble au régiment.

les Steamhammer, un groupe qui a la cote dans les clubs londoniens, lui proposent de jouer avec eux. Ensemble, ils gravèrent un album chez CBS. Ayant le goût des voyages, Mike les quitta pour venir à Paris. C'est ainsi qu'il rencontra un soir, au Rock and Roll Circus, Chouchou, le producteur des Holly Guns. Le lendemain, il tenait les baguettes avec eux au Salon de la Radio, et huit jours plus tard au Golf Drouot. De plus, l'entente paraît parfaite entre les trois Français et l'Anglais.

Un autre élément que l'on remarque beaucoup parmi les Holly Guns, c'est l'organiste, Claude Arini, qui soprit le piano dès l'âge de six ans, entra au conservatoire en 1950. Cinq ans plus tard, il obtint un premier prix. Il quitta Tunis pendant les événements. A Paris, il commença à se passionner pour le jazz en écoutant des disques de Coltrane, Brubeck et Garner que des copains lui prêtèrent. Ses parents le mirent dans un collège de Charleville. Là, il n'avait qu'une distraction, le soir tapoter sur un vieux piano... Aujourd'hui, il joue de l'orgue, car c'est plus pratique à transporter.

Les Holly Guns sont toujours accompagnés de deux personnes : leur producteur Chou-

chou et leur sonomeur, le frère de l'ancien batteur Michel Charles, qui n'est pas un inconnu pour moi, puisque nous étions ensemble sergents en 1954 au 15<sup>e</sup> Régiment du Génie de l'Air à Toul. — JACQUES BARSAMIAN.

Pourpre  
profond

C'est un nouveau groupe que j'ai retrouvé à Londres cet été. Avec ses deux membres récemment adjoints, Deep Purple trouve un second souffle, une nouvelle dimension qui risque d'en faire bientôt un des « géants » de la pop music. Du punch, une unité de pensée, une parfaite cohésion musicale, enfin, tout ce qui manquait un peu au Deep Purple pour être un groupe de grande classe, voilà ce qu'ont apporté le chanteur Ian Gillan et le bassiste Roger Glover. Formé en février 1968, Deep Purple a, comme beaucoup de

groupes anglais, mis son répertoire au point dans une vieille ferme du Hertfordshire. « Hush » fut le résultat de cette réclusion volontaire. Le disque étant sorti en juillet, on s'attendait à une réaction immédiate du public anglais, mais (oh ! surprise) ce fut l'Amérique qui répondit à l'appel : tandis que « Hush » barbotait dans le hit parade anglais aux alentours de la 50<sup>e</sup> place, il se tailla une place d'honneur aux USA. Sur la lancée du succès, le premier album de Deep Purple « Shades of Deep Purple » se plaça honorablement dans le Top Twenty et le groupe entreprit un tour de trois mois aux USA où il fit un « malheur ». Son succès est basé exclusivement sur son mérite musical, et il a été souvent comparé aux Vanilla Fudge, qui eux aussi se spécialisent dans la rénovation d'anciens succès. La différence essentielle entre ces deux groupes est que Deep Purple gagne en communication avec le public ce que les Vanilla Fudge perdent par excès de mysticisme.

Les singles : « Kentucky woman » et « River deep mountain high » furent à nouveau des hits américains mais ne furent pas mis sur le marché anglais non plus que leur

deuxième album « The book of Taliesyn » qui eut son heure de gloire dans les « charts ».

Le groupe décide alors de se régénérer, après la sortie de son troisième album : « Deep Purple », Ian et Roger remplaçant Rod et Nicky.

Jon Lord, organiste, Ritchie Blackmore, soliste et Ian Paice batteur restent les piliers solides du nouveau Deep Purple.

Récemment, Deep Purple s'est produit au Royal Albert Hall avec le Royal Philharmonic Orchestra sous la direction de Malcolm Arnold, jouant une œuvre composée spécialement pour la circonstance par Jon Lord. En octobre Ritchie, Ian Paice, Jon, Roger et Ian Gillan ont repris la route des États-Unis.

Si le groupe a tant changé c'est parce que désormais, comme me l'a expliqué Ian Gillan, tous ses membres ont une même unité de pensée, et que chacun apporte quelque chose aux autres. Désormais tous écrivent des morceaux pour le groupe, des morceaux que tous ressentent de la même façon. L'unité de Deep Purple va lui permettre de faire parler de lui, le premier résultat de cet accord parfait étant un simple sorti sur le label « under-

DEEP PURPLE  
Second souffle



PHOTO : ALAIN MAROUANI



SAVEZ-VOUS MATHILDE QUE  
NOUS ALLONS NOUS RÉGALER  
CET HIVER AU COIN DU FEU AVEC LA  
SÉRIE **JAZZPOP** ET LA  
SOUSCRIPTION COLTRANE

ATLANTIC PRÉSENTE LA SÉRIE

**JAZZPOP**

DIX NUMÉROS 33 TOURS 30 CM MONO STEREO

- VOL. 1 DARY BURTON
- VOL. 2 M.J.O.
- VOL. 3 SHAKY MONK
- VOL. 4 MIDGE ALLISON
- VOL. 5 EUREKA JAZZ BAND
- VOL. 6 PHILLY JOE & ELVIN JONES
- VOL. 7 MARION WILLIAMS
- VOL. 8 HERBIE MANN
- VOL. 9 TUSSE LATEF
- VOL. 10 EDDIE HARRIS

ATTENTION : UNE SOUSCRIPTION  
JOHN COLTRANE SERA LANCÉE LE 15 OCTOBRE.  
IL S'AGIRA D'UN COFFRET  
DE 3 DISQUES 30 CM DE JOHN COLTRANE  
À TIRAGE LIMITÉ ET À PRIX SPÉCIAL  
DE LANCEMENT JUSQU'AU 31 DÉCEMBRE 1969



# SUIVEZ les GUILD...

...nous vous suivrons après !  
la haute qualité et la haute technicité  
de notre production  
ne nous permettent pas de faire de la "Série"  
mais nous sommes fiers de chaque unité  
sortant de nos ateliers



les plus grands  
artistes américains  
de pop/musique  
nous ont suivis  
ils ont adopté GUILD  
comme la meilleure  
marque mondiale



G. BECKER  
35, RUE DE PARIS  
92-BOULOGNE  
Tél. : 825.73.85 et 73.21  
démontages gratuits  
sur simple demande

Pub. Labourdade

HUGUES AUFRAY  
ALAIN BARRIÈRE  
CAMILLE SAUVAGE  
CHARLY OLEG  
PIERRE SPIERS...

ont choisi le

## WELSON

PRESIDENT



Faites  
comme eux !

Demandez le catalogue n° 4 chez

### MASSPACHER

39, passage du Grand-Cerf, Paris-2°  
231.02.02  
(distributeur exclusif pour la France)

et dans toutes les bonnes maisons de musique

## ROCK & FOLK ACTUALITES

ground » d'EMI. Harvest :  
« Hallelujah » (I am a preacher  
man). Espérons qu'après cela  
l'Angleterre et la France remar-  
queront enfin ce groupe plein  
de promesses. — JOCELYNE  
BOURSIER.

Importations  
Pathé

Michel Delorme est entré dans  
le bureau, un énorme carton  
sous le bras. Il l'a laissé tomber  
sur la table dans le bois tendre  
de laquelle j'étais en train de  
graver mes initiales et celles  
de ma fiancée, enlacées, avec  
la pointe de mon cran d'arrêt,  
et il a dit, un bon sourire aux  
lèvres : « Ouvrez, c'est pour  
vous. » On a ouvert. Il y avait  
plein de disques dans le  
carton. C'est que Michel De-  
lorme s'occupe des impor-  
tations chez Pathé Marconi, et  
qu'il fait venir quelques trucs  
assez chouettes d'Angleterre  
ou des USA. On a dit merci  
pour ce petit Noël inattendu.  
On a TOUT écouté, et, comme  
prévu, il y avait des disques  
formidables et d'autres moins  
bons. Parmi les très chouettes,  
deux albums des Deep Purple,  
« Book of Taliesyn » et un autre  
qui s'appelle tout simplement  
« Deep Purple ». Le premier a  
été édité en France, depuis, je  
crois. Difficile de dire lequel  
des deux est le meilleur, je  
vous donne donc les deux réfé-  
rences : Harvest SHVL 751  
et 759. Gardez une oreille  
disponible pour Deep Purple.  
On en reparlera. Ike et Tina  
Turner, dans un de leurs  
meilleurs albums, « In person »  
(Minit 240.18), la grande  
défonce, un son tout à fait à  
part dans le R'n'B, des inter-  
prétations étonnantes de mor-  
ceaux tels que « Everyday  
people », « Son of a preacher  
man », « I heard it through the  
grapevine », « There was a  
time », etc. Un vieil enregis-  
trement du premier passage de  
Johnny Rivers au Whisky a  
GoGo (Imperial 12.246),  
susceptible, à l'aide de mor-  
ceaux comme « Memphis »,  
« Oh lonesome me », « Lawdy  
miss Clawdy », « Walkin' the  
dog » et « Multiplication »,  
d'éveiller bien des souvenirs  
heureux. Au rayon blues, on

trouve, bien sûr, « Hallelujah »  
des Canned Heat, édité depuis  
chez nous, dernier disque du  
groupe avec Henry Vestine,  
parti créer le sien propre, Sun.  
Un très bon disque (Liberty  
LST 7.618) qui ne décevra pas  
les amateurs, j'en suis, du  
groupe. Une réédition de vieux  
titres du fabuleux Lightnin'  
Hopkins, « Earth blues » (Minit  
40.006E), enregistrés entre 46  
et 49 et pas plus démodés  
pour autant, loin s'en faut.  
Une sélection de blues enre-  
gistrés par différents artistes,  
« Gutbucket » (Liberty LBX/3,  
un joli cochon sur la pochette),  
qui présente des gens comme  
Lightnin' Hopkins, encore, les  
Canned Heat, encore, Cap-  
tain Beefheart, Alexis Korner,  
Aynsley Dunbar, Big Joe  
Williams, etc. Un petit groupe  
anglais, McKenna Mendelson  
Mainline dans ses premières  
œuvres (« Stink », Liberty  
LBS 83.251) ; agréable sinon  
follement original. Un curieux  
disque d'Andy Fernbach, « If  
you miss your connexion »,  
celui-là très original, un blues  
émailé avec un simple accom-  
pagnement de guitare (Liberty  
LBS 83.233). Un autre disque  
curieux d'un certain Ian Ander-  
son (rien à voir avec l'autre),  
« Stereodeath breakdown »  
(Liberty LBS 83.242E), qui  
joue le blues dans un très  
vieux style métallique et avec  
une sincérité indéniable.

Irma Thomas est une formi-  
dable chanteuse, bien trop  
méconnue. Puisse ce disque,  
« Take a look » (Minit MLS  
40.004E), lui apporter la popu-  
larité que mérite un talent qui  
n'a rien à envier à celui des  
plus grandes. Le Bonzo Dog  
Doo/Dah Band est un curieux  
orchestre ; les Mothers version  
anglaise si vous voulez, c'est à  
dire moins virulents. Un  
humour typiquement britan-  
nique, une certaine nostalgie  
du passé, « de Gaulle à l'accor-  
déon et Wilson au violon »,  
d'excellentes imitations (de  
Presley notamment), font que  
ce disque est constamment  
agréable et drôle (« Gorilla »,  
Liberty LBS 83.056). « Wash  
Wash » est, je crois, le premier  
disque d'Edgar Broughton  
(Harvest SHVL 757). C'est  
dur, strident, sauvage, à mi-  
chemin entre le british blues  
et Hendrix. Pas mal du tout...  
L'album de Pete Brown, par  
contre est moins bon, surtout  
à cause de la faiblesse vocale  
du leader (Harvest SHVL 752).  
Ray Charles (« Doing his  
thing » ABC ABCS 695) et  
Billy Preston (« That's the  
way God planned it », Apple  
Sapcor 9) nous offrent, pas  
de surprise, deux excellents  
albums. Les deux hommes ont

Pub. Labourdade • Mac. Solvignon



anches OSCIL-CANE  
vibrations plus faciles  
anches faibles  
moins minces du bout  
ne frisant plus  
longue durée

becs série classique  
de renommée mondiale

nouveau bec métal CC 1  
ampleur du son  
justesse  
facilité d'émission inégalée  
tant dans l'aigu  
que dans le grave  
métal argenté ou doré

STE chedeville / lelandais  
16, avenue Hoche - PARIS - Tél. 227.17.41  
Usine à La Couture-Boussey (Eure)





## NOUVEAUTÉS

POP  
MUSIC  
REVOLUTION



DONOVAN "BARABAJAGAL"  
BN 26481



THE FLOCK  
S 7-63733



JANIS JOPLIN "I GOT DEM  
OL' KOZMIC BLUES AGAIN  
MAMA!" S 7-63546



SANTANA  
S 7-63895



NRBO  
S 63653



AORTA  
S 7-63690



JOHNNY CASH  
S 63629



TIM ROSE "THROUGH ROSE  
COLOURED GLASSES"  
S 63636



MICHAEL BLOOMFIELD  
"IT'S NOT KILLING ME"  
S 63652



SPIRIT  
S 63729

## ROCK & FOLK ACTUALITES

été trop longtemps ensemble pour qu'on les sépare ici. Notons tout de même que l'élève, s'il ne chante pas encore aussi bien que son maître, a des idées un peu plus avancées. Influence Beatles (producteur : G. Harrison).

Le jazz, maintenant. Deux joyaux : un album de John Coltrane contenant une version inédite du fabuleux « My favorite things » et une merveilleuse composition du saxophoniste, « Selflessness », le tout enregistré au Festival de Newport en 1963 (Impulse AS 9.161). A ne pas manquer. Pas plus que le disque splendide de Charlie Haden et de son extraordinaire grand orchestre, le Liberation Music Orchestra (Impulse AS 9.183). Ceux qui aiment la musique qui vit, qui bouge et qui mord apprécieront. Deux disques très différents, celui de Buddy Rich, « Buddy and soul » (World Pacific ST 20.158) et celui de Bud Shank (« Plays Michel Legrand », World Pacific ST 20.157), albums agréables, certes, mais moins originaux.

Musique orientale, pour finir. De l'authentique, avec un merveilleux double-album de musique indienne (« Ravi Shankar's Festival from India », World Pacific WDS 26.201), pur joyau présentant nombre d'artistes inconnus en Europe et formidablement talentueux. Encore de l'authentique avec Bismillah Khan (His Master's Voice, EALP 1.289), encore de fabuleux ragas joués sur un shenai, sorte de flûte aigre, longues et fascinantes improvisations - méditations dont, pour ma part, je ne peux plus me passer. Faites votre choix. — PIERRE CRESSANT.

s'échappe des selles, des moccasins indiens et des armes. Monsieur Maurice, l'un des deux fondateurs de Western House m'a présenté son magasin. Ce qui frappe c'est l'acharnement à vouloir satisfaire le client, combler sa curiosité et sans cesse renouveler son intérêt pour la marchandise vendue. Mais laissons Monsieur Maurice parler :

« Il y a environ cinq ans, mon associé avait une boutique aux Pucelles où il avait commencé à vendre quelques paires de bottes de cow-boy, puis il importa une selle ou deux, mais cela restait assez limité et ne touchait que la clientèle de Saint-Ouen. Nous avons eu l'idée de créer un magasin pour habiller les westerners. Naturellement on nous prenait pour des fous, mais nous croyions à cette idée. Après avoir eu beaucoup de mal à trouver notre local du 13 avenue de la Grande-Armée, nous avons inauguré il y a cinq ans, et peu à peu nous avons débordé le cadre du western ; il est rentré dans la mode, il a évolué. Le jean et les bottes typiquement western sont devenus des vêtements normaux, portés par des gens qui se moquent du western. Dans le monde du show-business, il y avait un noyau de westerners qui s'est agrandi et la mode a franchi la rampe. » — JOCELYNE BOURSIER.

Ian  
parle

Western  
House

Véritable magasin général texan en plein Paris, Western House met à la disposition de ses clients trois étages où règne un esprit total de liberté ; ils peuvent flâner à leur aise parmi les piles de vêtements. L'air sent le cuir neuf, le tissuapprêté, une odeur d'exotisme

Chanteur-flûtiste du Jethro Tull, Ian Anderson est incontestablement l'un des musiciens pop qui m'ont produit le plus d'effet depuis Jimi Hendrix. Ian est en effet un showman-né comme on voudrait en voir plus souvent ; mais aussi un garçon à l'humour infini. Un joyeux luron qui apparaît dans le privé sous un visage assez différent : gentil, intelligent et surtout très modeste.

— Ian, des gens comme Frank Zappa, ou même en remontant plus loin Screamin' Jay Hawkins, Lord Sutch ou Arthur Brown t'ont-ils influencé ? Du moins ont-ils influencé le showman qu'est Ian Anderson ? — Avant d'être l'un des

# LA MAISON DU JAZZ

LA MAISON  
DES  
GRANDES  
MARQUES  
INTERNATIONALES

Le plus grand choix de :

Guitares électriques  
Guitares classiques  
Orgues électroniques  
Amplificateurs  
Sonorisations  
Batteries  
Clarinettes  
Saxophones  
Trompettes  
Vibraphones  
Typiques

LA MAISON DU JAZZ  
24, rue Victor-Massé  
PARIS 9<sup>e</sup>  
TEL : 878.29.61

AKG  
Framus  
Premier  
Ludwig  
Fender  
Hohner  
Shure  
Conn  
Selmer  
Gibson  
Farfisa  
Rogers  
Vox  
Standel  
Greisch  
König



mais non,  
mon petit... la série  
**BLUES**  
TODAY  
c'est chez votre  
discaire

**BLUES**  
TODAY

VOL 1 : BUDDY GUY  
VOL 2 : JUNIOR WELLS  
VOL 3 : BUDDY GUY (en public)

VOL 4 : HOWLIN' WOLF  
VOL 5 : MUDDY WATERS  
VOL 6 : MUDDY WATERS (en public)

VOL 7 : LITTLE MILTON  
VOL 8 : MUDDY WATERS  
VOL 9 : SKIP JAMES

VOL 10 : SKIP JAMES  
VOL 11 : SKIP JAMES  
VOL 12 : SKIP JAMES

photo : Jean-Marie

## ROCK & FOLK ACTUALITES

membres du Jethro Tull, je n'avais pas vu beaucoup de chanteurs ou de groupes; par contre, j'ai pas mal vécu dans le milieu comédien, c'est une bonne école... En Angleterre, il m'arrive de parler parfois pendant plus de dix minutes entre deux morceaux. A l'Olympia, ce ne fut pas possible pour des impératifs de temps et surtout en raison de la langue...

Ian me raconte ensuite que le groupe s'est formé il y a deux Noëls. Avant de se faire connaître à Sunberry, ils ont joué dans une quantité de petits clubs, ils faisaient du blues: « Le meilleur moyen d'apprendre, c'est de s'attaquer d'abord à la base; l'ambition vient après ». Tous quatre jouaient semi-professionnellement dans divers groupes. Ian venait de quitter son collège. Il n'était pas tellement intéressé par la musique, c'est surtout l'atmosphère des concerts pop qui l'attira dans ce métier. Il avoue vraiment se passionner pour la pop music depuis le départ de Mick Abrahams.

— Que s'est-il passé avec Mick?  
— Mick était beaucoup plus

vieux que nous, il doit avoir 26-27 ans... Pendant une dizaine d'années, il a accompagné des chanteurs de rock et a des idées bien arrêtées... Maintenant avec Blodwyn Pig, il joue ce qu'il veut et c'est bien mieux ainsi. Nous, nous continuons à apprendre; nous sommes des étudiants en musique, tout comme notre public...

— Pourtant vous avez été influencé par des artistes plus anciens. Je pense entre autres à Roland Kirk...

— Kirk a été le premier flûtiste que j'aie jamais écouté. Ce, bien avant que je joue de cet instrument. En fait, je ne me suis mis à jouer de la flûte qu'en montant Jethro Tull. Avant j'étais uniquement chanteur. Maintenant aux États-Unis des tas de musiciens pop jouent de la flûte, la plupart mieux que moi, c'est assez gênant. Je me rattrape sur un point: je joue plus fort qu'eux.

— Que penses-tu, Ian, du succès de « Bourée » en France?

— C'est formidable; mais je ne crois pas que ce titre eut marché en Grande-Bretagne...  
— JACQUES BARSAMIAN.

**ST. DAVID STRINGS** Cordes Nashville spéciales  
utilisées par les plus grands guitaristes anglais  
ERIC CLAPTON, JIMI HENDRIX, JOHN MAYALL.



les meilleures cordes anglaises  
à des prix incroyables

INSTITUT D'ÉLECTRONIQUE MUSICALE  
Importateur exclusif d'AMPEG, JENNINGS, STANDEL  
88, bd de la Libération, 13 - Marseille-IV — Tél.: 47.78.81  
24, rue Turgot, Paris-9<sup>e</sup> — Tél.: 526.75.56

## MAJOR CONN

3, rue Duperré, PARIS-9<sup>e</sup> — Tél.: 874.75.24  
Place Pigalle

TOUS INSTRUMENTS  
SÉLECTIONNÉS DE HAUTE QUALITÉ

IMPORTATEUR DIRECT GROSSISTE

Crédit à conditions exceptionnelles

## PRIX DÉMARQUÉS

sur de nombreux articles

Une sélection prestigieuse

guitares **FENDER GIBSON** **HAGSTROM LEVIN**

sono, amplis **FENDER MARQUIS** **HAGSTROM**

batteries accessoires **LUDWIG OLYMPIC** **GARY ASBA**

cymbales **A. ZILJDIAN PAISTE** (Suisse)

becs **BERG LARSEN OTTOLINK**

**SELMER - AKG - ORGUES FARFISA**

TOUS ACCESSOIRES



A PIGALLE, CENTRE DE LA MUSIQUE MODERNE  
5 MAGASINS SPÉCIALISÉS VOUS ATTENDENT

guitares, amplificateurs, percussions, sonorisations

# NOCTURNES

TOUS LES MERCREDIS JUSQU'À 22 H.

VICTOR FLORE, 11 bis, rue Pigalle, 874-55-85 et 874-60-88  
CENTRAL-RYTHMES, 25, bd de Clichy, 874-68-35 et 878-46-03  
LA LUTHERIE MODERNE, 14, rue de Douai, 744-73-21  
LA MAISON DU JAZZ, 24, rue Victor-Massé, 878-29-61  
MUSIC-CENTER, 50, rue de Douai, 874-78-79

PARIS-9\*

rythmes et sons \* rythmes et sons

**cambon  
musique**

49, rue Cambon  
75 - PARIS 1<sup>er</sup> (face à l'Olympia)  
Tél. 742.93.57  
• l'ambiance



■ guitares ■ amplis ■ sonos ■ effets spéciaux ■ batteries ■ orgues  
■ reprise et occasion ■ vente ■ location.

rythmes et sons \* rythmes et sons

notre page-délire

## la longue marche pop

Une fresque, un panorama étrange où les formes se bousculent à la poursuite des sons enfouis dans l'inconscient des ténèbres... la course est éperdue, à la recherche de... peut-être au loin le drame éclate, la lueur vacille, dans un grand rôle, explose... éclats de verres incandescents... la marche, et toujours à la recherche de... Question? Pourquoi vouloir, dans un délire brisé aux mille entournures, retrouver toujours cette lumière au loin, au détour des sons posés là, repères. — Ne pas se perdre pour mieux se retrouver... alors le rire peut se lever comme un vent salubre, et puis tout peut se figer, et l'angoisse dans un grand rôle s'arrache des formes incertaines, vient refléter sa face sinistre dans l'épouvantable qui ne veut pas mourir, brûler... mais se retourner et voir... le chant se dresse; ...la longue marche en avant peut reprendre.

Des noms, on veut des noms... mais le temps du héros est terminé, seuls des combattants. Inventaire: où en sommes-nous? En fer de lance, les mothers of invention (uncle meat). « Les cataractes immenses d'un très grand fleuve, qui se serait trouvé être aussi l'énorme corps jouisseur d'une géante étendue aux mille fissures amoureuses, appelant et dominant amour, c'eût été quelque chose de pareil. » Henri Michaux.

Dans le tourbillon de leur chair en transe comment... ne pas... entendre la voix de la dérision qui claque comme une langue épaisse contre un mot, une harmonie à l'aspect... normal comment... ne pas... voir dans un mépris des sons/formes une excoisance/beauté qui tourne, toupie dans les doigts souples d'un King - Kong merveilleusement monstrueux, comment... ne pas... sentir au travers de l'odeur fétide la couleur rouge d'un parfum/tactus. Alors vieux marcheurs vous faites un

travail gigantesque, travail/destruction-création... dialectique. Musique, délire, destruction du verbe étranglé lâchement par derrière pour le faire renaître à l'autre vie. Maman! — Mes enfants! Là-haut l'invention comme un cerf-volant vers un soleil pourpre: la lanterne allumée dans soir de brasse où les corps assoiffés de vertiges ex-centriques, où la hache rougie hurle à la mort: c'est le rire joyeux macabre, souffle purificateur sur les bûchers des consciences submergées... Zappa grand maître officie... L'invention prend de l'altitude, s'éloigne dans la lumière d'un futur, vers le soleil pourpre accroché aux astres: le Pink Floyd (More). L'écran s'illumine d'une tentative de cinématographe... Le Pink Floyd noyé dans les images, pauvres images, un signe de la main, pas aussi chaleureux, pas assez brûlant. Mais pour un temps l'opéra fracasse les murs ancrés dans les psychés statufiés: les Who (Tommy). Les trois coups; la scène se déchire. Voulez-vous connaître Tommy? Arrêtez la course du temps. Écoutez! Soyez de nouveaux enfants aimant les histoires — Alice au pays des merveilles... — « Sais-tu jouer à cache-cache, Tommy? » Tommy est aveugle, sourd et muet. La gypsy acid queen va lui briser son petit cœur. Il se révèle au miroir de son enfance, mais sa mère brise le miroir (Smash that mirror). Tommy le philosophe est rejeté...

Laissez-vous emporter sur les nuages sucrés de votre enfance enfouis dans la nuit de votre corps endormi, qui remontent la foule des ombres vers la lumière, cherchant avidement l'étoile qui éclaire parmi les personnages de votre imagination dévastée par la grêle des mots, des phrases codifiées. Laissez-vous perdre dans les nuances en folie, où l'harmonie devient douce, comme succombant à une torpeur bienfaisante. L'histoire est terrifiante, celle de votre innocence oubliée où régnait poétique, la cruauté. Là, une clairière, une halte

nécessaire: le souffle court, reprendre haleine... Le froid... reprendre la chaleur. Bob Dylan s'est éloigné, sa voix n'est plus cassée, ces mots maintenant devenus banals. Léonard Cohen nouveau poète, prophète retrouvant dans une mer calme de mots ondulés, la tempête salvatrice foudroyante mais cruelle, l'estocade terminant les combats douteux, pour revenir tendre à la magie des mots sussurés, de couleurs pâles et chaudes... celui qui donne du courage dans les moments de doute où l'ardeur vacille, nous laissant titubant. Tim Hardin, comme Richie Havens, au cœur d'un paysage chargé de nostalgie chante les mains d'une femme, le sourire d'un enfant, l'amitié perdue ou retrouvée... mais tout doit reprendre et... les rires grotesques des bouches vermoulues où les rats s'engouffrent comme dans des égouts, pataugeant dans l'eau stagnante et putride des idées reçues, des conventions assumées. — L'agression est pénétrante, lame au cœur des contradictions. Faire délirer les corps, les âmes au centre des plaisirs païens, accuser dans un grand cri la morne plaine des indigents de l'esprit, fouetter les bêtes tétues aux œillères éhontées. La mission des enfants monstrueux, ivres d'essayer la liberté, rageant de la voir arrêtée, fous de la voir emmergée au travers des injures déguisées: parade insolente — les Doors (soft parade). La longue marche...

ILS SONT DE PARTOUT les enfants indignes... la recherche d'une langue universelle. Du fond de la Californie, les Grateful Dead, le Quick silver messenger/service, voix retrouvées, découvertes: les mains cherchent à tâtons, tremblantes parmi les plantes grasses bardées de pointes faites de notes acérées. Sentir la terre s'écrouler, rugissement de fin du monde; d'un monde. Se ressaisir parmi les cratères mouvants qui s'ouvrent comme des bouches affamées. Frottements stridents, durs et affreusement suaves parfois; se

retrouver avant qu'il ne soit trop tard, rejoindre les premières lignes, ne pas périr noyés dans les eaux qui refluent, raz de marée gigantesque soulevant la terre en feu — les terroristes sont loin... être terroriste, il le faut. Alors découvrir, au détour d'un chemin, les messagers d'autres combattants, ceux qui ont le courage de porter la nouvelle, parcourant en tous sens les horizons en feu, conciliateurs, apprenant d'autres langues pour tendre encore plus vers l'universel (Chicago Transit Authority). Rappeler la voix des combattants, maintenant disparus, d'un même combat — John Coltrane, et ceux qui avancent, bérêts noirs sur la tête, trop fiers encore d'une dignité retrouvée, révoltés mais point haineux. Ils ont noms Shepp, le New Art Ensemble de Chicago (patrouille de choc), qui refusent encore la fusion pourtant inévitable. C'est le grand Earth Opera (The great american eagle tragedy), « une jouissance ignoble était son centre, sa nature, son secret, jouissance omniprésente, spasmodique, insoutenable ». — Henri Michaux.

Les ennemis sont là, tapis dans l'ombre, les réacs, les puristes, les tenants de « la musique », mais aussi, maintenant, chose plus grave, « l'amateur de jazz » enfermant dans son ghetto récupérateur ce qui fut, en son temps, « dirty ». Mais lancez à la guele des roquets, langue pendante, qui vident leurs ventres haineux, vos cocktails Molotov musicaux, torches de notes enflammées. Voyez celui-là, les jambes courtes, le masque fourbe; le masque noir est arraché, ce n'est qu'un travesti, larve haineuse collant à la peau noire, semant sa bave visqueuse. Seul le talon d'une chaussure... C'est fait, ou ce sera fait... Une insulte, cette petite morve, sans cesse écrasée sur le chemin de la longue marche, sans cesse renaissante. — PAUL ALESSANDRINI.



# LUTHERIE CENTRALE

237, RUE LA FAYETTE, PARIS-10<sup>e</sup> - TÉL. : 208.79.08 - VENTE EXCLUSIVE AUX REVENDEURS

## NOUVEAUX MODELES 70



### Zed

**VÉRITABLE ORGUE ÉLECTRONIQUE PORTABLE**  
à Octaves (37 notes du DO au DO)  
6 effets à 36 combinaisons : Basses -  
Flûtes - Anches - Cordes - Vibrato.  
Amplificateur incorporé et prise  
pour ampli extérieur grande puissance.  
Livré en élégante valise avec tous  
accessoires. Garantie intégrale.

### apollo

**SENSATIONNEL  
ORGUE ÉLECTRONIQUE  
PROFESSIONNEL**

4 Octaves (49 notes du DO au DO)  
Nombreux effets spéciaux grâce  
à la nouvelle disposition des  
registres, des échelles poten-  
tiométriques de BASSES, de  
VIBRATO et du VOLUME  
RÉVERBÉRATION ÉCHO  
INCORPORÉE. Amplificateur  
à transistors de 25 Watts -  
2 haut-parleurs Hi-Fi - Pédale  
d'expression à cellule photo résistante.  
Présentation ultra moderne en valise  
gainée deux tons - Pieds métal  
chromé. Montage très rapide.

EN VENTE CHEZ TOUS LES BONS REVENDEURS

Il faut d'abord écarter les mauvaises querelles et décourager les héros qui écrivent au journal, signent Ducon et donnent l'adresse d'un dépôt de la RATP, pour vous accuser de racisme à rebours. Dans mon pays, les gueules noires sont celles qui vont au charbon, rudes à la gnôle et de franc parler; ainsi mes trois chanteurs de blues. S'ils n'ont, par raccroc, pas exactement le visage pâle, que voulez-vous que j'y change ?

Cela commença vers 1950. Présidents de Hot Clubs encore pantelants de la désertion d'une moitié de nos troupes, nous croyions tout savoir. Le blues vocal ? Il y avait eu la saga de Bessie Smith, un chorus par-ci par-là de Rushing dans les disques de Basie. Big Bill Broonzy faisait une tournée en France... Vraiment, nous savions tout. Arrivèrent des 78 t d'inconnus, certains fêlés dans le transport, que nous recollions avec des bouts de scotch... Muddy Waters, John Lee Hooker, Lightnin' Hopkins. La trilogie de l'an cinquante ! Cela changeait tout ; Muddy ne chantait pas :

« Quand la petite m'a quitté  
Je ne pouvais plus m'arrêter de pleurer »  
mais bien :

« Quand j'ai décroché le récepteur  
Elle m'a dit : Il y a une autre mule dans  
ton box »

A la rigueur, dans le genre sentimental :  
« Pour les filles et pour Letty Lee  
Pour vous tous qui êtes trop jeunes  
pour comprendre  
J'aimais tellement cette femme  
Que je vais crever de son départ »  
McKinley Morganfield (Muddy Waters) :  
Chicago. John Lee Hooker : Detroit.  
Lightnin' Hopkins : Houston. C'était  
revigorant le blues se portait bien aux  
quatre coins des États.

### IMPRESSIONS DES FIFTIES

D'emblée, nous adoptâmes Muddy : sa musique haute en couleurs, sa diction qui permettait de ne rien perdre des paroles corsées, le rude back beat de ses batteurs qui ne dépayait pas un fêru de Sid Catlett ou de Jimmy Crawford — et, il faut bien le dire, la qualité technique supérieure de ses disques.

John Lee Hooker déconcertait un peu : sa façon de s'accompagner de battements du talon, sa technique particulière de la guitare, son royal je m'en foutisme dès qu'il s'agissait de métrique ou d'enchaînements harmoniques. Quel musicien ne fut pas suffoqué en l'entendant dans « How long blues », où il ignore superbement le changement d'accords de la deuxième mesure, qui est la principale caractéristique du morceau ? Trois minutes « Whistling and moaning the blues », trois minutes sur le même accord, il fallait le faire, bien sûr. Hooker c'était une curiosité pour épater le profane, Muddy, on le dégustait entre soi.



John Lee Hooker.



Muddy Waters.



Lightnin' Hopkins.

Lightnin' Hopkins, c'était fort différent. On sentait qu'il s'adressait à un autre public que les proslos de Chicago et de Detroit. Pour l'amateur de jazz, il y avait dans sa musique un relent de paresse du Sud, absente de celle des deux autres. On comprenait mal ce qu'il chantait. Il a fallu l'érudition très spéciale d'experts, hélas revivalistes, pour décrypter toutes les vacheries qu'il assénait au monde ofay dans « Tim Moore's farm ». Quand il se faisait assister de pleureuses (« Cemetery blues »), il déclenchait des controverses entre critiques pour savoir si cela était ou non bidon. Entre parenthèses, si Lightnin' avait lu ces articles, il s'en serait payé une tranche... Chose curieuse les libertés qu'il prenait avec la métrique nous gênaient moins que celles de Hooker ; Hopkins se faisait accompagner par des copains, le pianiste Thunder Smith, le batteur Spider Kirkpatrick, rompus à ses combines. Car il en avait, comme tout le monde.

### A L'ÉPREUVE DU REVIVAL

Jusqu'en 1958 environ, nos trois bluesmen évoluèrent dans leur monde. Qu'une poignée de fanatiques européens commande leurs disques, cela ne pesait pas lourd dans leurs profondes. Muddy régnait sur tout un quartier de Chicago, personne ne discutait Hopkins à Houston, Hooker trouvait toujours un patron de boîte qui lui assurait une clientèle à sa mesure.

Les événements qui firent tout basculer ? Ils procédaient des meilleures intentions ! L'article de Bruynhoge sur Hopkins dans une revue new-yorkaise, les reportages de Chauvard et Demètre sur le Chicago Blues dans Jazz Hot, le livre de Paul Oliver, « Blues fell this morning ». Les managers flairaient la bonne affaire, et ce fut le blues revival, aussi artificiel et bénéfique à la fois — pour les bluesmen — que l'avait été vingt ans plus tôt le New Orleans Revival, déclenché par les écrits de Panassié, pourtant documentés, mesurés et qui semblaient fermer la porte à toute surenchère gratuite. Il ne s'agit pas de blâmer, de juger a priori ; Memphis Slim est sans doute plus heureux de vivre en pacha à Paris, de rouler en Jaguar, que de traîner la savate dans un ghetto chicagaois. La musique se défend toute seule, elle a très peu besoin des hommes.

Mes trois gueules noires du blues furent mises à la même sauce : Festivals de Newport et Monterey, tournées européennes, enregistrements de LP sur mesure pour un public conditionné ; des promoteurs comme Lipman et Rau poussaient les hauts cris si je les traitais d'agents secrets de la Société de consommation ; ce qu'ils ont fait, ils ne pouvaient rien faire d'autre, s'ils voulaient faire connaître le blues.

## TROIS GUEULES NOIRES DU BLUES



Et le blues, le vrai, le noir, le vieux, celui du sud ? Il reste trois grands survivants et, seul, Hopkins « a gardé les quatre pattes dans le charbon » nous explique Bernard Niquet.

#### JOHN LEE HOOKER : DO DO RON RON ?

Les réactions des trois galliards sont curieuses. C'est le plus hermétique des trois, Hooker, qui marcha le premier — et le plus mal. Avec un peu de recul, on s'aperçoit que ses LP Rivalité, par exemple, enregistrés pour la clientèle blanche, sont les plus faibles qu'on pouvait attendre d'un artiste que sa valeur intrinsèque empêchait cependant de tomber à zéro. Qu'il chante des classiques du blues ou recommence ses vieux succès, accommodés à la béchamel, l'impression est la même : Hooker est complice... Je ne lui reproche pas, dans « Church bell tone » de reprendre, mais en récitatif, les paroles, peu géniales (contrairement aux deux autres, Hooker ne fut jamais un parolier pittoresque) d'un de ses anciens disques ; l'histoire en est banale : la cloche de l'église sonne pour l'enterrement de la chérie, le bluesman pleure et fait pleurer sa guitare. De lui reproche ses clins d'œil, de sembler se prendre aux grosses ficelles qu'il tresse pour les minets qui achèteront le LP : même lorsqu'il semble s'engager : « I'm a democrat man » au moment de l'élection de Kennedy, « The motor city is burning » après les émeutes raciales de Detroit, tout récemment « I don't wanna go to Viet Nam », Hooker marche, quelque chose sonne faux dans ce qu'il fait. Benoit Leroux disait, de sa dernière apparition à Playel : il ronronne ; ma foi, c'est assez cela.

Une explication musicale à ce déclin : dans ses LP récents, Hooker est entouré de bluesmen évolués, ou de jazzmen qui semblent souffrir mille morts dans l'attente de l'enchaînement impossible ou du chorus de onze mesures un quart qui les laissera quatre fers en l'air. Son refus d'apprendre l'ABC d'un métier, joint au désir de vendre une salade dont il dose l'assaisonnement, est proprement ahurissant.

J'entends bien l'objection et reconnais qu'elle est de poids : il conviendrait de juger Hooker sur ce qu'il joue, maintenant, dans un bouge de Detroit. Hélas, si ses disques de 1950 donnaient l'idée exacte du Hooker des gin-houses, tous ses LP depuis dix ans ont été faits en vue de l'exportation...

#### MUDDY WATERS : UN GRAND PATRON

Muddy Waters est un malin, et qui a un énorme métier. Le Chicago Blues Band qu'il dirige depuis des ans est

suprêmement rodé ; quoi qu'il arrive, le numéro passera la rampe. Nous l'avons vu à la maison de l'ORTF en 1964, à Playel l'an dernier. Muddy Waters se livre peu, s'en tient au répertoire cousu main de ses disques. Muddy Waters n'est jamais dupe, on ne le lui fait pas. On m'a reproché de ne pas aimer son LP « Electric Mud » ; c'est vrai, je ne l'aime pas, non parce que l'artiste reprend une chanson des Rolling Stones, ni parce qu'il abuse de l'effet Larsen. Parce qu'il n'y croit pas. Maintenant Muddy Waters est Muddy Waters et son talent est peu commun. Il enterre s'il le veut n'importe quel groupement R'n'B qu'on lui oppose, n'importe quel confrère qui veut se mesurer à lui ; il n'est que de l'entendre dans « Super blues » ou « Super super blues » (ne vous tuez pas pour les titres, Chess Bros.), genre de compétition que d'ordinaire je déteste. Le Muddy Waters actuel, celui qui marche, si vous voulez, on l'entend dans des disques enregistrés par son Chicago Blues Band mais sous le nom de l'un ou l'autre de ses musiciens : Otis Spann, Little George Bufford, George Smith, Luther Johnson. C'est mille fois plus vivant que le Hooker présent, ce garde une puissance d'impact que voudraient posséder bien des groupes modernes. Mais je ne retrouve plus le créateur de 1950. Ce créateur qui a « sorti » entre temps Little Walter, Otis Spann, George Bufford, Fred Below, Smokey Smothers, Paul Oscher, une bonne dizaine d'autres. Le seigneur du Chicago Blues.

#### LIGHTNIN' HOPKINS VINGT ANS APRÈS

Si Muddy Waters est malin, Hopkins, lui, est drôlement futé. C'est lui que les revivalistes ont cru le plus facile à posséder, et c'est lui qui les a roulés. Après chaque opération lucrative, il retourne à Houston, et pour peu qu'il ait pris un train de nuit, on le retrouve, au petit matin, à attendre l'ouverture de l'épicerie du coin de sa rue pour acheter sa première bouteille de whisky. On a voulu tout faire de lui, jusque à le flanquer de la « paire » Sonny Terry-McGhee ; il a glissé comme l'anguille. C'était un vrai bouseux, des maricoles lui ont composé un « Blues for Queen Elizabeth », un autre pour les astronautes ; il a chanté tout cela, et très bien, avec un tel air de s'en foutre qu'il a lassé les plus vicieux. Il est le seul bluesman à être sorti indemne de l'épreuve du revival. Mieux, ses disques revivalistes sont bien les seuls du genre

à demeurer fort écoutables ! (Le LP Heritage de Hopkins est LE modèle du genre ; son promoteur n'a jamais dû évaluer sa propre mise en boîte.) Des trois gueules noires, l'une marche, l'autre ne marche pas. Lightnin' Hopkins glisse, mais ça se passe à l'étage d'en-dessus. Seul des trois, maintenant que la fureur blanche s'est calmée, il s'est remis à enregistrer, pour une minuscule marque de Shevreport, la vraie musique de son ghetto. Là où les autres planent ou surnagent, Lightnin' met, en 1969, dans le mille.

« Je ne veux pas partir pour le Viet Nam Je ne veux pas laisser ma mignonne » psalmodie Hooker. Hopkins grince : « Frangine tu dois drôlement bicher. Depuis que Po'Lightnin' est au Viet Nam Plus besoin de lui taucher sa paye L'Oncle Sam t'envoie des mandats » Inutile de préciser laquelle des deux strophes fait s'esclaffer le ghetto, et rend hagards les forcenés du Klan. Faut-il aller plus loin ? A force d'entendre des LP, on prend la nostalgie de « singles » mal foutus, avec une guitare désaccordée, vendus 30 cents dans le ghetto. Mais pas lorsqu'on écoute Hopkins. Est-ce lui, fut-ce Bronzy, le génie du blues ? Moi, je penche pour lui. Ce n'est pas Bronzy que je vise, mais entendez ceci : le blues blanc actuel mourra comme meurent tous les blues des cités. Le blues est né et se refait dans la terre...

Vingt ans après... « Les bluesmen se sont mis au pas mou de nos vaches. » C'est un très bon alexandrin, un mauvais pastiche d'Aragon et une conclusion passable pour cet article. Des trois gueules noires, seul Hopkins a gardé les quatre pattes dans le charbon. — BERNARD NIQUET.

#### JOHN LEE HOOKER

« King of Folk Blues » America 30.AM.6074  
« Folk blues » Byg 529.088  
« And seven nights » Verve Folkways 3.003  
« Blues at Cafe au Go go » Bluesway 6.002

#### MUDDY WATERS

« Best of Muddy Waters » Chess 1.427  
« Real Folk Blues » Chess 1.483  
« More real Folk blues » Chess 1.511  
« Chicago Blues Band » Douglas 781

#### LIGHTNIN' HOPKINS

« Soul blues » Prestige 7.377  
« Blue Lightnin' » Jewel 5.000  
« Talkin' some sense » Stateside 240.842  
« California Muslide » Vault 129

## Un rythme aux sons nouveaux : la batterie électronique



Pub. Diffusion Graphique

la batterie électronique Hollywood MEAZZI

est composée des mêmes éléments qu'une batterie classique, elle est montée sur chariot roulant et constitue ainsi un ensemble homogène. La boîte de contrôle, à droite du petit Tom, permet des effets de grande portée et des tons de toutes sortes associés aux effets électroniques contrôlés par des potentiomètres correspondants

# hollywood MEAZZI

distribué en exclusivité par

31, rue du Maroc  
Paris 19<sup>e</sup>  
Tél. 206-69-80

# Couesnon

Les micros MEAZZI de renommée mondiale possèdent des qualités inégales pour des usages à volumes élevés sans aucun effet parasite aussi bien en milieu fermé qu'en utilisation extérieure.

MEAZZI présente aussi ses nouveaux micros sans fil attendus par tous les chanteurs.

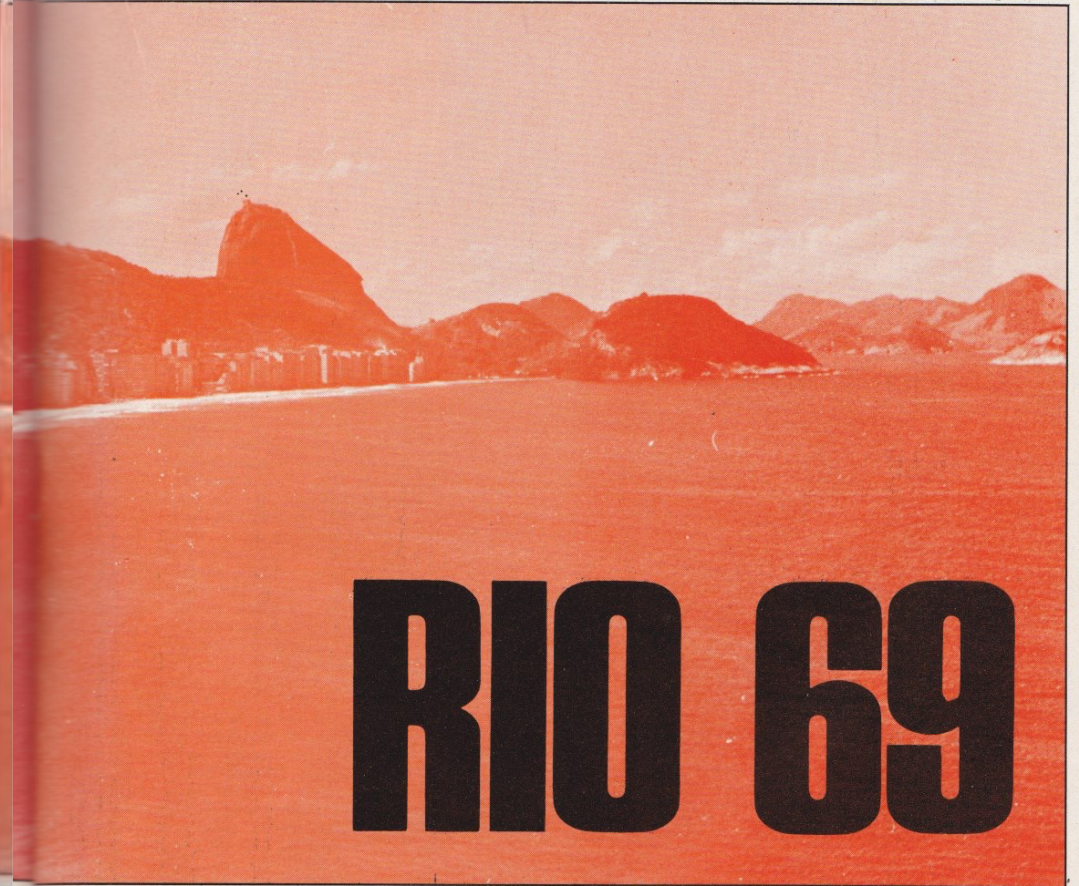




Rio de Janeiro en 1969, c'est encore un peu La Nouvelle-Orléans aux débuts du jazz — du moins telle qu'on a coutume de l'imaginer. Par l'instinct musical, le rythme naturel du Brésilien de la rue; par le fossé qui le sépare d'une haute société à l'arrogante assurance et au snobisme invraisemblable — cette « high society » que devait constituer en Louisiane la bourgeoisie d'origine européenne. Peut-être cette comparaison m'est-elle venue à l'esprit une nuit, dans une gigantesque salle réservée au basket et transformée en dancing, sorte de Wagram local : sur la piste, des danseurs de toutes races et de tous âges ondulant la samba : sur un podium, LA section rythmique. Il fallait se placer juste devant pour bien les entendre, pour bien les voir. Vingt types des favelles, totalement pauvres, équipés de grosses caisses,

tambours, tambourins, plus une variété incroyable d'instruments métalliques grattés ou frappés. Devant eux, un vieux Noir avec un sifflet et un bandeau de papier autour du bras : « Director ». Le directeur donnait le départ au sifflet et la machine se mettait en branle. Fantastique. Quelle que soit l'opinion reçue sur la richesse rythmique de la samba, on reçoit ça au niveau du ventre, comme le blues le plus crasseux. Et ça peut durer des heures. Entremêlés de sonorités rythmiques, enchevêtrements de schémas, il m'a même semblé entendre des variations subtiles dans cette coganerie générale tandis que les miséreux, yeux fermés, dansant sur place, se défonçaient vers l'euphorie. Le directeur surveillait tout ça d'un œil attentif, sifflant brusquement et pointant son doigt vers l'un des participants qui

lui semblait dériver (mais on le soupçonnait d'en rajouter un peu à cause de son titre). Il avait aussi fort à faire pendant les pauses (réservées à un ensemble vocal gentillet) car, dans un coin, deux, trois types recommençaient à swinguer furieusement en échangeant entre eux des regards éblouis. Loin de la salle, les échos faiblissant de la fiesta rythmique se répétaient encore un peu et, dès qu'ils atteignaient un passant, celui-ci esquissait un pas de danse. Dans le taxi, en rentrant, le chauffeur, après vous avoir offert une cigarette, martelait le tableau de bord et fredonnait un thème — tout en brûlant les feux rouges. Puis il décidait de faire la course avec un collègue et vous ne comptiez plus,acroquevillité au fond de la voiture, précipité en avant par les coups de frein, en train de ressasser



# RIO 69

« Pourtant, celui-là avait vraiment une tête de pépère ; il n'y a donc pas un seul ramolli dans cette ville ? » Gentillesse et ignorance. Cela, hélas, va souvent ensemble. Il n'y a que le foot et la chanson. A ceux (on l'entend souvent, car évidemment, il y a le mouvement hippie, l'inverse !) qui trouvent ça tout aussi bien que malaise et connaissance, on pourrait d'abord répondre que la moindre incursion dans les classes dirigeantes donne envie de cogner dans le tas. C'est la bourgeoisie de Zola. Vite, retrouvons la rue, ce peuple infiniment sympathique, mélange de Noirs, d'Indiens, de Blancs, naïf, léger peut-être, mais des gens qui regardent dans les yeux et sourient vraiment. Que de claques sur l'épaule, de pouces levés — c'est le grand signe de ralliement international. Musique à cette image. On la

trouvera sans grandeur, sans doute, parce que rarement triste, peu profonde, et pourtant, s'il faut simplement parler « variétés », quelle supériorité écrasante sur notre folklore national ! La samba, c'est vrai, n'a pas connu la riche épopée du jazz ; elle s'en imprégnerait plutôt maintenant. Disons que quelques incursions dans des petites boîtes intimes où les jeunes musiciens se retrouvent pour le plaisir laissent entrevoir des lendemains qui surprendront. Pour l'instant, il y a la samba « cool » et la samba « hot ». La première, légère, blanche, ensembles vocaux comme MPB 4, thèmes raffinés, parfait équilibre sonore ; et l'on découvre que Sergio Mendes n'a pas trahi comme on l'a un peu vite cru ici mais plutôt introduit une nouvelle sonorité ; la seconde, plus incantatoire, noire, chanteurs vedettes

comme Martinho da Villa ou Wilson Simonal, et l'on retrouve un peu Cuba ou les Antilles, il y a chez eux du Ray Charles mais aussi du Henri Salvador. Ces tendances, bien sûr, ne s'affrontent pas mais cohabitent harmonieusement, avec interpénétrations et influences réciproques.

J'étais là-bas pour le IV<sup>e</sup> Festival International de la Chanson Populaire et je crois bien que c'est le public brésilien lui-même qui m'a le plus impressionné. Il vibre d'une manière difficilement imaginable et l'on sourit un peu en pensant aux tentatives de « participation » pratiquées dans certaines salles européennes sous l'emblème de la culture. Le Maracanazinho, stade couvert de 30.000 places, était bourré tous les soirs à craquer par des gens d'une incroyable réceptivité. Pour soutenir





Eva.

leurs chansons favorites, ils confectionnaient de grandes banderoles (comme les panneaux publicitaires qu'on voit le long des terrains de football) et les plaçaient le long du balcon, ou bien les brandissaient à trente ou cinquante pendant la chanson, ou bien alors des lettres mobiles géantes. Aux tournures mélodiques qui leur plaisaient, aux passages qui en valaient la peine, ils réagissaient comme quand ils sont au foot et qu'un but est marqué : formidable ovation et applaudissements frénétiques. Pour l'artiste, sur scène, c'est formidable. Ça peut être également épouvantable car, si ce fabuleux public est contre, les ovations se transforment en huées et le malheureux ne s'entend même plus sur scène. Ou bien alors, c'est l'indifférence et, pendant une chanson qui désintéresse, toute la salle se bat à coups de boules de papier et pousse de grands cris de joie quand l'une d'elles vole bien haut. Dur.

La finale brésilienne fut gagnée par Eva, petite Noire Brésilienne de seize ans qui chante comme on respire une agréable mélodie facile, « Luciana » — en principe bientôt reprise en France par Marie Laforêt. La finale internationale fut également gagnée par « Luciana » mais là, fait incroyable, le public — qui s'était épris de la chanson anglaise, « Love is all », par un ténor « à voix », Malcolm Roberts, très BBC 1960, mais le Brésil est très sensible aussi au bel canto — ce public donc se retourna contre sa chanson et hua « Luciana » après l'avoir adorée. Malcolm Roberts, bellâtre blond, fut classé 3<sup>e</sup> tandis que les 30 000 personnes brandissaient un index vengeur signifiant : « On veut qu'il soit premier ! » Contraste incroyable, également, la chanson classée deuxième, « Evie » composition de Jim Webb interprétée par l'ancien Rightheous

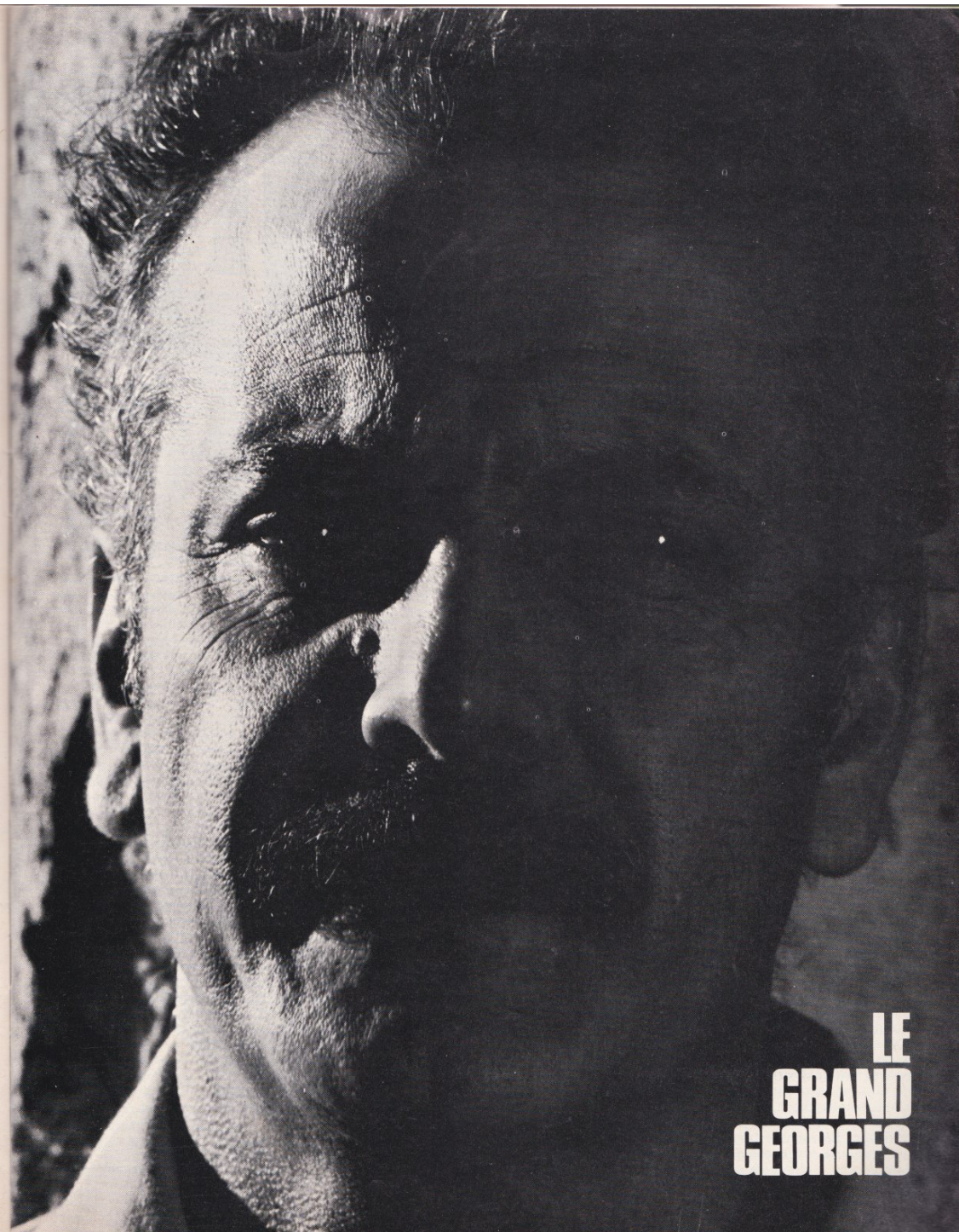
Brother Bill Medley, est très difficile, le contraire d'une rengaine ou d'un étalage de trucs déjà entendus. 4<sup>e</sup> la France avec Frida Boccara (grosse présence sur scène) chantant « Nos vertes collines » (paroles Eddie Marnay, musique Darry Cowl); 5<sup>e</sup> encore la France, à travers Andorre, avec Romuald, adoré par ce public plus que chaleureux. Mais il y avait aussi, se rattachant à cette délégation française de près ou de loin, Herbert Léonard (officiellement Luxembourg), Anne (officiellement Monaco, sur une chanson d'André Popp, le compositeur de « Love is blue »), Bella Below (le Togo, belle Africaine au timbre prenant), Tina (officiellement le Maroc, à la charmante tenue scénique), Teresa (officiellement la Yougoslavie), Soula Markisi (officiellement la Grèce, classée 10<sup>e</sup>), Rika Zarai (officiellement Israël, classée 9<sup>e</sup>).



Roger Whittaker (officiellement le Kenya, avec une très belle chanson à teinte folk, « New world in the morning », classé 8<sup>e</sup>). Sur 41 pays représentés, et dans un festival au budget de 700 000 dollars, on peut dire (cocorico) que les francophones se sont bien défendus.

Pas très pop, tout ça, disent peut-être certains, mais populaire en tout cas (électisons-nous de temps à autre). Cela dit, il y eut Os Mutantes, merveilleuse musique très colorée, merveilleuses apparitions en costumes baroques; ils boudèrent ostensiblement lors des résultats brésiliens, sortes de Rolling Stones à la sauce Copacabana. Il y eut Enrico Macias, hors-concours, inconnu au bataillon latino-américain; il y eut Antoine, considéré avec la plus grande sympathie depuis qu'il a eu la bonne idée, l'année dernière, d'apparaître au festival déguisé en footballeur. Il y a eu enfin... Mais, là, on croyait avoir tout vu, tout entendu. Eh bien non. Car, avec Wilson Simonal, ce fut le spectacle le plus extraordinaire auquel il m'ait été donné d'assister. Simonal, là-bas, est une vedette équivalente à Frank Sinatra aux États-Unis ou aux Beatles en Angleterre. Il est apparu sur scène et s'est contenté de chanter la première note de chaque mélodie. Après ça, il se taisait et dansait. Ça n'était plus la peine de se fatiguer : 30 000 personnes chantaient à sa place. Alors il dirigeait ce chœur immense, spontané et parfait. Il les faisait fredonner, puis, du geste, éclater en un crescendo fabuleux — à un moment, même, il se permit de les faire chanter de ton. Les 30 000. Sans une bavure. En sortant, les Français se regardaient, un peu ahuris. Le Brésil, Rio, il est bon de le rappeler, ce n'est pas seulement le Christ de Corcovado ou les militaires salazaristes. C'est aussi ça. Assez bouleversant. — PHILIPPE KOECHLIN.

Os Mutantes.



LE  
GRAND  
GEORGES





Georges Brassens :  
trois mois  
à Bobino...



*Bout-est bon che elle y a rien a jeter  
sur un' de deserte et fait-tout-impotier*

*Des chansons de ma mît  
j'en parle d-des meilleurs  
vo' tous d-anabonnie  
all' les prendre ailleu's*

« Les braves gens n'aiment pas que l'on suive une autre route qu'eux » (Georges Brassens : « La mauvaise réputation »).

— J'ai une drôle de gueule, je ne fais rien en scène, ma musique est toujours la même, je ne parle que des cons, de la mort, des putains, mais ça marche depuis dix-sept ans !

Ça marche même si bien que, depuis 1952, Brassens a vendu l'équivalent de seize millions de 45 tours simples, dont près de deux millions de 30 cm, soit bien plus qu'aucun autre chanteur français. Ses textes, parus chez Seghers dans la collection « Poètes d'aujourd'hui », ont attiré trois cent mille lecteurs, et il a reçu, en 1967, le Prix de poésie de l'Académie française.

En 1952, pourtant, les disques avaient retourné son premier disque avec la mention « invendable, scandaleux » et la radio nationale l'avait interdit d'antenne. Il était courant d'entendre dire : « Tout de qu'il raconte est absurde ou immonde. C'est un défi au bon goût ». Il défiait bien autre chose encore, bien d'autres puissances que la raison et la politesse. Brassens démythifiait, désinfectait. Il était, il est toujours l'ennemi d'une société ennemie de l'Homme. Il a rendu au grand public le goût de la poésie : le public trouve dans les vers de Brassens des choses qu'il comprend et qui le concernent. Il n'est pas exagéré de dire qu'en raison de sa grande diffusion, Brassens a fait plus que tout autre pour le renouvellement des idées. Son succès a pris le caractère d'un fait

social. Tenir la scène de Bobino pendant trois mois, c'est un fait social.

#### Une histoire de cambriolage

Sa voix peut se comparer à celle des meilleurs chanteurs noirs : âpre, prenante, chaude, mâle. Elle ne suffit pas à expliquer le phénomène Brassens. Lui ne se prend pas pour un chanteur, encore moins pour un poète.

— Disons que je suis un parolier assez habile, voilà tout.

L'apparenter à Paul Valéry serait facile. Pourtant, tous les deux sont nés à Sète. Une ville qu'on n'oublie pas. A l'un, elle inspira le « Cimetière marin », à l'autre, « La Supplique pour être enterré sur la plage de Sète ». Cette plage qui allait être pour Brassens la partie la plus importante de sa jeunesse. Né d'un père maçon, il habitait une maison construite par lui sur le flanc de la montagne. D'un côté, la mer, le port, de l'autre, l'étang. Costaud, bel athlète, adroit de ses mains, il apprit à être fils de maçon. Cela le rebutait un peu, mais moins que d'aller au collège.

— J'ai énormément souffert d'aller à l'école. Sans mon professeur de lettres, Alphonse Bonnaté, je me serais emmerdé comme un rat mort !

Quand il entendait dire des vers en classe, il dressait l'oreille. Sa première chanson, il l'a écrite vers quinze ou seize ans, mais il ne s'en souvient même plus. Il était déjà entré à la société des auteurs à Sète, mais il n'allait pas tarder à monter à Paris. Pour ses chansons, mais pour d'autres raisons aussi. Avec

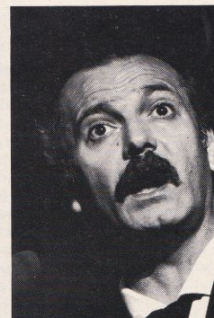
une joyeuse bande de copains, il passait la moitié de l'année dans l'eau, à nager pendant des heures. Avec les mêmes collègues, il fut compromis, en ville, dans une histoire de cambriolage. Rien qu'une histoire de mèmes qui chapardaient deux ou trois trucs. Mais à l'époque, cela prenait des dimensions considérables. Cela nous vaudra une chanson : « La Mauvaise réputation ».

En 1939, sans prendre le temps de passer ses bacs, Brassens monte à Paris, chez une tante. A sa mort, des amis à elle l'hébergeront : Jeanne et Marcel Planché. Vingt ans, il vivra avec eux. Dans la vie et dans ses chansons, il leur restera fidèle. Pour vivre, il sera quelque temps manœuvre chez Renault. L'exode le « libère », mais le STO (Service du travail obligatoire) l'envoie travailler en Allemagne à Berlin. Là, Brassens sympathisera avec « Gibraltar », alias Pierre

Onteniente, percepteur de son état, qui deviendra plus tard secrétaire du nommé Georges Brassens. A la faveur d'une « pernie », Brassens laissera l'Allemagne aux Allemands et se cachera pendant de longues années, chez Jeanne et Marcel, impasse Florimont, dans le XIV<sup>e</sup> arrondissement. Du Collège de Sète, il avait gardé, grâce à Bonnaté, la passion des « belles lettres ». Dans sa cachette, il lira quatre ou cinq bibliothèques municipales, notivra des stères de papier, et s'abîmera les yeux.

#### Gilles Corbeau et Pépin Cadavre

Seul, autonome, il ne mangeait guère.



*Bien à jeter*

*Sans ses hanches solides  
Comment faire demain  
Si je perds l'équilibre  
D'un accrocher mes mains*

Mais il faisait des chansons. A force de lire les « pairs » de l'anarchie, Bakounine, Kropotkine, Proudhon, il écrit dans « Le Libertaire », après la Libération. Ses pseudonymes : Gilles Corbeau et Pépin Cadavre. Le 10 novembre prochain, il est à l'affiche du gala annuel des anarchistes. Chaque année, lui et Ferré se relaient.

Son chef de groupe au mouvement anarchiste d'alors s'appelait Armand Robin. C'était un poète, un farfou qui téléphonait tous les jours au commissaire de son quartier pour l'insulter copieusement.

— L'anarchie, je pense qu'à dix ans je l'avais en moi. On est déterminé, de toute façon. Leur philosophie, leur comportement dans la vie me convenaient. C'est pourquoi je suis allé vers eux. Aujourd'hui encore, je consulte mes vieux amis anarchistes. C'est une chose qui m'avait frappé et séduit chez eux : la peur de se tromper. Les anarchistes sont les êtres les plus scrupuleux que je connaisse.

Pour Brassens, c'était le temps où personne ne s'occupait de lui. Il le regrette, maintenant. Il souffre d'être connu. Sa pudeur et sa timidité l'empêchent d'être à l'aise. En 1952, quand il est passé pour la première fois sur une scène, chez Patachou, celle-ci était obligée de le pousser et de lui dire de chanter telle ou telle chanson. Il répugnait à se montrer.

Ses premières chansons, « Hécatombe », « Le Gorille », ont fait frémir tous les médaillés de guerre. Dans le métier,

on pensait que ça n'intéresserait pas le public.

— On pensait qu'il était imbécile. Le public n'est pas imbécile du tout. Il prend ce qu'on lui donne. Jacques Grello m'a révélé à moi-même en me faisant chanter avec une guitare. Et le public est venu sans difficultés.

De ses débuts difficiles, de cette bohème, Brassens a fait une chanson : « J'ai rendez-vous avec vous ». Il roulait alors en scooter et ne se nourrissait pour ainsi dire que de spaghettis, une passion sans doute héritée de sa mère, une Napolitaine. Un jour, chez Patachou, à ses tout débuts, la dame du vestiaire lui demanda son pardessus. Brassens s'exclama : « Mon pardessus ? Mais je n'en ai pas ! Elle me prend pour un bourgeois ! »

S'il ne rencontrait pas de difficultés avec le public, Brassens en rencontrait avec lui-même.

— Chaque fois que je dois faire des chansons, c'est la même chose. Je ne sais plus les faire, il faut que je réapprenne. Pour Bobino, je suis doublement inquiet, car je n'ai pas chanté depuis deux ans. Il va falloir que je réapprenne mes chansons, que j'apprenne les nouvelles et que je me force à retourner devant le public. Je suis redevenu vierge !

D'autant plus qu'il est « à la bourre ». Ses dix chansons nouvelles, il vient de les faire. Cet été. C'est seulement quand l'échéance arrive qu'il se met au travail. D'arrache-pied. Tout ce qu'il a emmagasiné depuis trois ans lui sert.

Il se met à une chanson, la laisse un peu, puis y revient. Jusqu'à la perfection.

#### « Je suis un fabricant de pierres »

Encore, cette fois-ci, a-t-il des excuses. Ce grand bonhomme avec ses grosses moustaches et sa carrure de catcheur, cet amoureux du saucisson sec et du « singe » en boîte, qui boit à la régale avec adresse, ce bûcheron qui n'a rien d'un poète phthisique du XIX<sup>e</sup> siècle, a son talon d'Achille : les coliques néphrétiques. « Je suis un fabricant de pierres » dit-il, en riant. Entre deux crises, il trouve toujours le moyen de faire de l'esprit.

Depuis de longues années, cette maladie le poursuit et ne se décide pas à l'abandonner. C'est pourquoi, après de sérieux ennuis dentaires en juillet, c'est seulement au mois d'août qu'il a pu s'atteler à ses chansons.

Ses journées commencent à quatre ou cinq heures du matin. Il va faire un tour dans les rues de son quartier, alors tranquille, puis s'oblige à écrire jusqu'à la mi-journée. Ensuite il répète, et pense beaucoup à ce qu'il écrira le lendemain. Ses musiques aussi appellent tous ses soins. Elles lui donnent plus de mal que les textes. Et contrairement à une opinion répandue, ce n'est pas « toujours le même air ». C'est riche et c'est élaboré. Écoutez la musique de « La Marine ». Il n'y a pas plus beau. Les mélodies de Brassens sont même tellement belles qu'un orchestre de chambre projette de les enregistrer sur des instruments à cordes, et que Quincy



Jones en fait les arrangements pour l'orchestre de Count Basie ! C'est à la guitare, au piano et à l'orgue (dont il joue fort bien) que Brassens compose. Ensuite il ne transcrit pas les musiques, mais les enregistre, il est très bien équipé pour cela.

### Un bricoleur

C'est un bricoleur qui cache son jeu. Par antiphrase, il vous dira : « J'ai horreur de la mécanique », mais il a détraqué un nombre incalculable de pendules en les démontant et il est toujours très curieux de voir ce que ses appareils ont dans le ventre. Il multiplie les branchements entre les magnétophones, les amplis, les pick-up. A le voir vivre, à l'entendre raconter par ses amis, on va d'étonnement en étonnement.

D'abord, qui aurait pu penser que Brassens habiterait un duplex au douzième et au treizième étage d'un immeuble de verre et d'acier du XV<sup>e</sup> arrondissement ? Qu'il ne se coupe pas les cheveux, mais qu'il les brûle avec une bougie ? Qu'il ne déteste pas la photo, et prétend même s'y connaître ? Qu'il adore le bruit, faisant sans cesse jouer l'électrophone ou la radio ? Que pipe au bec, il est capable, sans cesser de fumer ou de parler, de développer trente fois de suite les six élastiques d'un extenseur ? Que dans sa maison de campagne, près de Mantes, il fait du terrassement ou du ciment ? Que c'est un grand sportif, et que cet été il a fait beaucoup de gymnastique avec son ami Eric Battista, ancien recordman de France du triple saut ? Et qu'il rit

aux larmes lorsqu'il arrive des mésaventures à ses copains ?

En fait rien n'est singulier, rien n'est étrange chez lui. Il mène une vie retirée de vieux sage lucide et truculent, entre ses amis, son travail, ses bêtes. Il n'aimerait pas que l'on fasse de lui un être d'exception. Les femmes, on n'en parle pas avec lui. Ses chansons y suffisent. Mais on sait qu'il est fidèle. Ses amis sont ses amis de toujours. « Les Copains d'abord » consacrent l'importance qu'il attache à l'amitié. « La Première fille », « Je m'suis fait tout petit », « Pénélope », voilà qui est aux antipodes de la misogynie. Tout désespéré, tout sceptique qu'il est, Brassens est un tendre. Son ami, le romancier René Failet, conseille, s'il bougonne lorsqu'on lui parle tendresse, de lui rétorquer : « La Marche nuptiale ». D'ailleurs, existe-t-il un plus beau « chagrin d'amour » que le dernier vers du « 22 septembre » :

Et c'est triste de ne plus être triste sans vous.

Cette tendresse, qu'il juge déplacée, on la ressent quand on est en face de lui. Sartre a dit : « On voit de la bonté dans ses yeux ». Brassens est un tendre, qui a soif de sympathie. Et il a du mal à s'adapter à la notoriété.

— J'étais fait pour passer inaperçu. Dans la rue, les gens me reconnaissent. Il n'y a plus d'aventure possible. Ils ne sont plus eux-mêmes. Leur comportement change. Cela me gêne un peu, car je ne sais pas quoi faire.

Cela l'empêche même d'aller au cinéma. Alors il se fait installer un petit matériel de projection chez lui !

### La difficulté d'être

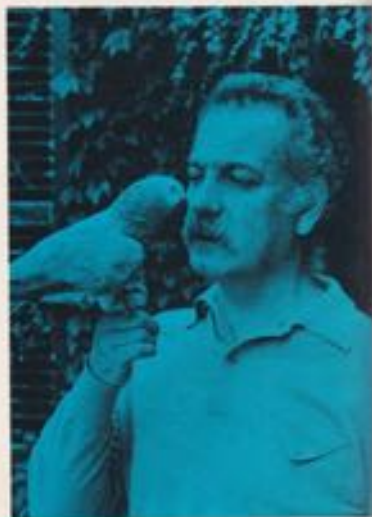
Même lorsqu'il entre en scène, il fonce.

— On reçoit toujours un choc. Ce n'est pas le trac, c'est une sorte d'émotion, comme celle de son premier rendez-vous avec une fille, quand on a quatorze-quinze ans. Moi, je n'aime pas tellement passer en scène. C'est mon caractère. Mais ça me fait quand même plaisir que les gens applaudissent. Quand j'écris des chansons, je sais très bien que je vais les chanter en public. C'est normal, je n'écris pas pour moi tout seul, j'écris aussi pour les autres, pour être en contact avec eux.

La même pudeur, la même retenue expliquent que le joyeux furon des chansons ne le soit pas dans la vie. — Là, je me retiens toujours. Je fais dans mes chansons ce que je n'ose pas faire dans la vie.

Cette inquiétude, Brassens la ressent en permanence. Il ne se sent pas très bien dans le monde. Il se sent toujours étranger. Les voyages ne lui font pas perdre son air de rumination morose. C'est un sacré réfractaire.

Cependant, il n'a jamais pris aucune position publique. Il lit pourtant énormément les journaux, il suit tout ce qui se passe dans le monde, bien qu'il ne veuille pas le reconnaître. Personne n'est plus calé que lui en politique. Son érudition est immense. C'est un des plus grands « lecteurs » qui soient. Du Moyen Âge à Léautaud, rien de ce qui est littérature ne lui échappe. Mieux : pour remonter aux sources du langage, il étudie maintenant le latin. Sur une méthode Assimil !



Ce qu'il a à dire, il le dit quand même, en fin de compte. Mais ce n'est jamais immédiat. Ce serait trop facile. Brassens a le sens aigu de la « péripétie ». La guerre du Vietnam ? Oui, bien sûr, il n'en parle pas. Non, il condamne toutes les guerres, LA guerre. Avec « La Guerre de 14-18 », la chanson pacifiste a acquis ses lettres de noblesse. Dans « La Mauvaise herbe », il règle son compte à la société deshumanisée des HLM. « Le Verger du roi Louis » est un réquisitoire contre la peine de mort. « Le Mécénat » est une belle œuvre de tolérance. Dieu ? Oui, pourquoi pas ? Mais pourquoi ?, semble dire Brassens : « Si l'Éternel existe en fin de compte il voit Qu' » je m'conduis guère plus mal [que si j'avais la foi].

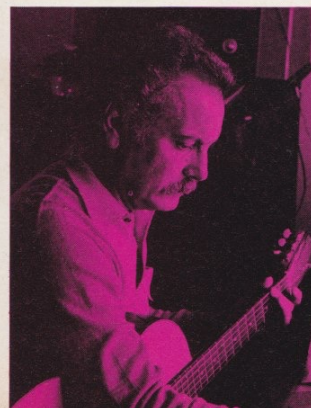
Enfin, il est une chanson, décisive, qu'un seul vers suffit à comprendre :

« Il retournait le champ des autres ».

Son titre : « Pauvre Martin ». C'est peut-être la seule chanson révolutionnaire que je connaisse, toute en finesse toute en demi-teintes, mais d'une efficacité inégalable.

Ce n'est pourtant pas ce qu'on appelle « une chanson engagée », pas plus que Brassens n'est un « chanteur engagé ». Il n'a pas l'intention ni la prétention de prêcher un engagement ou un désengagement, quel qu'il soit :

— Je n'ai pas envie d'amener les autres à sentir comme moi, à faire comme moi. Ce n'est pas commode de refaire le monde. Ce n'est pas possible de s'engager dans une voie en se disant : c'est la bonne. Ce serait trop simple. On me dit : il faut agir. Mais, moi, je ne peux pas agir en sachant qu'il y a un massacre à la clé, au nom d'une quelconque idée.



Toutes les belles idées ont fait des victimes. Il paraît qu'on ne peut pas faire autrement. Alors tant pis, moi je ne marche pas, que la terre disparaisse. Si on devait tuer mille types pour que le monde devienne beau, je ne marcherais pas. Je trouve que la vie de mille bons-hommes a autant d'importance que le bonheur de l'humanité. Parce que, rappelez-vous, il y a quelque temps déjà qu'on coupe des têtes. On supprime, on épure continuellement et le monde est toujours dans la merde ! On en a raccourci, et supprimé et fusillé, des gens, en se disant que le monde allait être meilleur ! Et au nom de toutes les idéologies. On passe son temps à emprisonner les gens, à les torturer, Ça n'a d'ailleurs jamais été pire que ces temps-ci. Depuis 40, on peut dire que nous nageons dans l'abattoir. Il suffit d'écouter « Les deux oncles » :

« Qu'il est fou de perdre sa vie pour [une idée]. »

pour s'apercevoir de la méfiance de Brassens à l'égard des idéologies, « ces idées qui font trois petits tours, trois petits morts, et puis s'en vont ».

### La passion du non-conforme

Ces sentiments viennent de la tendance qu'a Brassens de tout bousculer, de tout mettre cul par-dessus tête. N'allez pas imaginer qu'il prêche le désengagement total. Les exemples ne manquent pas de Brassens aidant les « relégués », ces condamnés de droit commun mis au ban de la société pour de petits larcins, de Brassens aidant tel militant communiste risquant de perdre la vue après l'assaut d'un commando UDR dirigé par le fils d'un député de

Paris. Brassens n'en est pas communiste pour autant. Il est toujours du côté de l'exploité, de l'opprimé, même si ça ne se sait pas.

Seulement, même lorsqu'il veut être grave, sa passion du non-conforme prend le dessus. Il fait des farces. Il est sacrilège à l'occasion, avec une joie non dissimulée :

« Mettez-vous à genoux, priez et implorez. Faites semblant de croire et bientôt vous [croirez]. »

Le conformisme des attitudes et des habitudes crée la croyance, crée le respect : les militaires le savent aussi bien que les gens d'Eglise. Qu'il manie l'offense, les gros mots ou la gauloiserie, Brassens les met toujours au service d'une cause : révolte, amour heureux ou malheureux, présence et dérision de la mort, pitié des bêtes et des humbles, amitié, fidélité. Il s'exprime comme Rabelais, comme Molière. Et s'il prend des mots du ruisseau, c'est parce que ce sont ceux de tout le monde. Il sait aussi écrire comme nos plus grands poètes. A la collection de mots choquants du « Pornographe du phonographe », il oppose les quatre-vingt-seize vers de quatre pieds (faut l'faire !) du « Vieux Léon ».

Quelqu'un ira-t-il plus loin quant à la portée morale et intellectuelle de ses cent chansons ? Rien n'est moins sûr, car, pour citer Alphonse Bonnafé, son professeur (et préfacier de son recueil de chansons), « s'il y a un homme du XXI<sup>e</sup> siècle un peu plus heureux, un peu plus libre que nous, Brassens aura grandement contribué à en préparer la venue ». — FRANCOIS-RENÉ CRISTIANI.

Elle a mille autres chors  
D'autres enco  
Mais en spectacle j'ose  
Pas dans tout son corps

Sous sa gorge ma bête  
Dépourvue de coussin  
Déposerait par terre  
Et rien n'est plus malin

Sans ses cheveux qui volent  
J'aurais dorénavant  
Des difficultés folles  
A voir d'où vient le vent



J'ai assisté aux huit concerts donnés à Paris, à la Salle Pleyel, par Ray Charles, son grand orchestre et les Raelets. Pour moi, Ray est toujours un des plus grands chanteurs de toute l'histoire du jazz. Il est aussi à l'aise dans les blues « low down » (qu'il appelle « dirty blues », ou même « filthy blues », c'est-à-dire « blues sale », « blues dégoûtant ») que dans le rhythm and blues, dans les chansons typiquement de sa race, de son peuple (« It should have been me » ou « Greenbacks ») que dans les ballades, dans les « tubes » à la mode que dans les chansons « pop ». Il est en outre un remarquable pianiste dont le style est tout imprégné de l'atmosphère des blues et des gospel songs. Enfin, il ne faut pas oublier que Ray est un musicien accompli, et que ses capacités de compositeur, d'arrangeur et de chef d'orchestre sont aussi évidentes que celles de vocaliste et d'instrumentiste.

Je suis certain d'une chose : si vous n'êtes pas complètement empoigné et envoûté par son chant, son jeu de piano et sa musique... votre cas est d'une extrême gravité... Il vaudrait mieux que vous n'écoutez aucune musique, aucun son, et que vous vous tourniez vers d'autres formes d'activité.

Ray était dans une forme splendide (je ne l'ai d'ailleurs jamais entendu chanter ou jouer « moyennement » au cours de sa longue carrière). Il était aussi impressionnant dans « Eleanor Rigby », « The bright lights and you girl » que dans les désormais « classiques » « Hallelujah I love her so », « I got a woman », « What'd I say ». Il était aussi fantastique dans « Am I blue » et « Georgia » que dans « Going down slow » (qu'il ne chantait d'ailleurs qu'à un seul concert et... pour me faire plaisir).

Il serait parfaitement fastidieux que j'énumère donc les titres. Qu'il me suffise de rappeler que les interprétations (toujours différentes) de « Georgia » et de « Am I blue » furent d'une qualité exceptionnelle.

Parlons un peu de l'orchestre. Les musiciens étaient si fourbus, pour les deux premiers concerts, (il n'avaient pratiquement pas dormi depuis 48 heures) que l'orchestre sonnait d'une façon un peu confuse et molle. Mais dès le lendemain c'était beaucoup

mieux et les deux derniers jours la formation semblait complètement différente. Les musiciens avaient eu deux jours pour se détendre, se reposer et dormir. Plusieurs musiciens de grande formation et deux des meilleurs chefs d'orchestre et arrangeurs français ont trouvé l'orchestre de Ray excellent et certainement meilleur (en tant que formation) que celui que Ray avait amené lors de son dernier passage à Paris. Conduite par un bon spécialiste, Bill King, la section de trompettes « pétait le feu ». C'est un ancien de chez Count Basie, Henry Cocker, qui conduisait la section de trombones dans laquelle on remarquait un très bon tromboniste-basse : Joe Randazzo, qui a joué dans le dernier orchestre de Stan Kenton. Mais Cocker n'est pas seulement un très bon 1<sup>er</sup> trombone, il joue fort bien en soliste. La section de saxophones est conduite par J. Clayd Miller. L'excellent baryton Leroy Cooper lui donne beaucoup d'assise et de moelleux.

De plus Leroy est le chef d'orchestre et directeur musical. Quand l'orchestre joue, en première partie, sans Ray, la section rythmique se compose du vétéran Edgar Willis, très bon guitariste basse et chef d'orchestre en second, du merveilleux guitariste Ben Martin, aussi bon rythmicien qu'accompagnateur et soliste (ses obligatos aux soli de piano sur le blues qui précèdent l'entrée des Raelets étaient des chefs-d'œuvre de « funk »), et d'un drummer solide, sobre, précis, efficace : Ernest Elly. Les arrangements sont dus à Ray (« I got a woman », « Hit the road, Jack », « What'd I say ») à Quincy Jones, à Sid Feller, à Bill Baker, à Benny Golson, à René Hall, à Oliver Nelson, à Neil Hefti (« Lili Darling »).

Parlons des solistes. Pour ceux qui ne les connaissent pas encore par les disques, deux révélations : les trompettistes Blue Mitchell et John Coles. John joua, presque à tous les concerts, en soliste, « I remember Clifford » qu'il interpréta à chaque fois très différemment, avec une magnifique coda. Tout cela était extraordinaire de feeling et d'inspiration. Mais que dire de ce qu'il faisait, à chaque concert, et toujours d'une façon différente, dans « Am I Blue » ? Ray commençait à chanter en s'accompagnant magnifiquement au piano, avec le seul soutien, fort discret, de la guitare basse et de la guitare. John se faufilait devant l'orchestre, jouait en solo, avec une sourdine, les seize premières mesures, puis jouait un obligato à Ray quand ce dernier reprenait au middle part.

Au cours de ma longue carrière je n'ai jamais entendu quelque chose de plus inspiré de plus pathétique, d'une beauté plus profonde que la voix de Ray, le solo de John et les deux voix qui dialoguaient à partir du middle part. Chaque soir

j'attendais ce moment de fantastique beauté musicale et à chaque fois Ray lui-même laissait exploser sa joie et son enthousiasme.

Ce sont de rares et de précieux moments, dans le jazz, que ceux pendant lesquels deux artistes collaborent à exalter toute la beauté implicitement contenue dans une mélodie. On pense alors à Bessie Smith et Joe Smith, ou à Bessie et Louis ou à Ethel Waters et James P. Johnson, ou encore à Billie Holiday et Teddy Wilson. Excellents solistes en dehors de Blue et de John : Henry Cocker au trombone, Andrew Ennis et Albert Mac Quen au ténor, Curtis Peagler (très parkarien) à l'alto, Leroy Cooper au baryton.

Quant à Ray Charles, son jeu de piano est un perpétuel sujet d'émerveillement, qu'il swingue avec tout l'orchestre, qu'il s'accompagne en chantant, comme dans « Am I Blue », ou qu'il se mette à jouer quatre ou cinq choruses de blues, avant de présenter les Raelets. Certainement l'un des plus grands pianistes de blues. Les Raelets fournissent à Ray un accompagnement parfaitement adéquat. Elles swinguent comme des folles et dansent comme seules les filles de couleur savent danser.

Mais là aussi il y eut deux révélations extraordinaires : celle de la voix d'une pureté et d'un charme rares de Su-cy, que Ray appelle « son petit ange », et celle de la merveilleuse chanteuse de blues qu'est Maybell Joen... à qui Ray octroya un soir dix minutes ! Ce furent dix minutes de blues hallucinantes et déliantes. Ne ratez pas un disque de cette merveilleuse Maybell.

Quant à Ray, tous ses disques sans aucune exception sont à acquérir : je rappelle donc uniquement les marques de ces disques que l'on pourra se procurer, pour les plus anciens chez Bert Bradfield et, pour les autres, chez les disquaires : « Time Records Inc » — « Crown » — « Guild » — « Odéon » — « Premier » — « Design » — « Allegrom » — « Summit » — « Mode-Vogue » — « Atlantic » — « Véga » — « Impulse » — « A.B.C.-Paramount » — MAURICE CULLAZ.

## 8 FOIS RAY CHARLES











LED ZEPPELIN.

Trois groupes : Vanilla Fudge,  
Led Zeppelin, Jethro Tull,  
trois Musicoramas Europe I  
à l'Olympia, trois réunions  
placées sous l'emblème de  
la pop-music la plus vivante,  
commentées par  
Philippe Paringaux  
et photographiées  
par Jean-Pierre Leloir.

# FUDGE LED TULL



## 28 septembre: le somptueux adieu des vanilla fudge

La peinture des murs s'écaille, les miroirs craquelés ne reflètent que des couleurs mornes et plisseuses. Des mégots éventrés jonchent le sol, taches claires dans la poussière grise. Dans le couloir, appuyé contre une armoire branlante, un petit machiniste arabe baratine une grande danseuse russe. Des gens passent et repassent, sans but très précis, semble-t-il, jetant invariablement un coup d'œil par la porte entrebâillée. Ils voient quatre hommes fatigués qui se tiennent là et accomplissent sans hâte, sans même y penser, des gestes mille fois répétés. Mark Stein enfouit son visage en sueur dans une serviette éponge. Tim Bogert se hausse sur la pointe des pieds pour pisser dans le lavabo. Vinnie Martell, assis sur la tablette de maquillage retourne entre ses doigts l'édition française du dernier disque du groupe, «Rock and Roll». Carmine Appice, l'œil éteint, regarde ses pieds se balancer dans le vide. Un à chaque coin de la grande pièce. L'envers du décor. Une ampoule nue après la brûlure des projecteurs, le silence morne après les hurlements de la foule. Combien de fois, déjà ?

Plus tard, je regarderai les photos du groupe prises à l'époque de son premier succès, «You keep me hangin' on», et je mesurerai à l'usure des regards et au durcissement des traits le chemin parcouru par les Vanilla Fudge en quelques années. J'ai vu sur les images quatre petits jeunes gens à l'air bien sage, en cheveux courts et blazers rayés, heureux de cette gloire qui leur tombait tout à coup sur les épaules et qui n'était, en ce temps-là qu'un bien léger fardeau. Quatre petits Américains, pas inquiétants pour un rond, ils ont changé, c'est le moins que l'on puisse dire, et les quatre démons qui bondirent sur la scène de l'Olympia ce soir-là n'avaient plus guère de rapport, ni dans leur physique, ni dans leur musique, avec les universitaires proprettes de ce temps passé qui fut peut-être le meilleur. Trois démons, plus exactement. L'un d'eux, colosse moulé dans un maillot de corps sans manches d'où émergeaient deux bras de démenageur, se tenait derrière un orgue et arrachait du ventre ouvert de l'instrument des sonorités incroyables. Mark Stein, géant au regard halluciné sous ses mèches raides, martelait le sol de ses talons et pivotait comme une toupie sur son tabouret, accroché par sa seule main droite à un



MARK STEIN.

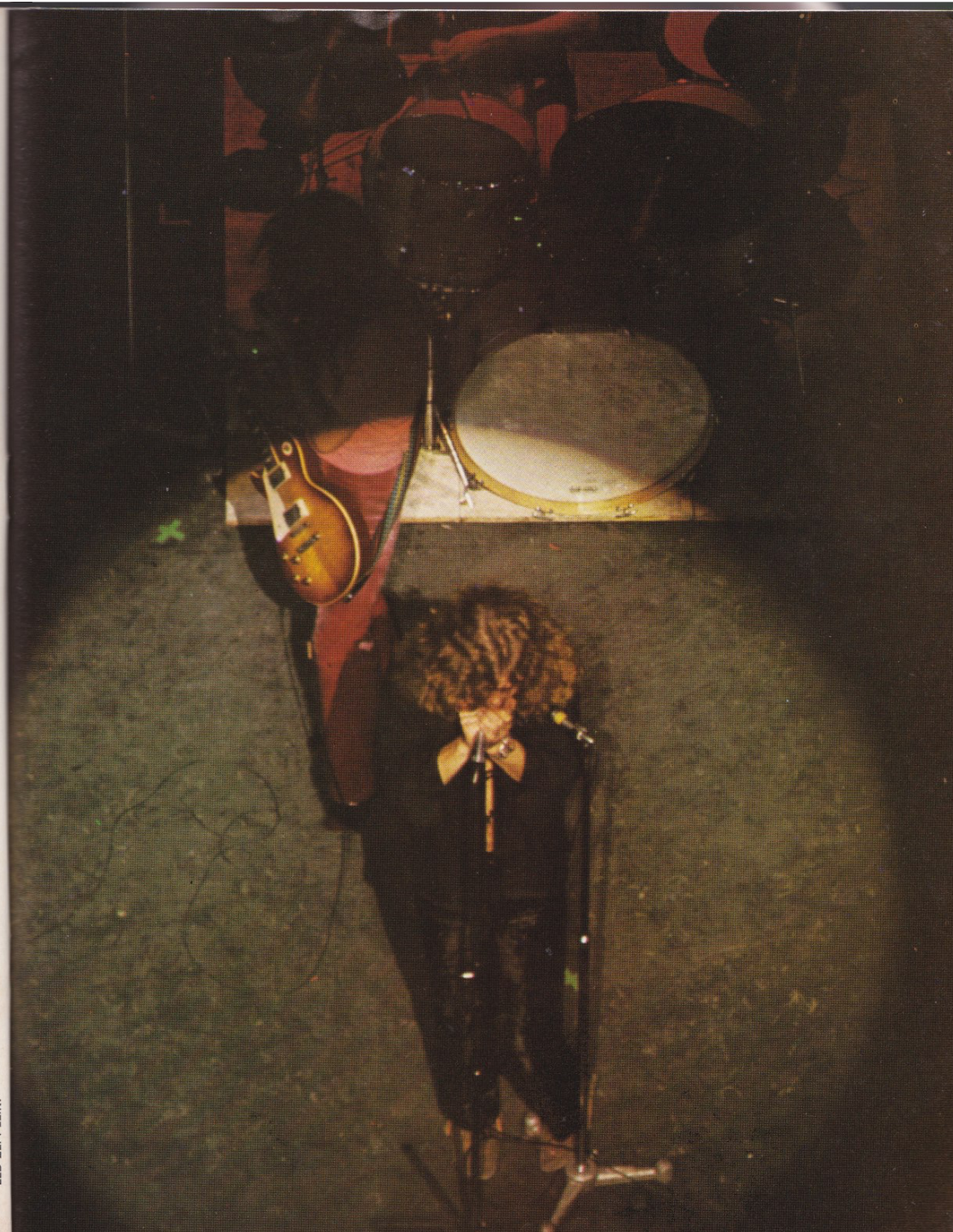
clavier auquel il tournait le dos, tandis que son poing gauche fermé se dressait comme une menace au-dessus de sa tête. Ou comme une exhortation à chauffer plus, encore plus, toujours plus. Le second, petit et mince, un visage oriental et des cheveux noirs sur les épaules, semblait flotter sur les planches plus qu'il ne marchait, effleurant le sol des franges immenses de son pantalon. Vinnie Martell allait et venait sans cesse de son micro à son ampli et semblait accepter avec la plus grande philosophie les défaillances des deux engins. Ce qui était pourtant beaucoup pour un si petit homme...

Conductière à la tignasse frisée, le nez sur une invraisemblable batterie de tambours et de cymbales, le troisième démon faisait sans cesse tourner ses baguettes entre ses doigts avant de les faire éclater sur les peaux et le cuivre, intervenant comme le tonnerre aux instants les plus sereins, dynamisant de ses grondements profonds et de ses explosions métalliques des mélodies à la pureté à peine esquissée, vaguement entrevue. Carmine Appice, batteur tonitruant, à l'exacte dimension d'une formation tonitruante, ne se contente pas, comme neuf batteurs sur dix, d'accompagner ses compagnons, c'est-à-dire d'accepter, dès le départ, de rester en retrait et de ne tenir que le rôle d'une dynamo humaine. Rôle essentiel, certes, mais dont on comprend qu'il puisse lasser tant il est limité. Appice, au même titre, exactement, que les trois autres, CRÉE la musique des Vanilla Fudge, participe à l'élaboration des lignes mélodiques avant de commencer à les détruire par ses sauvages débordements. Cela fut frappant (!) au cours de l'exposé du très beau thème de Donovan,

«Season of the witch», au cours duquel tout le monde joue doucement, très doucement, établissant un climat merveilleusement serein que rien, semblait-il, ne viendrait troubler. La guitare détache ses calmes arpèges, l'orgue ronronne, la basse s'étouffe, le public savoure la quiétude de la musique et la sienne propre. Derrière ses caisses, Appice ne bouge pas, le menton appuyé sur ses baguettes, aux aguets. Puis il se redresse et, très vite, assène trois ou quatre coups qui ruinent en une seconde tout l'acquit de beauté amassé par ses compagnons. Il intervient ainsi trois fois, quatre fois, jusqu'au moment où il entame sur ses deux grosses caisses et sur deux de ses toms un roulement continu et de plus en plus rapide qui se termine par l'explosion simultanée de tous les instruments et de la voix (celle de Martell, en l'occurrence, étant pratiquement inaudible en raison des défaillances techniques déjà mentionnées), ou des voix.

À droite de la scène, un Mickey Mouse étalé sur son tee-shirt, un tout petit bonhomme blond, des petites lunettes rondes sur son petit nez, déclanche lui aussi son petit tonnerre personnel en sautant sur ses jambes maigres. Tim Bogert n'a guère changé, lui, depuis les débuts. Physiquement, du moins. Parce que pour ce qui est de son esprit, je n'en sais rien. Mais ce que je sais c'est que ce petit personnage malingre dont on s'attend à tout moment à ce qu'il soit projeté au sol par le son énorme qu'il tire de son instrument, et qu'il se mette à pleurer en regardant ses lunettes cassées, est probablement le meilleur bassiste pop du monde. Ce qui n'est pas un mince compliment quand on sait qu'il y en a

LED ZEPPELIN.





d'autres qui s'appellent Jack Bruce, Harvey Brooks ou Jim Fielder...

### Tous ensemble

Quatre hommes parfaitement maîtres de leur technique ne suffisent pas à faire un grand groupe. Les Vanilla Fudge forment un grand groupe. Parce qu'en plus de cette maîtrise indispensable, ils possèdent en commun un tas de très bonnes idées, et très originales, sur les différentes manières de choisir un morceau (leur répertoire, en majeure partie composé de thèmes que d'autres ont déjà rendus célèbres, est parfaitement équilibré, et le choix de compositeurs aussi divers que Beethoven, Donovan, ou Lee Hazlewood est une garantie contre la monotonie que pourrait engendrer une formule orchestrale somme toute assez limitée), et sur les différentes manières, surtout, de l'interpréter. On peut aimer ou ne pas aimer (il y a beaucoup de gens qui n'aiment pas) les Vanilla Fudge, on ne peut certainement pas leur reprocher leur manque d'originalité. Nous vîmes ce soir-là (le Musicorama était prévu à 17 h 30, mais, les musiciens n'étant pas arrivés, il fut reporté à 0 h 30 : résultat : des coupes claires dans les rangs de spectateurs, nombre d'amateurs de la périphérie n'étant pas revenus, assurés qu'ils étaient de ne trouver ni métro ni bus à la sortie. C'est extrêmement regrettable, mais je peux assurer à ceux qui ont écrit au journal pour se plaindre de l'organisation des Musicoramas que,



VINNIE MARTELL, TIM BOGERT.

cette fois-là, la faute incombait aux musiciens et à eux seuls), nous vîmes, donc, deux aspects bien distincts de l'art des Fudge : « Shotgun », le grand jeu d'entrée, « You keep me hangin' on », l'orgue et la voix de Stein, les crescendo d'Appice, « Need love », thème rapide de leur dernier album, « Season of the witch », splendeur fracassée, et une brève « Moonlight sonata », démontrèrent parfaitement ce que peuvent donner quatre grands talents quand ils se mettent au service d'une création collective. Rarement, je crois, ai-je vu des musiciens pop jouer tellement ensemble, sans une erreur, sans la moindre petite faute de mise en place. Le mérite des Fudge est d'autant plus

grand qu'en la circonstance le groupe était déséquilibré par la quasi-absence de la guitare et de la voix de Martell, dont on ne put vraiment apprécier le jeu splendide qu'en de rares occasions, dans les moments d'accalmie. C'est trop dommage. Remarquons tout de même, en passant, que la formidable cohésion des Fudge ne laissa jamais supposer une seconde qu'ils aient frôlé la catastrophe, qu'ils aient même été inquiets. Un seul être leur manque, et rien n'est dépeuplé... Ce fut donc le moment le plus long, où ils jouèrent en groupe, un pour tous et tous pour un, créant, par l'habile alternance de folie pure, déchirantes stridences ponctuées d'orage, vacarme remarquablement organisé et parfaitement maîtrisé (ce



CARMINE APPICE.

qui fait, bien entendu, qu'il n'y avait de folie que l'apparence... et le reflet dans les yeux de Stein, admirable comédien ou réel possédé), et de douceurs languides, parfois capiteuses et gorgées, immensément profondes, parfois légères et frissonnantes, comme un duvet qui tremble et se détache, créant des climats bien trop beaux pour que des phrases puissent en donner la moindre idée. Peut-être n'est-ce qu'un procédé, mais il est fort efficace : au lieu d'alterner, comme tout un chacun, les morceaux lents et les morceaux rapides, les Vanilla Fudge brisent tous les thèmes qu'ils se choisissent en fragments multiples, imbriqués les uns dans les autres et tour à tour extraordinairement vifs et extraordinairement lents, comme suspendus dans l'air, arrêtés. Il faut, pour réussir cette sauce, un singulier talent et une cohésion à toute épreuve. Les Fudge ont les deux, et rien de ce qu'ils font ne paraît jamais artificiel.

### Un par un.

Les hommes sont ce qu'ils sont, vaniteux à l'extrême et avides de recueillir des louanges qui ne s'adressent qu'à eux en tant qu'individualités. Tant que pour atteindre à ce résultat ils ne font pas plus de mal que n'en firent les Fudge cette nuit-là, il n'y a rien à redire. Si tous les héros ne tenaient dans leurs mains que des instruments de musique... Chacun à son tour, et pendant une demi-heure,

Vinnie Martell, Tim Bogert, Mark Stein et Carmine Appice s'exhibèrent en solo sur un thème dont les harmonies ressemblaient fort à « Green onions ». C'était le fabuleux « Break song » qui figure sur l'avant-dernier (et meilleur) album du groupe. « Near the beginning » (Atco SD 33-278). Martell ouvrit le bal, strident et cependant clair, chercheur de sons à son tour, toujours trahi, malheureusement par ce maudit ampli qui fit que son solo ne dépassa jamais en intensité sonore le niveau de l'accompagnement. Et comme le tempo était vif, pas de Martell ou presque. Lui succéda Tim Bogert, et ce fut le pied intégral. Utilisant sa basse comme une guitare, ce petit bout d'homme mit en un clin d'œil tout le monde debout, gosier grand ouvert. Des doigts de fer, une sonorité d'une clarté et d'une force proprement ahurissantes, un bagage technique archi-complet, et des idées, des idées, des idées... On était bien loin de la bonne basse ronde classique, un peu lente, un peu besogneuse, un peu pénible. Tim Bogert pince et frappe ses cordes avec une vitesse incroyable, explorant toutes les possibilités de l'instrument sans jamais perdre le tempo, du grave le plus profond à l'aigu strident, de haut en bas du manche, dans les harmoniques, souvent. Sans que ses silences soient jamais des hésitations, sans que les sonorités les plus étonnantes pour nous, public, le soient jamais pour lui, Bogert donna en dix minutes une nouvelle dimension à la guitare basse. Une mobilité, une légèreté et un potentiel d'inventivité mélodique jusqu'à présent inconnus d'elle. J'ai assisté à trois Musicoramas presque coup sur coup, avec un concert (bien décevant) de Ray Charles et un passage (mieux vaut ne rien en dire) de Gene Vincent au milieu : ces dix minutes dues à Tim Bogert furent incontestablement le moment le plus dense, le plus plein, le plus enrichissant de ces quelques heures de musique. Un très grand coup de chapeau. Cela n'était pas une mince affaire que de soutenir la comparaison, de ne pas décevoir après un tel sommet. On pouvait faire confiance à Mark Stein. Perpétuellement agité sur son siège, jouant des séries de notes bien détachées de la main droite et des paquets d'accords de la main gauche,

TIM BOGERT.



il réussit, au cours d'un solo bourré de trouvailles, de swing et de citations, à maintenir la tension à son maximum et quitta, acclamé, une scène désormais propriété du seul Carmine Appice. Ce dernier se lança dans un furieux solo qui évoquait bien plus un combat de Titans entre l'homme et sa batterie qu'une complicité entre les deux. La méthode d'Appice est relativement simple : des roulements continus avec les deux pieds, tour à tour accéléérés et ralentis mais jamais interrompus, et des séries de figures également simples exécutées avec une frappe très lourde sur les toms et les cymbales. Plus qu'une démonstration brillante de technique, il s'agit de l'établissement d'un climat extrêmement prenant, inquiétant même, comme le grondement sourd d'un orage qui se rapproche, s'éteint avant d'éclater, sèche vibration d'une cymbale étouffée par un bras, claquement d'une charleston frappée et refermée simultanément, de plus en plus vite, roulement sur la caisse claire, sinueux, variant d'intensité, un pied revient, puis les deux, et tout repart, plus violent, plus obsédant encore, et la tignasse noire s'agite, forcée, et une manche éponge d'un geste vif la sueur du front invisible, les cymbales cognées à la volée renvoient la lumière dans tous les sens.

C'est fini. Mark Stein lève le poing, Bogert et Martell se courbent, Appice, debout derrière sa batterie, ruisselant, forme de ses doigts le V de la victoire. Son bombardement à lui a été moins ignoble que celui de Dresde.

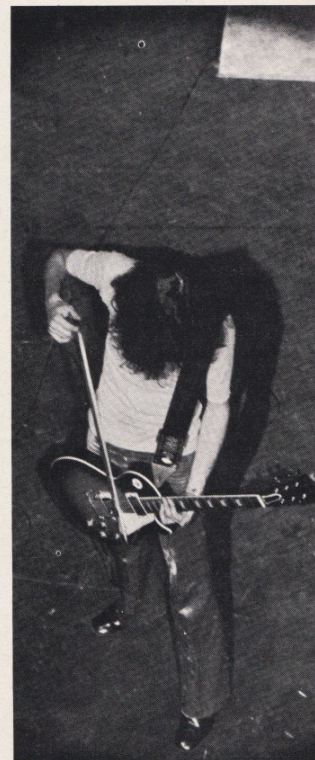
Nous ne reverrons sans doute plus jamais les Vanilla Fudge, CES Vanilla Fudge (je sais, c'est un singulier, mais il faudrait dire aussi LA Cream et LA Blind Faith. Nécessité fait loi, même en grammaire...). Ils vont très probablement se séparer, Appice et Bogert sont formels : ils vont quitter le groupe. Martell et Stein, ceux qui restent, ne confirment ni ne démentent. On parle d'Appice et de Bogert avec Jeff Beck. Heureux Jeff Beck ! Que faut-il penser de cette séparation ? Il ne faut pas la regretter, je crois, les quatre hommes n'ayant plus tellement l'air, en dehors de la scène, d'avoir le feu sacré. Oh ! ce n'est pas qu'ils ne s'aiment pas, ou, plus simplement, ils ont envie de changer d'air, de faire AUTRE CHOSE, de voir des têtes nouvelles. Et leur dernier album, « Rock and Roll » semble bien démontrer que les Vanilla Fudge ont dit tout ce qu'ils avaient à dire. Alors, plutôt que de ressasser éternellement une musique dont ils sont lassés, ils préfèrent s'en aller mordre dans une vie nouvelle. Avant que leurs dents ne s'usent... — PHILIPPE PARINGAUX. P.S. Oublié de vous parler de Cruciferus, cet excellent groupe français qui assura la première partie. Nous y reviendrons le mois prochain.

## 10 octobre : l'incendie du led zeppelin

Une broussaille de cheveux blonds, presque blancs, longs et bouclés. Deux poings en émergent, crispés sur deux micros, si fort que le grand corps tout de noir vêtu se met à trembler. Un violent coup de tête rejette en arrière la toison d'or, et l'espace d'une seconde, on aperçoit un cou aux veines gonflées, un visage empourpré par la violence de l'effort. Un cri. Robert Plant. A sa gauche, jamais très loin, une autre forêt de cheveux, noirs ceux-là, cascading sur de frêles épaules roses. Un corps mince comme un fil, deux bras maigres prolongés par une Gibson rouge. Par éclairs, le rideau noir s'écarte, laissant deviner un visage d'enfant trop pâle, une ébauche de sourire qui vire au rictus et fait de l'enfant un vieil homme. Un accord strident. Jimmy Page, rose, tout rose. Les deux hommes se tiennent sur le devant de la scène, jamais bien loin l'un de l'autre, Plant puissant et sauvage, Page calme et gracile, tous les deux curieusement féminins dans leurs attitudes.

Dans leur dos, John Bonham, bûcheron en maillot de corps, fouette sa charleston en secouant rudement la tête. Par contraste, il paraît beaucoup plus épais, plus carré qu'il n'est en réalité. Tout au fond, isolé, timide, et désireux, dirait-on, d'aller se cacher derrière les amplis, John Paul Jones, petit personnage insignifiant courbé sur une immense guitare à quatre cordes qui fait trembler la scène.

A eux quatre, ils sont Led Zeppelin. A eux quatre ils vont brûler la scène pendant une heure et demie sans interruption (heureuse innovation : un récital complet, sans ces premières parties souvent accablantes de médiocrité, sans cet entracte interminable qui fait dix fois sur dix retomber l'ambiance à zéro), sans lasser une seconde. On avait vaguement prévu un light show ; au premier petit problème technique, les musiciens décidèrent de s'en passer, pas inquiets le moins du monde. Pas de light show, donc, ou un ersatz innomable. Comme nous n'étions pas au Fillmore, cela n'avait pas grande importance. D'autant plus que Led Zeppelin se charge d'assurer le spectacle à lui tout seul, une heure et demie de ravissement pour les yeux et les oreilles. Le groupe nous offre en effet l'un des meilleurs et des plus excitants Musicoramas jamais vus à Paris. Ce n'est pas un mince compliment quand on sait que, depuis trois ans, tous les grands



JIMMY PAGE.

noms ou presque de la pop-music ont été affichés sur le boulevard des Capucines. A ce propos, il est heureux de constater que le temple de la goulante est en passe de devenir celui du blues, du rock, du folk, tout ce qu'on veut et qui remue. Jean-Michel Boris, chargé d'établir les programmes, n'a pas été trop long à sentir d'où venait le vent nouveau ; cela nous promet un hiver chargé (en vrac : Steppenwolf, CTA, Janis Joplin, B, S & T, Chambers Brothers, Who, Simon & Garfunkel, Tim Hardin, Leonard Cohen, un spectacle gratuit avec des groupes français, etc. Sans garantie, bien sûr, mais n'en verraient-on que la moitié...). En tout cas, ce soir-là, c'était Led Zeppelin qui se produisait pour la première fois en France, et l'on comprit tout à coup pourquoi l'Amérique s'est enflammée pour ce groupe : Led Zeppelin a tout pour réussir : un grand chanteur, un très grand guitariste, un excellent batteur et un bassiste plus qu'honnête. Ce n'est pas tout, bien sûr, cela beaucoup de groupes peuvent l'offrir.



A ces éléments tout de même indispensables, il faut ajouter une cohésion rare, un comportement sur scène et un sens du public qui ne font jamais penser à du raccollage, un répertoire mi-original mi-emprunté entièrement axé sur le swing (ce mot n'exprime pas tout à fait ce que peut faire ressentir à l'auditeur le beat de la pop-music, plus marqué, moins fluide que celui du jazz, mais je n'en trouve pas d'autre. Beat, justement ?) et laissant aux musiciens la possibilité de largement s'exprimer. Le blues est à la base de tout ce que font Page et ses hommes, mais leur mérite est d'avoir su éviter le plagiat stérile et de n'utiliser les douze mesures que comme prétexte à LEUR musique. Sur cette base solide et dont ne s'écartent jamais Bonham et Jones, Page et Plant peuvent s'envoler sans soucis et laisser libre cours à leur imagination, assurés qu'ils sont de toujours retomber sur leurs pieds. « L'important, dit Jeff Beck, c'est la grosse caisse : à chaque fois qu'on s'égare un peu trop, il suffit d'écouter le back-beat pour retrouver son chemin. » Peut-être que la prochaine étape de l'évolution de la pop-music sera la libération de la section rythmique, pour l'instant nous n'en sommes pas encore là, et des batteurs comme John Bonham se contentent d'explorer des régions au sol bien ferme, sans jamais dépasser les frontières du tempo. Idem pour les bassistes, même si parfois Jack Bruce ou Tim Bogert...

#### Une grande voix

Plant et Page, donc, sont les voix principales, sinon essentielles, de Led Zeppelin. Cela fut évident du premier morceau, « Communication Breakdown », jusqu'au dernier, « How many more times », à l'exception d'un instrumental destiné à mettre en valeur John Bonham. Robert Plant est ce qu'il convient d'appeler une bête de scène. Beau, souple, électrique, il adore les postures outrées, se renverser en arrière ou tomber à genoux, effleurer la scène de son léger mocassin indien ou de sa crinière frissonnante, enfouir dans son gosier ses deux micros, sauter, tourner, disparaître dans l'ombre pour mieux rejaillir dans la lumière. Toutes choses qu'il accomplit avec une souplesse et un naturel étonnants, dignes des acteurs du théâtre-laboratoire de Wrocław. On sait que des chanteurs pop ont fait de grandes carrières avec moins que cela. Mais Robert Plant n'est pas seulement un corps superbe, il est aussi une grande voix. On pourrait lui reprocher de n'ouvrir la bouche que pour hurler s'il n'y avait à cela des raisons bien précises : la musique de Led Zeppelin est forte, brûlante, et il ne faut pas moins de deux micros branchés sur un gosier de fer pour se faire entendre

dans la tourmente que soulèvent Page, Bonham, et Jones ; ensuite, les vocaux de Plant remplissent exactement la même fonction que la guitare de Page, et c'est là une notion assez nouvelle en pop-music : l'utilisation de la voix comme un instrument mélodique. Plant ne se contente pas de chanter un thème puis de laisser la place à la guitare pour, enfin, reprendre le thème. Schéma classique que Zeppelin fait voler en éclats. En éclats, c'est exactement cela. En éclats de voix qui parsèment tous les morceaux, font brusquement entendre leur aridité puis retombent en une plainte rauque, un râle, animal qui s'aplatit sur le sol pour bondir encore plus haut. La voix de Plant griffe et mord, sauvage mais point dénuée de technique. Il faut avoir entendu l'exposé à l'unisson guitare-vocal de « You shook me », la parfaite fusion (confusion, l'auditeur n'arrivant plus à distinguer ce qui appartient aux cordes de fer de ce qui appartient aux cordes vocales) des deux sons (Page, bottleneck), il faut avoir entendu/ressenti le dialogue extraordinaire de « Dazed and confused » pour comprendre que Plant est un chanteur FAUSSEMENT libre (ceci n'étant en aucun cas péjoratif), et que chaque hurlement et chaque soupir tombent exactement à leur place et dans le ton juste. C'est encore une qualité rare que possède là Led Zeppelin : avoir su trouver l'exact milieu entre l'improvisation et la construction, rester constamment naturel sans être jamais chaotique. Ce groupe a bien des qualités, décidément...

#### Le roi Page

La deuxième voix, celle que l'on entend le plus, c'est évidemment celle de la guitare de Jimmy Page. Il a pris ce soir-là deux ou trois soli comme j'en ai rarement entendus sur une scène, servi, ce qui n'est pas négligeable, par une sono parfaitement au point. Jimmy Page est un virtuose, si quelqu'un dans la salle avait eu la moindre doute là-dessus, son solo (vraiment seul, assis sur une chaise) sur « Black Mountain side » l'aurait vite dissipé. Page n'a plus grand chose à apprendre du point de vue de la technique et de l'agilité des doigts. Il y a des gens qui prennent un jour une guitare, apprennent à en jouer et deviennent d'honnêtes musiciens. Il y en a d'autres qui sont nés pour jouer de la guitare. Page fait partie des derniers. Petite silhouette arquée sur son instrument, il en arrache des sonorités incroyables, des paquets de notes incendiaires qui vont et viennent entre les amplis et les cordes, maîtrisant le son fuyant au lieu de devenir son esclave, comme ces apprentis-sorciers de l'électronique que l'on prend souvent à s'affoler devant l'orage imprévu qu'ils ont eux-mêmes déclenché. Mais ce qui étonne

peut-être le plus, chez Page, c'est la finesse remarquable avec laquelle il construit sa musique, l'équilibre quasi-parfait entre la violence et la subtilité tour à tour engendrées, sans qu'il y ait jamais viol de l'instrument. La guitare et l'homme sont d'accord, complices, aucun des deux ne force l'autre. D'accord aussi pour varier leur discours, variété indispensable puisque le public se vit tout de même proposer six soli de guitare dont trois très longs. Du rock moulinant, propre et vélocé avec « Heart breaker » (du deuxième album du groupe), quelque chose à mi-chemin entre Hendrix (la confondante virtuosité, la recherche sonore) et Clapton (la clarté des idées et de leur exposition), du pur délire avec « Dazed and confused », long solo avec utilisation d'un archet servant aussi bien à caresser les cordes qu'à les frapper, tentative solitaire et réussie de création d'un climat AUTRE, différent. Page, les yeux clos, savoure les notes qui se reproduisent à l'infini, vont et viennent sans qu'il les laisse s'échapper, changeant de couleur et semblent le ravir. Et des silences, beaucoup de silences, écrins pour les sons. Page encore, mais autre, seul sur sa chaise, une autre guitare entre les doigts, une guitare qu'il fait sans effort sonner comme celle de Narciso Yepes ou comme le sarod de Ashish Khan. Quelques breaks en trop, peut-être, le virtuose se fait plaisir, aucune importance, une beauté pareille ne peut laisser. Un peu de boogie enfin, sur « How many more times », à faire exploser les amplis, et là encore, tous, sauf le morne John Paul Jones (à moins qu'il ne s'extériorise jamais, à l'instar de Bill Wyman), prennent leur pied au milieu de l'incendie. John Bonham eut lui aussi son petit quart d'heure de gloire, tout seul dans le projecteur, suant et cognant, matraquant ses caisses et fouettant ses cymbales. Avec moins de matériel (une seule grosse caisse) et ses mains sans baguettes, il fit presque autant de bruit que Carmine Appice soi-même, qui n'est pourtant pas pingre de ce côté-là. Très beau solo au demeureur (« Moby Dick »), et qui, en dépit de sa longueur, ne fut jamais lassant. Ce qui n'est que rarement le cas quand les pop-drummers se mettent en tête d'imiter Max Roach ou Buddy Rich.

Toutes les conditions étaient réunies pour le premier passage de Led Zeppelin sur une scène française soit un succès. Ce fut un triomphe. N'en déplaise à l'ineffable Patrice de Nussac (sic), critique musical (resic) à France-Soir qui trouve le chant de Robert Plant (1) ressemblait beaucoup aux gémissements de Bikila Abebe après un Marathon. Chez qui enregistre-t-il, Bikila Abebe ? N'importe quel... — PHILIPPE PARINGAUX

IAN ANDERSON (JETHRO TULL).





## 12 octobre : show island, du pire au meilleur...



IAN ANDERSON.

Dimanche 12 octobre, 17 h 30. Le vieux vaisseau du boulevard des Capucines tangue et craque, envahi jusqu'aux cintres par une foule de jeunes gens aux cheveux longs. Hippies du dimanche et de tous les jours, mauvais et bons

jeunes gens, ils sont calmes, détendus, joyeusement impatients. Une demi-heure plus tard, la scène encombrée d'un invraisemblable monceau d'amplis est toujours aussi vide de musiciens. Personne ne bronche. Dans les coulisses, cependant, un brin d'affolement : les musiciens en question devaient arriver à Paris à midi ! Vont-ils refaire le coup des Vanilla Fudge ? Non, en voici qui arrivent, le nez en l'air. Trois. Les Clouds. Les autres vont suivre, par petits paquets, très détendus. Ian Anderson porte une belle grosse montre au poignet gauche...

Les Clouds sont donc les premiers de la fête. Fête, c'est ce que fut ce Show Island, et tout concourait à ce qu'elle fût pleinement réussie : une affiche alléchante et bien garnie, un public bon enfant (quelle différence avec les débiles mentaux qui étaient venus écouter (!) Chuck Berry jouer faux comme une casserole), une promotion bien faite. Seule une question de temps nous priva de l'apothéose finale. Nous y reviendrons. Les Clouds, donc. Un organiste, un bassiste et un batteur. C'était tout à fait logique, les moins bons commençaient, les meilleurs finissaient. Les Clouds étaient donc les moins bons (les moins connus aussi, mais cela n'a aucun rapport), et la vérité oblige à dire qu'ils furent très, très moyens. Des Nice au petit pied qui nous infligèrent de trop nombreux et inutiles soli de batterie et des thèmes du genre « Sing, sing, sing » qui gagneraient à rester dans les tiroirs de l'oubli. Les trois musiciens ne sont pas intrinsèquement mauvais, mais ils semblent n'avoir aucune notion de la façon dont on choisit, construit et développe un thème,

aucune idée vraiment originale non plus. Cela ne mériterait pas d'être signalé si les Clouds n'avaient tenu la scène pendant trois quarts d'heure ! Ce n'était nullement de leur faute d'ailleurs, puisqu'à chaque fois qu'ils s'en allaient, croyant avoir terminé leur set, un manager quelconque les repoussait dans la lumière. Parce que les Free n'étaient pas prêts.

Quand ils le furent, ils se firent pardonner. Un bon passage, grâce surtout à la voix du chanteur (Paul Rodgers) et à deux très bons soli de guitare de Paul Kossof, personnage étonnant qui n'est pas sans ressembler à... Janis Joplin, la barbe en plus tout de même. La musique des Free n'est pas follement originale, mais elle a le mérite d'être bien choisie et bien interprétée. Nous eûmes droit à une excellente version de « The Hunter » et surtout à un thème sur tempo lent, « Free me », qui est une vraie petite merveille, là encore grâce au chant éraillé de Rodgers et au joli contrepoint de Kossof. A porter au débit du groupe, cependant, un batteur d'une lourdeur affligeante, pénible laboureur du rythme qui se fait traîner par les autres au lieu de les pousser. Domage.

### Pas enthousiasmant

Ce que les Free ne réussissent pas tout à fait, on espérait que les Spooky Tooth allaient l'accomplir sans problème aucun. Confiance sans doute commune à tous ceux qui connaissent leur second album, « Spooky Two », une chose vraiment admirable. Mais, si le passage du groupe ne fut pas réellement décevant, il ne fut pas bien enthousiasmant non plus. La faute en incombe à une mise en place souvent assez approximative. Ne boudons cependant pas notre plaisir passé, Spooky Tooth est un très chouette groupe, et qui gagnerait à être plus connu. Cinq morceaux, « Sunshine help me », le moins bon, chanté par l'organiste Gary Wright, un inédit assez moyen, « Better by you, better than me », chanté par l'autre organiste, Mike Harrison, une formidable voix rauque, proche de celle de Ray Charles, « Tobacco Road » et surtout « Evil woman », chantée par les deux hommes se répondant d'un bout à l'autre de la scène, un couplet dans les aigus (Wright) et un dans les graves (Harrison). Avec, dans le dernier titre, un joli solo de guitare de James Grosvenor, petit paysan joutif au talent prometteur. Il y a des groupes qui sont meilleurs sur disque que sur scène. Spooky Tooth en fait partie. Incontestablement ; à moins que ses membres n'aient été, ce jour-là, qu'en petite forme. Allez savoir... En tout cas, je ne saurais trop conseiller à ceux qui ne connaissent pas Spooky Tooth de se procurer ce « Spooky Two » (Island ILPS 9.066) qui fait la preuve que le

groupe possède un atout indispensable à la réussite : un son. Un son épais, dense, juteux, un son comme en ont seulement quelques groupes en ce bas monde. Les Stones, par exemple.

### Frustration

Tout cela nous amenait bien tard, et Nana Mouskouri était prévue à neuf heures. Ce qui devait arriver arriva donc : vingt-cinq minutes de Jethro Tull, quatre chansons en tout et pour tout. Il y avait de quoi être navré, frustré, d'autant plus que les quatre chansons en question soulevèrent d'enthousiasme une salle pourtant saturée de musique. Mais Jethro Tull est trop irrésistible, trop drôle, trop talentueux pour que l'on songe une seconde à boudier son plaisir. Tout ce que nous avions vu et entendu auparavant sembla fade et peu digne d'intérêt dès l'instant qu'Ian Anderson eut arraché trois notes à sa flûte. Un personnage, ce Ian Anderson. Faune hirsute, vêtu d'un immense manteau vert qui lui bat les mollets, d'un pantalon imprimé ultra-collant et de bottes en peau souple haut lacées, il se conduit sur une scène comme le dieu Pan sol-même au milieu de ses troupeaux, dansant, sautant, cambrant le mollet et les reins d'étonnante façon, faisant passer sur ce que ses cheveux et sa barbe ne mangent pas de son visage des expressions fort drôles qui vont du courroux à la concupiscence en passant par l'hilarité la plus totale et une paillardise digne d'un carabin, la vulgarité en moins. Il semble venu d'une autre époque et égaré là comme un satyre dans un couvent ; on l'imagine bien mieux en train de bondir par dessus les buissons de l'Olympe à la poursuite d'un éphèbe aux chairs tendres, arrachant à sa flûte légère des trilles célestes, effleurant le sol de ses sabots fourchus. Un personnage, vraiment, sympathique à l'extrême et follement talentueux, dénué de prétention aussi. « My sunday feeling », pour commencer. Une musique d'une clarté lumineuse, audible dans ses moindres nuances. La voix d'Anderson, très belle, très chaude, coule sans effort dans le micro, et la diction est parfaite, ce qui ne gâche rien. Flûte argentée, une seule main sur les clefs, l'autre s'agit furieusement dans la poche du manteau, comme si elle ne pouvait se libérer. On rit. Un très beau solo, très inspiré de Roland Kirk, bien sûr, c'est une vérité qu'il faut répéter pour tous ceux qui croient dur comme fer que le leader de Jethro Tull est l'inventeur de ce style étonnant, mi-balbutié mi-joué, de ce mélange de notes claires et de borborygmes grommelés dans l'embouchure. Derrière, cela tourne rond, très rond, et l'on s'aperçoit que Jethro Tull c'est aussi Glen Cornick, bassiste filiforme au front ceint d'un turban (« Ce pauvre Geronimo, dit

Anderson, il n'est plus le même depuis qu'il a vu le Ranger Solitaire à la télé... »), Clive Bunker, le mention en avant et la figure un peu de travers sous sa casquette, au demeurant excellent batteur doté d'une frappe claire, et discrète et d'un jeu de cymbales qui n'a pas beaucoup d'équivalents dans la pop-music, et Martin Barre, rose, blond et joutif, également efficace, également discret. Ce n'est pas la moindre qualité de Jethro Tull que d'avoir su réaliser cet équilibre remarquablement musical. Personne ne gêne personne et tout le monde se soutient avec un bel ensemble.

### Un cochon et un rossignol

Sans doute est-ce la formule instrumentale choisie qui veut cela, une flûte s'accommodant mal d'effets de Larsen et d'un drumming sauvage, surtout quand elle n'est pas électrifée. Conséquence : le groupe est l'un des plus joliment musicaux et des plus agréables qu'il nous ait été donné d'entendre. Dans une tornade d'acclamations, Anderson et Barre, ce dernier également à la flûte, exposent le thème de la « Bourée », paisible, magnifique. Cornick et Bunker entrent en finesse dans le jeu et le swing reprend ses droits en même temps que Barre sa guitare. Anderson danse devant le micro, se jette en arrière, tend brusquement sa jambe gauche devant lui, pose le pied de cette même jambe sur sa cuisse droite et reste ainsi un long moment, comme un héros dont le bec serait d'argent. Petit solo de Cornick qui caresse sa basse sans en pincer les cordes, final d'Anderson dans un délire de sons rauques qui s'extirpent du tuyau comme autant de plaintes et s'échappent un peu dans tous les sens.

Un cochon et un rossignol chantent ensemble...

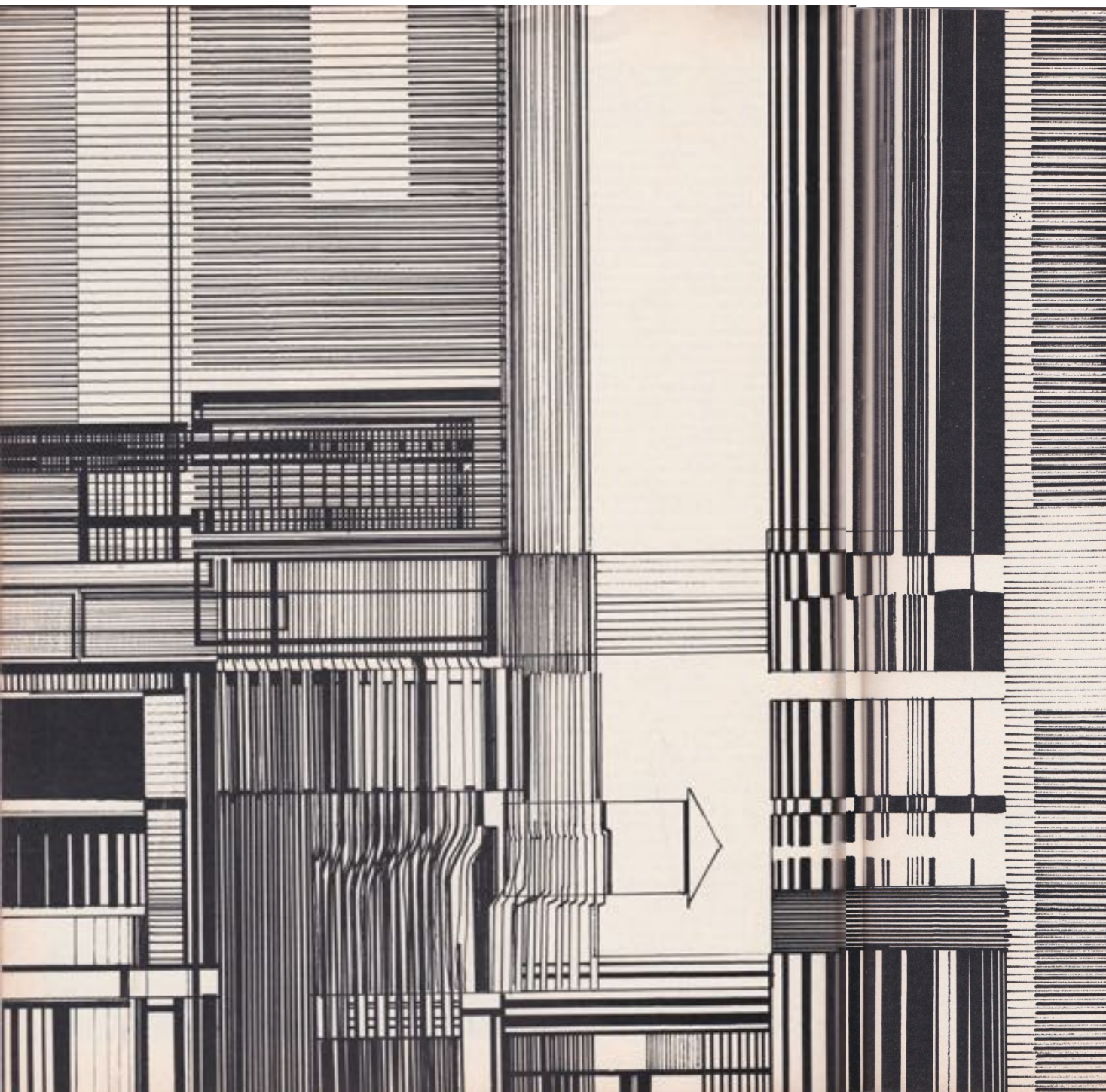
Une machiniste passe et emporte un micro inutile. Anderson la poursuit à petits bonds légers, son grand manteau flottant derrière lui, et lui frôle le bas des reins de sa main avide. Il revient, l'air écouré, cogne le vide de son poing et laisse tomber un « Missed ! » (« Manqué ! ») dépit. Venant de tout autre que lui, cela et quelques autres gestes salés qu'il se permet seraient d'une effroyable vulgarité. Avec Ian Anderson, cela n'est que drôle. On installe sur la scène une minuscule grosse caisse et deux tambourins derrière lesquels vient s'asseoir Clive Bunker. Son pied gauche est entouré de clochettes. « Junior Ginger Baker drums set », affirme Anderson en accordant sa mandoline électrique. Martin Barre est à la flûte, Glen Cornick ne joue pas. « Fat man », pour montrer que le groupe n'est pas limité à une seule couleur sonore. Barre joue de la flûte de manière très classique, rien à voir avec ce que fait Anderson sur l'instrument. Succès. Triomphe. « Nothing is easy » sera, malheureusement le dernier morceau, et, de nouveau, un très beau solo de flûte. Avec, en prime, un solo de guitare de Barre, très net, sans effets ni fioritures. Encore un final étourdissant d'Anderson, qui vire au rouge pivoine, et puis la scène désertée. Ils ont joué pendant un peu plus de vingt minutes. On les aurait écoutés pendant des heures. La vie est moche, tout de même...

Mais Nana Mouskouri n'attend pas, ni sa clientèle endimanchée qui regarde, rigolarde, encore congestionnée du bon gueuleton dominical, s'écouler le flot chevelu. — PHILIPPE PARINGAUX.

JETHRO TULL : GLEN CORNICK, IAN ANDERSON, CLIVE BUNKER.







# AMERICA AMERICA

*Alain Dister est revenu ! Après un nouveau séjour aux États-Unis, lui qui nous décrivait il y a deux ans l'épanouissement du mouvement hippie reprend la plume pour en analyser et expliquer l'évolution la plus récente.*

« Brothers'n sisters, I wanna hear some Revolution out there. I wanna hear the sound of Revolution. Brothers'n sisters, the time has come for each and everyone of you to decide whether you gonna be the problem or whether you gonna be the solution. You must choose, brothers. You must choose. It takes five seconds. Five seconds of decision. Five seconds to realise your purpose on the planet. It's time to move. It's time to get down with it, brothers. It's time to testify, I want you to know. Are you ready to testify? Are you ready? »

Brother J.C. Crawford MC5.

« Frères et sœurs, je veux entendre la Révolution ici. Je veux entendre le son de la Révolution. Frères et sœurs, le moment est venu pour chacun de vous de décider si vous allez devenir le problème ou si vous allez devenir la solution. Vous devez choisir, frères. Vous devez choisir. Ça prend cinq secondes. Cinq secondes de décision. Cinq secondes pour réaliser votre but sur la planète. Il est temps de bouger. Il est temps de s'y mettre frères. Il est temps de témoigner, je veux que vous le sachiez. Êtes-vous prêts à témoigner ? Êtes-vous prêts ? » Frère J.C. Crawford MC5

Encore parler de l'Amérique. Sujet intarissable ?

On pourrait bien le croire, tant il se passe de choses là-bas. De la musique, du cinéma, des chutes du Niagara — en panne en ce moment d'ailleurs —, du grand Canon, des vedettes plein Hollywood et des gratte-ciel et des cow-boys et des pauvres noirs et des hippies et du coca-cola et... Et ? Quoi d'autre ? Tout ça, on connaît. Il y en a plein les journaux, à grand renfort de cosmonautes et de beaux assassinats. Mais alors, qu'ajouter ? Que dire qui n'ait été dit ? Que faire qui n'ait été fait ? La las-

situde s'empare sournoisement de votre serviteur. Le doute aussi. Qui sait si tout ce qu'on dit, ou écrit, ou entend, ou voit sur l'Amérique ne fait pas justement partie d'une vaste conspiration destinée à faire de nous quelques millions de nouveaux américains qui, à force d'entendre américain, de lire américain, de voir américain, de travailler américain, commencent à vivre et à penser a-méri-cain ? Il suffit de se promener dans certains quartiers de Paris (ceux qui, hélas, jouent un rôle de phare) en ouvrant bien les yeux et les oreilles pour réaliser notre situation de colonisés. Ne nous attardons pas aux drugstores et autres snack-bars qui n'ont d'ailleurs pas d'équivalent Outre-Atlantique. Les signes de notre conditionnement sont infiniment plus subtils, plus difficiles à détecter, car bien emballés, plaisants, innocents presque. Comme cette musique douce (-reuse) dans les « pubs » et autres endroits « in », et qui rend toute conversation animée, tout rapport entre personnes, impossibles. Cette musique rance est partout là-bas, dans les restaurants, les magasins, les ascenseurs, les toilettes. Elle ne quitte jamais votre oreille, ramenant toute votre énergie à son niveau, coïncant votre cervelle l'obligeant à penser sur son rythme (!). Les jeunes l'appellent avec mépris la « musak ». Grosso modo, il s'agit de vieux thèmes des années trente — parfois de morceaux plus récents Beatles ou autres — auxquels on a enlevé tout ce qui balançait un peu. De la musique castrée, dont les principaux responsables s'appellent Frank Pourcel, Mantovani, Caravelli... Le mode de vie américain s'infiltre parmi nous, en nous, de la façon la plus discrète qui soit. En s'attaquant aux bases fondamentales de la vie, la nourriture, la sexualité, l'habitat et le



travail. Tout voyageur, français surtout, qui s'est rendu aux États-Unis a fait la très amère expérience du régime alimentaire standardisé. Plats préparés que l'on glisse dans le four, menus identiques sur toutes les tables de restaurants dans les cinquante États, conserves, conserves, conserves, et aliments super-protégés, super-décontaminés, Casirés, eux aussi. Si la bouffe, plaisir sexuel oral, est ainsi dévitalisée, que dire du plaisir sexuel génital ? Là encore, la morale traditionnelle, et ceux qui la manipulent, ont fait des ravages dans les corps et dans les esprits. Afin de détourner le corps de l'acte essentiel, et pour récupérer toute l'énergie qui, selon eux, risquerait de fondre en de futures ébats, ils ont inventé tout un système extrêmement perfectionné pour maintenir le corps éloigné des uns des autres, séparés. (Il y a chez l'Américain une véritable répugnance à tout contact physique.) Le puritanisme, loyal outil entre les mains du capitalisme — comme sous d'autres cieux le catholicisme paternaliste — remplit son rôle à merveille et n'a plus besoin pour cela que d'utiliser les gadgets fabriqués par le système : presse et cinéma pornographiques (for men only — pour hommes seulement), télévision et voitures individuelles, soucis économiques personnels, tout l'arsenal de l'isolement, du repli sur soi, de la masturbation, et des sé-pa-ra-tions. Car là est tout le problème : le capitalisme a besoin pour s'étendre d'avoir le plus de consommateurs possibles. Les groupes, les communautés, ne l'intéressent pas car ils achètent moins. Plus les individus sont séparés, mieux c'est, car plus ils achèteront pour leur propre compte. Danc, séparations. A tous les niveaux, et surtout celui de l'habitat. Ainsi se développent tout autour des grandes villes des banlieues infinies, tentacules interminables de petites maisons, toutes semblables, alignées le long de rues mortes. Aucun cinéma (télévision-intox à domicile pour tout le monde), aucune possibilité de rencontre seule, bien entendu, dans les endroits où l'on achète. Le centre commercial devient le nouveau agora... où partout s'insinue la « musak » (voir plus haut). Et la liberté individuelle dans tout ça ? Le système est ici parfaitement au point : ce que l'individu ne réprime pas par des processus automatiques d'auto-censure, il est bien obligé de le faire sous la pression du milieu, les voisins surtout, qui ne lui pardonneraient pas d'avoir le cheveu un peu trop long, une voiture ancienne, ou un fils révolutionnaire à Berkeley.

L'homme est, en apparence, le plus brimé. En effet, la femme dispose d'un pouvoir économique considérable. C'est elle qui détermine le mode de vie de la famille car elle gère le budget, se laissant

à son époux qu'une maigre somme d'argent de poche pour ses cigarettes et l'essence de sa voiture. Et ses magazines « pour hommes ». Juste ce qu'il faut pour le tenir éloigné. D'ailleurs, effrayé par sa consigne, en qui il recherche toujours sa vieille maman, il se sentirait dévoré de culpabilité si jamais il élevait la voix ou affirmait des prétentions à faire son devoir conjugal de façon régulière et appropriée. Aussi, il se rabat sur l'alcool qu'il consomme tristement, seul, dans un bar où il n'a rien à dire à son voisin ou devant la télévision qui n'est plus alors qu'un objet bruyant et lumineux.

Eat-ce à dire que la femme mène une vie heureuse, libre, épanouie ? L'enfer pour elle est différent. C'est tout. Enfermée dans un monde de frustrations physiques et mentales, croulant sous le poids de tous les soucis matériels que l'homme refuse de porter — parce qu'il a été élevé comme ça, le pauvre — elle est l'image la plus lamentable de ce que peut faire le système d'un individu de chair, de sang et de pensées. Je ne reviens pas sur les fameux bigoudis. Je ne vois que des êtres qui ont tout abdiqué d'eux-mêmes pour endosser un uniforme de sécheresse mentale absolue, où frustrations, inhibitions, absence-peur des contacts physiques, deviennent rapidement haine et enfin besoin, violent, inéluctable, de blesser, de tuer. Si vous ne me suivez pas, allez voir les faces des consommateurs du petit restaurant dans « Easy Rider ». Ou scrutez le visage du CRS le plus proche de votre domicile. Et allez vite faire l'amour avec votre petit ami (e). Ça désintoxique.

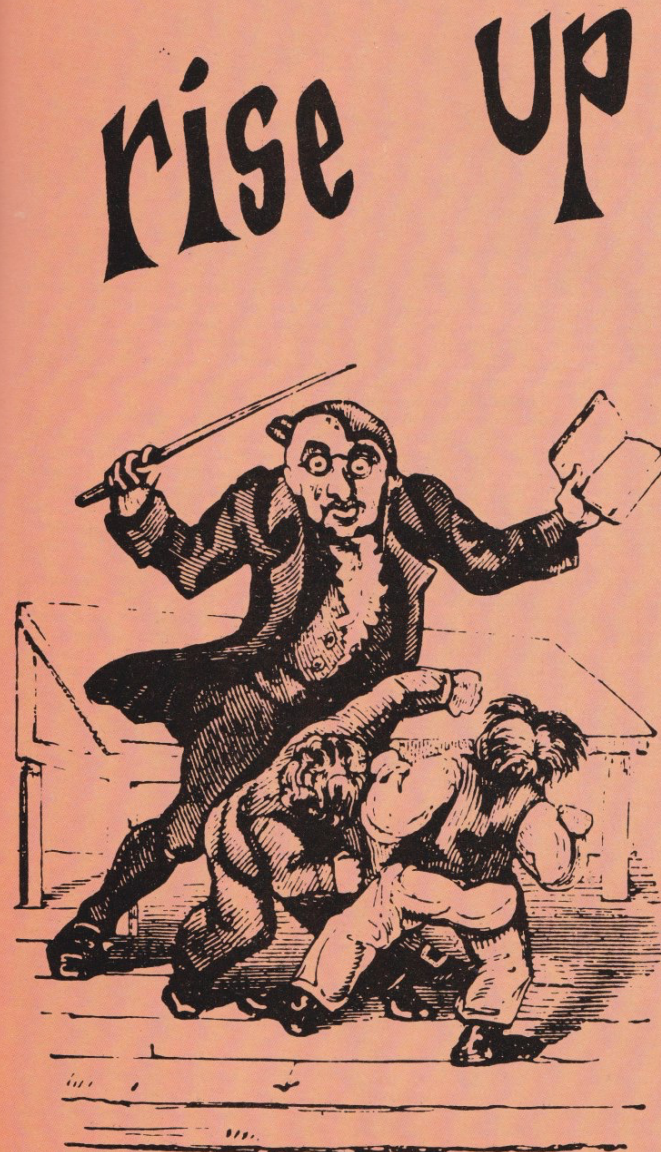
Et les jeunes dans tout ça ? Pour eux les perspectives ne brillent pas par leur étendue. Oh, bien sûr, on vous fera miroiter toutes les merveilleuses « possibilités » que vous offre tel et tel diplôme. Le choix paraît immense, illimité. En fait, il n'existe pas. Ce sera une vie comme papa-maman, avec les mêmes préoccupations, les mêmes angoisses, les mêmes frustrations. Ils seront le fidèle reflet de leur éducation, familiale et universitaire et feront la fierté de leurs parents qui, pour le reste, leur témoignent l'indifférence la plus totale, étant bien admis que ce que raconte la télévision est plus important que le simulacre de conversation, de communication, qu'essaient d'établir le fils (ou la fille) à la recherche d'un peu de tendresse. Replié sur lui-même, sollicité à son tour par un ensemble de mass-media à lui destiné, l'enfant, puis l'adolescent est prêt à reprendre le flambeau de papa, mort d'un cancer du pœumon.

Si au passage vous avez reconnu quelques traits concernant votre vie actuelle, c'est que vous êtes en train de devenir américains. Mais ne perdez pas tout espoir. En effet, si certains Français,

réalisant l'intrusion dans leur vie quotidienne de la culture américaine, réalisant leur situation de colonisés, d'exploités, il en va de même pour une partie de plus en plus grande de la jeunesse d'Outre-Atlantique (et pas seulement de la jeunesse, d'ailleurs). Tous ceux qui n'acceptent pas un système de valeurs mortel et lui opposent une nouvelle culture, une nouvelle conception de la vie, des rapports interpersonnels, se référant à des principes très anciens, avec la seule différence que cette fois tout le monde en profiterait, au lieu d'une caste d'initiés qui s'en serviraient pour dominer les autres.

Par quel phénomène une humanité en danger de mort secrète-t-elle ses propres défenses, ses propres moyens de survie, sinon de résurrection ? Pourquoi les plus belles fleurs poussent-elles sur les pires fumiers ? Comment l'imaginaire le plus repoussé vers l'intérieur peut-il sortir et se mettre à vivre ? Répondre à ces questions permettrait de comprendre bien des aspects de l'explosion « hippy ». Il y avait un choix pour la jeune négligée par ses parents et sollicitée par un futur pas très réjouissant. Une solution simple, évidente : puisque ce ne collait pas ici, pourquoi ne pas aller ailleurs ? Encore fallait-il savoir que ailleurs existait. Les mass-media avides de sensationnel le lui firent bien vite connaître. Ailleurs, c'était Haight-Ashbury à San Francisco, l'East Village à New York, et quelques centres similaires à Chicago, Detroit, Boston, Los Angeles. Là, il devait retrouver des milliers de gens qui, comme lui, avaient tout quitté dans l'espoir de trouver quelques amis, des gens à qui parler, qui les comprendraient et, pourquoi pas, qui les aimeraient. Bien souvent, ce fut l'amère déception des nuits froides, seul, le ventre vide, avec au bout le retour sans gloire au foyer, escorté par un fil. Mais c'avait aussi été le temps de découvrir qu'il pouvait exister quelque chose d'autre que la télévision paternelle. Beaucoup ne revinrent jamais dans leur petite villa ou dans l'allée XYZ de la banlieue KWH. Petit à petit, cette population nouvelle s'organisa : d'abord pour survivre, puis pour se faire connaître, afin de grossir ses rangs en éclaircissant ceux d'en face. Les communautés se développaient très rapidement. D'abord simple refuge passager, elles expérimentaient avec plus ou moins de bonheur différentes formes de structuration sociale. Il ne s'agissait plus simplement de vivre sous le même toit, avec les problèmes habituels de ménage et de vaisselle, mais il fallait commencer à sortir quelque chose, à faire une œuvre commune. Alors que beaucoup choisissaient l'exil à la campagne, créant au New Mexico, au Colorado, en Californie de véritables villages communautaires, d'autres choisissaient de rester dans les villes. Des

Par quel phénomène  
une société en danger de mort  
secrète-t-elle ses propres  
moyens de défense ?



journaux naissent, des troupes de théâtre se produisaient dans les rues, des musiciens jouaient gratuitement dans les parcs, les cheveux poussaient, on échangeait mille cadeaux, on fabriquait soi-même avec des bouts de chiffon des vêtements aux apparences somptueuses ; l'amour était sur toutes les lèvres, s'étalait en graffitis sur les murs et se lisait dans les yeux. Le soleil, à Golden Gate Park n'avait jamais lui avec tant de bonheur. Cela dura l'espace d'un printemps et d'un été.

La réalité américaine, elle n'avait pas bougé d'un pouce. Elle avait d'abord regardé tout cela d'un œil vaguement inquiet, puis, rassurée par les sourires et les fleurs, elle n'attendait qu'une occasion de ne faire qu'une bouchée de tout ce joli monde. Ce qu'elle fit, à petites doses tout de même, le morceau étant de belle taille. On dépêcha un mage Indien, avec la meilleure des cautions — celle des Beatles — histoire de cristalliser sur sa personne et ce qu'elle représentait tout l'ensemble de bons sentiments, amour, paix, on-est-tous-des-frères, etc... qui tenait lieu de philosophie, faute de pouvoir approfondir plus avant ces questions primordiales. Le Maharishi remplit sa mission à merveille, puis s'en alla — paisiblement, bien sûr — ouvrir des ashrams pour vieilles cocottes désœuvrées des beaux quartiers de Los Angeles.

Progressivement, c'est toute la nouvelle culture qui, à son tour, se trouvait violée par ce vieux vicelard d'oncle Sam. On trouvait des hippies partout, en particulier là où ils devenaient rassurants. Producteurs pop, comédiens de « Hair », artistes en tous genres, tout ce qui avait les moyens de se faire entendre et de se faire voir prenait la mine compassée et la sourire fat d'un bon veau qu'on mène à l'abattoir pour vous bonnir à la moindre occasion des « paix mon frère », le tout assorti de maximes du Guru à la mode. Bien entendu, les hippies, c'était eux. C'était bien les seuls d'ailleurs à accepter de porter le titre. Parce que les vrais, ceux qui étaient réellement décidés à changer quelque chose, ils n'en voulaient pas de ce mot « hippy ». Ce mot qui les définissait, donc qui les limitait, les catégorisait, faisait de leur mouvement une toquade passagère. (Je sais qu'il y a en France une proportion assez remarquable de types à qui on a dit un jour « tu es beatnik », ou « tu es hippy », et qui y croient dur comme fer et vivent exactement comme l'implique la définition du mot, apprise au hasard de quelque grand quotidien. Du genre « un hippy c'est quelqu'un qui et qui... »). Ils commençaient même à trouver un peu curieux la façon dont on récupérait leur mouvement. On parla alors de défendre une culture menacée ; c'est là qu'intervint une nouvelle phase dans l'histoire



de la révolte de la jeunesse américaine. La guérilla.

Comment des gens qui se réclament de la non-violence peuvent-ils entrer dans un processus de guérilla ? Il faudrait d'abord s'entendre sur ce qu'est exactement la non-violence dans une lutte à caractère politique (toutes les luttes sont à caractère politique). La grande astuce du système est de faire croire que la non-violence consiste à rester chez soi, à se taire et, si possible, à passer ses journées au lit. Ceci dit à propos de John Lennon et Yoko Ono. Je ne mets pas en doute la sincérité du couple Lennon, qui a certainement, comme on dit, sa conscience pour lui ; mais je ne crois absolument pas que le fait de rester allongés dans un hôtel de luxe puisse changer quoi que ce soit dans le monde si ce n'est la fortune des hôteliers. Si John Lennon recherche réellement la paix, si comme il l'affirme, il veut se faire oublier en tant que Beatle, il existe plus d'un monastère pour l'accueillir, en Inde ou ailleurs. Pour l'instant, il semble surtout servir admirablement les desseins du système qui sont de nous tenir le plus éloignés possible de toute activité subversive. Lennon est une victime des mensonges hypocrites de ceux qui se servent du label « non-violence » pour vendre leur salade, tout en exerçant sur nous un pouvoir moral tyrannique où je crois discerner cette bonne vieille culpabilité judéo-chrétienne, mise au service du capitalisme le plus meurtrier. La non-violence, est-il besoin de le rappeler, est un mode d'action unique, en ce sens que les rapports d'agression s'y trouvent transcendés en forces de résistance. Résistance active, grâce à un ensemble de moyens. On cite le cas de la grève de la faim du Mahatma Gandhi, qui vint ainsi à bout de la colonisation britannique. Si vous n'êtes pas une personnalité de la taille de Gandhi, je ne vous le recommande pas, parce que vous n'avez aucune raison de vous démolir la santé un peu plus qu'elle ne l'est déjà, et qu'en suite ce moyen présente l'inconvénient d'être très facilement manipulable par ceux contre lesquels il est dirigé. D'ailleurs, il en existe bien d'autres. Le Théâtre nous paraît être l'un des meilleurs ; par le contact direct avec la foule, les possibilités d'improvisation, la présence physique, donc réelle. Le théâtre de guérilla s'est beaucoup développé dans les grandes villes, à New York surtout. Des troupes comme les Pagan Players jouent tous les jours dans la rue, les laveries automatiques, les restaurants universitaires, les halls de cinéma et même les stations de métro. (A propos de théâtre de guérilla, je vous recommande tout particulièrement les numéros 26 et 37 de la revue « Partisans »).

Leur répertoire concerne la vie de tous

les jours. Il s'agit de faire en sorte que l'auditeur — ou le spectateur — s'interroge sur l'existence qu'il mène, sur lui-même, sur les conditions dans lesquelles il évolue. S'il trouve à redire, s'il intervient d'une façon quelconque, c'est tant mieux car il n'en réalisera que mieux ce qu'on veut lui faire comprendre. Cette sorte de spectacle a lui aussi donné naissance à toutes sortes de dérives et il n'est pas un auteur, pas un producteur, pas un acteur qui ne soit aujourd'hui persuadé que ses spectateurs vont se poser des questions « essentielles » après avoir vu ses représentations. Or, le spectateur, si on ne vient pas à lui, s'il ne se produit rien d'émotionnel en lui, rentrera dans ses pénates sans avoir reçu autre chose qu'un message télévisé, donc non perçu (je ne parlerai pas ici de « Hair », je me le réserve pour une autre fois).

J'ai eu l'occasion de vivre une expérience parallèle au théâtre de Guérilla, mais faisant appel à un plus grand nombre de moyens. C'est une communauté californienne qui en est à l'origine. La Hog Farm se compose d'environ soixante individus, hommes, femmes et enfants, d'un chien et de beaucoup de bus très colorés pour transporter personnel et matériel de ville en ville. Ils présentent d'un bout à l'autre des États-Unis quelque chose qui n'est ni un spectacle, ni un happening, ni un concert et qui pourtant tient un peu de tout cela. Il s'agit en effet d'attirer les participants à tous les niveaux sensoriels : l'œil, grâce à un light-show, l'oreille, avec un excellent groupe de musiciens, la peau, un meneur de jeu faisant exécuter à tous des mouvements obligeant à un contact physique, etc... Ces représentations sont gratuites, les gens de la communauté vivant de dons ou travaillant à l'endroit où ils se produisent, comme maçons, charpentiers ou vendeurs. Développer la perception sensorielle est très important, car c'est à partir de là que le champ de conscience pourra s'élargir. C'est ce que Rimbaud appelait, dans un langage encore teinté d'idéologie bourgeoise, la connaissance de soi le « dérèglement » de tous les sens. Nous dirons par « l'exploration approfondie » de tous les sens.

Il est une forme d'expression plus apte qu'aucune autre à pénétrer nos sens, car elle est directe (autant que le cinéma ou le light-show peuvent l'être pour l'œil) : la musique. Il n'y a pas si longtemps, lorsque l'on entraînait quelque part pour écouter de la musique, on avait deux possibilités : soit mettre un beau costume, s'asseoir et écouter sans tousser des chapelets de symphonie, soit mettre un autre beau costume et danser. Cette deuxième activité semble de plus en plus prohibée, voire en voie de disparition. Le moindre orchestre de rhythm'n'blues doit s'écouter assis, ce

qui est non seulement une anomalie, mais encore une insulte envers les musiciens dont le but évident est de faire bouger les corps. La peur de celui-ci, la honte qu'il inspire aux bons censeurs puritains font qu'il est très difficile à un directeur de salle d'obtenir un permis de danser (!). Heureusement, là-bas, quand un groupe ne peut faire remuer les gens dedans, il peut le faire dehors. D'où multiplication des concerts gratuits. Mais la campagne de salubrité mentale publique des musiciens ne s'arrête pas là, et l'engagement — souvent politique, toujours politisé — va plus loin. Grateful Dead est remarquable à ce point de vue là : concert sur les marches de l'hôtel de Ville pour protester contre les brutalités policières, concert devant le pénitencier de San Quentin pour les prisonniers révoltés, concert dans la cour de l'Université de Columbia occupée par les étudiants. Le MCS, également, se présente comme l'un des groupes les plus radicaux par ses prises de positions sur la révolution noire (création d'un White Panther Party, parallèle au Black Panther Party), la Révolution sexuelle et la Révolution psycho-chimique.

Révolution psycho-chimique ? On va encore nous parler de drogue. Eh bien non, il nous paraît en effet extrêmement dangereux de faire ce battage autour de drogues aussi meurtrières que l'héroïne, la morphine ou la cocaïne. Toute cette campagne de répression ne servirait-elle pas plutôt, comme l'affirme Burroughs, à « mettre dans un camp de concentration de criminalité toute opposition potentielle » ? En tout cas, la curiosité, le goût du fruit défendu, les réactions de révolte primaire contre la culpabilisation, semblent être des facteurs favorisant bien plus la consommation de drogues que la volonté de fuite vers des paradis dont tout le monde sait aujourd'hui qu'ils n'ont rien d'enchanté. Ce qui serait facile à prouver, grâce à une information soigneusement objective.

Nous voulons parler ici d'autres substances, qui font aujourd'hui partie d'une culture par ailleurs largement publicisée : les hallucinogènes. Il vient, sur ce sujet, de sortir un livre remarquablement bien écrit et bien informé : Mandala, aux Éditions Pierre Belfond. Les hallucinogènes font donc partie d'une culture de guérilla, mais pas toujours dans le sens que la répression bourgeoise veut bien lui donner. L'état assimilant les hallucinogènes aux drogues physiques, met toute l'opposition hors-la-loi (cela se passe aux États-Unis. En France, nous n'en sommes pas encore tout à fait là). Deux réactions se produisent alors : les uns, la plupart, s'installent confortablement dans un état de béatitude satisfait, retrouvant avec les herbes et le LSD les mêmes réflexes d'absorption, de

*Il faudrait d'abord  
s'entendre sur  
ce qu'est exactement  
la non-violence*



consommation, que papa avec son alcool et maman avec ses tranquillisants. Le « hippy » est re-devenu ce consommateur servile dont a tant besoin l'Amérique. De nouveaux secteurs de production lui sont destinés : vêtements, disques, gadgets psychédéliques divers, le tout enrubanné de « Love », « Peace Brother », avec présentation publicitaire orchestrée par le Maharishi, avec musique des Beach Boys, reconvertis au christianisme et aux valeurs américaines, grâce à l'acide justement. Ah ! que c'est beau. Pourtant, une pareille contradiction entre des idéaux élevés et des trucs, des tics commerciaux ordinaires, est génératrice de confusions psychiques très dangereuses, et très manipulatoires.

D'autres se défendent. Pour garder aux hallucinogènes leur rôle restrictif essentiel d'élargisseurs du champ de conscience et pour obtenir leur légalisation. Là, deux conceptions s'affrontent. Les « pour », qui veulent supprimer la mise hors-la-loi et l'utilisation qu'en fait le système. Et les « contre », qui affirment que l'on verrait alors des produits de mauvaise qualité vendus à des prix élevés. De plus, s'appuyant sur des exemples pris dans un passé récent (opium en Chine et en Indochine), ils craignent — à juste titre — que le système ne se serve des hallucinogènes ou de dérivés trafiqués — pour abrutir les masses, sinon pour les asservir complètement. La drogue deviendrait alors un outil servant à guider les individus vers tel but prédéterminé, à leur ôter toute personnalité vraie pour mettre à la place une espèce de petit agent moteur obéissant directement aux ordres du jour. Conditionnement atroce ? Aujourd'hui, on donne des feuilles de coca aux indiens du Pérou pour les faire travailler 12 à 14 heures par jour sans s'arrêter. Le vrai problème de la drogue est là. Mais je doute fort qu'il inquiète les experts de l'ONU. Après tout, tant que ça sert au progrès de la civilisation chrétienne oksidentale...

L'Amérique n'avalait pas que des drogues. Tout ce qui passe à portée de sa vue est indifféremment digéré, assimilé et rendu, nettoyé, désincarné. Rassurant. Des hippies (toujours bien préciser le label), propres et gentils, évoluent sagement dans des communautés, très loin, au vert, ou dans le désert. Ils ne feront de mal à personne. D'ailleurs, ce sont d'anciens quakers. C'est tout dire. Et puis jamais ils ne touchent un brin d'herbe ; ils aiment bien leur famille, comme leur pays, juste comme vous et votre voisin, à part, à part les cheveux longs, mais ça leur passera. Des bons Américains, quoi. Dignes héritiers des vaillants ancêtres pionniers, chasseurs... etc... etc... Lassée d'attaquer, le système et ses mass-média sont passés à la caresse, à la flatterie de tout ce qui ne représente aucun danger pour lui.



Amusez-vous, les enfants, restez dans vos communautés, on s'occupe du reste. Pour savoir ce qu'est le reste, ouvrez votre journal habituel. Bientôt, l'image folklorique du « freak » s'étalera parmi les quadrichromies des dépliant touristiques.

Vue de loin, cette nouvelle culture semble en voie de colonisation, si elle n'est déjà complètement intégrée.

Pourtant, une réaction très vive se développe partout. C'est sur l'image d'un chef indien, Geronimo, que se cristallise la révolte. C'est en effet le peuple indien qui fut le premier à subir la colonisation, puis la détérioration de sa culture par l'homme blanc d'Amérique du Nord.

Vers la fin du 19<sup>e</sup> siècle, trois grands chefs devaient unir les nations indiennes pour défendre une culture déjà sérieusement atteinte. Deux Sioux, Sitting Bull et Crazy Horse, et un Apache, Geronimo. S'ils furent militairement battus à l'époque, leur souvenir est loin de s'être effacé des mémoires. Pourtant, que reste-t-il des grandes tribus ? Le génocide entrepris par les armées et continué avec l'alcool ne s'est jamais arrêté. Bientôt, il n'y aura plus d'Indiens en Amérique du Nord. Le système blanc leur présente une image de leur passé avili, déformée grotesquement par les feuilletons-télévision de Hollywood. Les danses sacrées sont devenues de lamentables exhibitions pour touristes polaroïds. Environ 60.000 individus survivent tant bien que mal dans des camps de concentration appelés « réserves » et situés en plein désert de l'Arizona et du New Mexico, où la fertilité des grandes plaines n'est plus qu'une image de carte postale.

Et pourtant, les Indiens renaissent. Bien sûr, ils n'ont plus forcément le cheveu noir et l'œil d'aigle. Mais peu importe si le poil est roux ou la peau brune. C'est au nom d'un peuple massacré, d'une culture détruite que se groupe aujourd'hui autour de l'image fière de Geronimo tout ce que l'Amérique compte de révolutionnaires véritables : Black Panthers, Chicanos (travailleurs mexicains) Hippies et même d'authentiques Indiens (au sein du United Native Americans Liberation Front).

Le premier pas — le plus important — pour défendre une culture menacée par une colonisation, est d'en assurer le contrôle à tous les niveaux. Contrôle de la communauté par la communauté. Ce point a été particulièrement développé par les Black Panthers, qui se sont eux-mêmes largement inspirés de Frantz Fanon et de Mao Tse Tung. Il ne nous semble pas inutile de rappeler ici les dix points du programme de base du Black Panther Party :

1<sup>er</sup> Nous voulons la liberté. Nous voulons le pouvoir de déterminer le destin de notre communauté.

2<sup>e</sup> Nous voulons le plein-emploi de la

main-d'œuvre pour notre peuple.

3<sup>e</sup> Nous voulons la fin du pillage de notre communauté noire par l'homme blanc.

4<sup>e</sup> Nous voulons des logements décentes, équipés pour abriter des êtres humains.

5<sup>e</sup> Nous voulons que l'éducation de notre peuple expose la nature véritable de la société décadente américaine. Nous voulons que notre éducation nous apprenne notre histoire véritable ainsi que notre rôle dans la société d'aujourd'hui.

6<sup>e</sup> Nous voulons que tous les hommes noirs soient exempts de service militaire.

7<sup>e</sup> Nous voulons l'arrêt immédiat de la brutalité policière et du meurtre du peuple noir.

8<sup>e</sup> Nous demandons justice pour tous les hommes noirs détenus dans les prisons fédérales, d'état, de comté, ou de villes.

9<sup>e</sup> Nous voulons que tous les hommes noirs, lorsqu'ils ont un procès, soient jugés par un jury de leurs pairs ou par des gens des communautés noires, ainsi qu'il est défini dans la constitution des États-Unis.

10<sup>e</sup> Nous voulons de la terre, du pain, des logements, une éducation, des vêtements, la justice et la paix. Et comme objectif politique majeur, un référendum supervisé par les Nations Unies à travers toute la colonie noire, dans lequel seuls les sujets noirs seraient autorisés à voter, afin de déterminer la volonté du peuple noir quant à son destin national.

L'idée du « Community Control », absolument essentielle pour qu'un mouvement survive, a été reprise par d'autres groupements, surtout à New York et à Berkeley. A New York, ce sont les Motherfuckers (abréviation pour « Up against the wall, Motherfuckers ») qui se montrent les plus actifs dans la défense de leur communauté, c'est-à-dire l'ensemble des hippies new-yorkais. Ils ont un peu l'air marchande du mouvement. Protectrice aussi, leur action la plus mémorable fut l'occupation du Fillmore East. Par bien des aspects, elle ressemble à la prise de l'Odéon pendant la révolution de Mai. Dans les deux cas, en effet, le peuple reprenait un lieu de spectacle appartenant au système en place, lequel s'en servait pour faire l'apologie de sa propre culture.

Une fois repri, le théâtre reprenait sa fonction réelle de lieu de rencontre et de discussion, où la notion de spectateur-consommateur était abolie, chacun pouvant être acteur-producteur.

En France, le système était l'État Bourgeois-propriétaire, détenteur en titre de toute activité culturelle. En Amérique, c'était le profit privé producteur de spectacles. Les Motherfuckers voulaient le Fillmore, gratuitement, une fois par semaine, comme endroit pour rassembler tous les jeunes traînant dans le coin et leur donner un début de formation

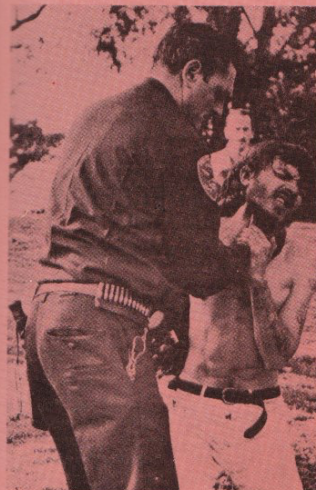
politique — c'est-à-dire leur faire comprendre dans quel système ils évoluent.

L'argument était que Bill Graham, patron de l'endroit, faisait depuis plusieurs années des millions de dollars de bénéfice grâce aux hippies et que ceux-ci n'en recevaient aucune part de quelque façon que ce soit. Graham se défendit en faisant ressortir que sans lui, bien des groupes de musiciens n'auraient jamais vu le jour et que, d'ailleurs, il aidait financièrement un certain nombre de communautés, dont la clinique gratuite de San Francisco. Mais pour New York rien. On reprocha également à Graham une attitude un peu louche dans la façon dont certains spectacles étaient montés.

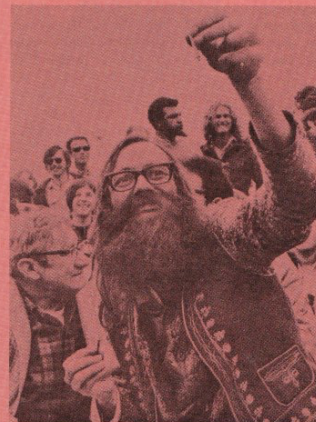
Par exemple, au même programme que Led Zeppelin, on pouvait voir un prêcheur noir, cheveux gominés, esprit bien « blanchi », faire des sermons chantants au public. L'occupation avait échoué.

Graham avait promis 25.000 dollars qui ne vinrent jamais. Les concerts devinrent assez tendus pendant l'hiver 68-69. A la fin des prestations, il fallait vite enlever les micros, car les Motherfuckers sautaient sur scène pour s'adresser au public. Finalement Graham garda son Fillmore et perdit son prestige. Les Motherfuckers, eux, développèrent leur idée de défense et contrôle de la Communauté. Lors du congrès LEMAR (Legalize-Marijuana), qui réunissait des personnalités comme Allen Ginsberg, Timothy Leary et... Archie Shepp, ils s'attaquèrent directement aux orateurs, leur reprochant de jouer les mêmes jeux que le système, derrière leurs tables et leurs micros, avec leur nom épinglé au revers de leur veston. Ceux qui avaient été les porte-drapeaux de cette nouvelle culture se voyaient brutalement ramenés à la réalité de la colonisation que, trop engagés dans leur idéal, ils ne percevaient pas ou mal.

Pendant ce temps, l'autre côté, endormie depuis un certain temps par les tendres effluves du Pacifique, commençait à se réveiller. A Berkeley en particulier. Peu d'informations ont été données, à travers le monde, sur ce qui se passa réellement au mois de mai dernier à quelques mètres du plus grand campus universitaire d'Amérique. Il semble en effet que la politique du black-out s'applique aujourd'hui à toute publication de mouvement étudiant, surtout depuis le mal de Paris qui avait suscité tant d'émules un peu partout. Dans la réalité américaine, l'affaire du Parc Populaire est très importante, sinon capitale, si on la compare aux divers mouvements de ces dernières années, car c'était la première fois que l'action universitaire pouvait se concentrer sur un objectif concret. Un bref résumé des faits : l'Université promet de construire des logements pour les étudiants et, pour ce faire, achète un terrain. Une fois celui-ci approprié, les crédits ne venant



plus, le bout de terre se transforme en terrain vague, que les riverains utilisent comme parking. C'est alors qu'un groupe d'étudiants, depuis longtemps mêlés à tous les mouvements, depuis le fameux Free Speech de 64-65 jusqu'au récent Third World Liberation Front — qui demandait l'ouverture d'une université critique sur les problèmes du tiers-monde — eut l'idée de rassembler le plus de monde possible pour transformer le lopin de terre en parc populaire. Les idées qui gouvernaient cette action étaient d'une part de donner à la ville un parc agréable où les gens pourraient se rencontrer et discuter, et d'autre part de créer un objectif concret pour rassembler des énergies qui s'épuisaient en vaines manifestations à caractère trop souvent intellectuel. Le 20 avril, le premier coup de pioche fut donné et, pendant trois semaines, on put voir sur le chantier une foule immense, joyeuse, où toutes les classes tous les groupes de la petite société Berkeleyenne se retrouvaient. Étudiants, hippies — le « street people », les gens qui vivent dans la rue, ce théâtre permanent — membres des Black Panthers, citoyens bien tranquilles, curés, rabbins, chanteurs d'Hare Krishner, tout le monde, la pelle ou le rateau à la main. En peu de temps, le parc populaire devint une magnifique réalisation dont chacun avait lieu d'être fier. Sauf l'Université, qui décida brutalement de reprendre sa propriété pour en faire.... un terrain de foot-ball !



Surprise, personne, ou presque, ne jouant au foot-ball dans le coin. En fait, l'intention était claire : vouloir rappeler son autorité, l'Université décidait « vous allez faire cela, que moi je veux que vous fassiez » et non « ce que vous voulez faire ». Attitude répressive ultra-classique, qui dénonçait le pouvoir quasi-dictatorial dont jouissent les régents d'université en Amérique : Heyns à Berkeley, Haya Kawa à San Francisco, etc... Pour reprendre sa terre, elle fit appel à des forces de police comme jamais on n'en avait vu. Gardes mobiles, gardes nationaux, « Tactical squad », « Highway patrol » (gendarmes), flics locaux, flics du campus, une véritable armée qui, pendant deux semaines allait livrer une bataille sanglante à ceux qui voulaient protéger leur travail. D'un seul coup apparaissait tout le système américain de propriété privée ultra-sacrée, qu'il valait bien de défendre en tirant dans la foule (un mort, des centaines de blessés). La révélation était brutale pour tous les jeunes pour qui, jusqu'ici, cela n'était qu'une théorie abstraite dont on se défendait comme on pouvait. En même temps, le système montrait son visage répressif, sa volonté de maintenir les individus loin de toute possibilité de rencontre, d'échange, de discussion, son désir d'imposer une façon de vivre en ne tenant aucun compte de l'avis de ceux qui prétendaient être concernés. Pour tous les jeunes Américains, l'exemple du People's Park était une révélation, le plus difficile, le plus pénible, étant de s'apercevoir brusquement que toutes ces histoires de cheveux longs, de marijuana de communauté, n'étaient que des tolérances ; n'étaient admises que parce qu'elles ne sortaient pas de cadres où on les tenait enfermées, contrôlées, et en bonne voie de digestion. Ne pouvait exister que tant qu'elles ne portaient pas directement atteinte au système en place. Le parc populaire, finalement, n'avait été qu'un épisode, mais, à la différence des précédents, celui-ci prenait toute sa valeur, toute sa signification, en s'insérant dans le cadre des grands mouvements de libération qui enflamment tous les pays, toutes les terres, tous les esprits, qui ne peuvent plus supporter la tutelle colonisatrice, la répression paternaliste, l'emprise abêtissante du capitalisme. Partout se lèvent les nouveaux Geronimo, les nouveaux Sitting Bull. La véritable réincarnation de l'Indien est là, et non dans les réserves où quelques hippies malsains en mal de tourisme vont faire joujou avec des plumes sur la tête ; en oubliant que ces hommes rouges qu'ils prétendent imiter possédaient une qualité trop souvent oubliée : la fierté. Fiérté d'homme libre qui refuse de voir sa culture enlante par les pourritures alcoolisées envahissant ses terres au nom de la civilisation. — ALAIN DISTER.



# GEM



**IMPÉRIAL DUO**

2 fois 4 octaves, 17 basses,  
31 registres, 8 percussions,  
6 sustain, 7 cordes,  
réverbération, batterie incorporée,  
livré en valise.



**CHALLENGER DE LUXE**

5 octaves, 17 basses,  
20 registres, 8 percussions,  
7 cordes, 5 touches harmoniques,  
réverbération, batterie incorporée,  
livré en valise.



**JUMBO**

4 octaves dont 1 haute,  
6 registres, 4 cordes, vibrato,  
ampli 30 watts incorporé,  
pédale d'expression,  
livré en valise.



**CORFU**



**Des orgues  
extraordinaires !...  
La meilleure  
gamme d'amplis  
de 10 à 120 watts  
tout transistors,  
avec réverbération,  
aux prix les  
plus bas.**

## GAFFAREL MUSIQUE

DISTRIBUTEUR EXCLUSIF DES ORGUES ET AMPLIFICATEURS G.E.M.

3, rue Guy-Mocquet, 13 - Marseille-1<sup>er</sup>  
Téléphone: (16.91)48.34.24

# DISQUES HORS ETOILES

**JEFF BECK**  
**BECK-OLA.** All shook up,  
Spanish boots. Girl from  
Mill Valley. Jailhouse rock.  
Plyth. Hangman's knee.  
Rice pudding.  
COLUMBIA C 062-90.496 /  
30 cm

Une fois réparées les petites erreurs de mise en place de « Truth », voici le Jeff Beck Group en mesure d'être jugé sur sa juste valeur. Disons tout de suite qu'elle est grande. De par la qualité de ses éléments d'abord, leur flamme ensuite, leur répertoire enfin. Ces éléments sont le chanteur Rod Stewart, sauvage à la voix de forcené qui hurle à plein gosier « ses joies et ses peines » et réussit une étonnante surenchère sur la hargne vocale des pionniers du rock. Intéressant. Le pianiste Nicky Hopkins n'est plus à présenter, il s'en charge d'ailleurs lui-même dans un morceau composé et joué par lui (« Mill Valley ») ; notons néanmoins qu'il est un élément absolument indispensable au groupe, le lien essentiel entre tous ses membres, catalyseur et répartiteur de toutes les énergies, et que son piano amplifié a une bien claire sonorité. Ron Wood est un bon bassiste qui n'hésite pas à sortir souvent à autre de son rôle d'accompagnateur pour glisser dans une accalmie, mine de rien, quelques petits ronflements bien venus (« Rice Pudding »). Le batteur Tony Newman possède la frappe lourde et l'énergie nécessaire.

Et tous ces gens-là se sont enfin trouvés ! Ils jouent ensemble la plupart du temps, et je soupçonne fort Nicky Hopkins d'y être pour quelque chose. Le répertoire, enfin, est fort bien choisi ou composé à leur main par les membres du groupe. Des titres comme « All shook up », absolument démentiel, ou « Jailhouse rock » retrouvent tout d'un coup une nouvelle jeunesse, secoués qu'ils sont par la voix éraillée de Stewart et les grincements magnifiques de la guitare de Beck. Quant aux autres



morceaux, tous composés par les membres du groupe, ils ne sont pas mal non plus, et particulièrement « Spanish boots », qui fait monter la tension très, très haut, et « Rice Pudding », un instrumental sensiblement de la même veine. Incontestablement, le Jeff Beck Group possède un potentiel énorme, et il est, aujourd'hui déjà, largement à la hauteur d'un autre groupe anglais avec lequel il a plus d'un point en commun : Led Zeppelin. Deux grands chanteurs, deux grands guitaristes,

deux musiques violentes, l'une bouillonnante, l'autre plus propre (L.Z.), cependant. La bagarre risque d'être chaude. On rêve de voir un jour ces deux formations sur la même scène... — PHILIPPE PARINGAUX.

### LED ZEPPELIN II

Whole lotta love. What is and what should never be. The lemon song. Thank you. Heart breaker. Livin' on a prayer. Ramble on. Moby Dick. Bring it on home.

### BARCLAY

Je ne connais pas la référence exacte de ce second album du Led Zeppelin, je n'en ai que la maquette entre les mains. Ils se débrouillent bien chez Barclay International ce disque n'est pas encore sorti aux USA, celui des Vanilla Fudge non plus. Franzais, touchours à l'avant-garde... Bon, ceci dit, Led Zeppelin prenait là un virage important, ne pouvant se permettre de décevoir après le succès de son premier album. Et le groupe de Jimmy Page ne déçoit pas. Il ne prend pas non plus de virage, d'ailleurs. Le disque ressemble par bien des points au premier, c'est-à-dire qu'il est de la même qualité. La musique de Zeppelin, à la fois sauvage et élaborée, structurée jusque dans ses débordements, tendue à l'extrême, a trouvé son style et ne devrait plus, dans l'avenir, s'en écarter de beaucoup. Tout au plus se

bonifiera-t-elle et s'enrichira-t-elle de quelques apports internes ou externes, mais, dès le premier album, l'essentiel était déjà trouvé et les fondations posées. C'est pourquoi ce disque ressemble au précédent, à de minces détails près : Page, s'il n'a pas changé sa manière, se livre ici à quelques petites fantaisies sonores qui ne sont pas sans rappeler Jimi Hendrix. Ce ne sont cependant que des ébauches, des fioritures serait-on tenté d'écrire ; il n'est en effet pas question pour Page de se lancer dans ces délires familiers au grand Jimi (et dans lesquels tout autre que lui risquerait de se perdre) sans risquer de porter gravement atteinte à l'unité du groupe. Cet équilibre si miraculeusement trouvé et qui réclame quelques précautions. Sans exception, les thèmes de ce disque sont excellents, moins bluesy peut-être que ceux du premier, plus raffinés (exemple : le très beau « Thank you » murmuré sur un tapis d'orgue par un Plant enfin calmé et qui fait la preuve qu'il est aussi à l'aise sur les balades que dans les défonces les plus totales). Toujours bourrés de feeling, hachés (« Heart breaker » — mais que de breaks, beaucoup de breaks, trop de breaks), ralentis ou accélérés à volonté, ponctués dans leurs moments forts par les cymbales que John Bonham cogne à la volée. C'est en fin de compte très classique et diffèrent de ce que fait





# power<sup>10</sup>



ALAN JACK, FREDDY MEYER, THE DEVOTIONS, MARTIN CIRCUS, HOLLY GUNS, LA SONO DE HAIR

UTILISENT **power<sup>10</sup>**  
POURQUOI PAS VOUS...!!!

AMPLIFICATION POUR INSTRUMENTS ET VOIX

**POWER<sup>10</sup> C'EST**

LA LUTHERIE MODERNE,  
14, rue de Douai, PARIS-9<sup>e</sup> - Tél. 744.73.21

BOUVIER,  
22-24, avenue de Grammont, 37 - TOURS  
Tél. 95.52.33

BOUVIER-MUSIQUE,  
6, rue Condorcet, 51 - REIMS - Tél. 47.37.19

## L'HEURE MUSICALE

106 rue de Longchamp, Paris 16.  
metro trocadero pompe tel: 553.03.40

Pour vos réceptions, confiez-nous la sonorisation.

Ambiance pop garantie par un système extra.

Renseignements sur demande.

**ROGERS - Fender - FBT**

**Höfner - VOX - STAR**

**HOHNER - SOUND-CITY**

**philcorda - GEM etc...**

le Jeff Beck Group, en ceci, principalement: Jimmy Page se contente d'accompagner Plant, de souligner son discours sans empiéter jamais sur son domaine. Beck, au contraire, JOUE derrière Stewart, en même temps que lui, et il suffirait d'effacer la voix du second pour entendre de véritables soli du premier. De plus, la sonorité de Beck est absolument différente de celle de Page, plus étouffée, plus variée aussi. Le jeu de Beck se différencie d'ailleurs de celui de Page en ceci qu'il est à la fois moins linéaire et beaucoup plus souple. Page est un formidable guitariste, c'est évident, mais il est également évident que son jeu a quelque chose de mécanique et de monocorde dans sa brillance. Beck, au contraire, explore les possibilités MÉLODIQUES (Page est un explorateur aussi, mais des sons) de son instrument, apportant à ses soli une richesse et une inventivité que l'on ne rencontre que chez deux ou trois guitaristes pop, au mieux. Dernière différence, enfin, entre les deux groupes, celle de la conception de la section rythmique (sans parler, bien

entendu du piano); chez Zeppelin, Jones et Bonham assurent le tempo et se contentent de ponctuer quelques passages forts; chez Beck, Wood et Newman, ce dernier très « jungle » s'acharnent à créer un fond sonore foisonnant, touffu, et jouent AVEC les trois grandes voix du groupe au lieu de jouer derrière elles. On peut préférer l'une ou l'autre musique, celle de Zeppelin, nette, tranchante comme une lame mais sans froideur, ou celle du Beck Group, pâte brûlante sans cesse pétée et malaxée, aux limites de la confusion parfois. Il est peut-être plus simple d'aimer les deux. L'esprit qui préside à leur création est le même. — PHILIPPE PARINGAUX.

COLETTE MAGNY 68/69. Nous sommes le pouvoir (essai sur mai-juin 68; documents sonores William Klein et Chris Marker). La pieuvre. Le boa. Ensemble. L'écolier soldat. Dur est le bié. Lorsque s'allument les brasiers. TAIKI TK-01 B/30 cm G.U. « Pas de panique, cama-

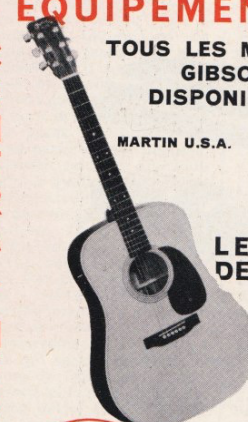
rades! Pas de panique, si vous plaît! ». Un peu plus loin: « Ah, les salauds! C.R.S., S.S.! C.R.S., S.S.! ». C'est ainsi que cela commence. Et aussitôt, parlant sur fond de guitare, Colette Magny enchaîne: « Un soir, je rentrais de chanter. On m'a téléphoné; il y avait des blessés, des gosses matraqués... ». On entend pendant trente secondes environ une foule dans la rue, chantant un passage de « L'Internationale », et puis cette constatation résignée de l'auteur: « Chanter, c'était devenu dérisoire ». Suit une conversation téléphonique assez extraordinaire d'une étudiante parlant depuis le standard de Censier pour rassurer la mère d'un camarade parti à la manif du soir. Et alors,



on commence à se poser des questions un peu nostalgiques, on se demande si c'était bien comme ça « l'ambiance » dans les usines occupées par les travailleurs (avec, là aussi, enregistrements véridiques à l'appui), si c'est vrai que c'était il y a tout juste un an et demi. On se demande inévitablement ce qu'il en est resté. Et on se dit que ce disque magnifique (jeu de mots bien involontaire) de Colette arrive à point nommé pour nous réveiller. L'œuvre est une suite logique du spectacle très original vu à Bruxelles dont j'avais déjà parlé (« R & F » n° 29). Les chansons, naturellement, sont choisies en fonction de ce contexte politique: des usines françaises on passe aux méfaits de la guerre pour clore le disque sur une évocation, puissante et pleine d'espoir, du « Che » Guevara. Le tout totalement dépourvu du moindre « intellectualisme », de toute démagogie, et rempli d'une juste colère. Car il ne faut pas oublier à quel point Colette Magny est une grande chanteuse, peut-être la plus grande chanteuse française (et là encore, je pèse mes mots): la voix, l'expression, une

## ★ ÉQUIPEMENT MUSICAL PROFESSIONNEL ★

CENTRAL MUSIQUE



TOUS LES MODÈLES  
GIBSON  
DISPONIBLES

MARTIN U.S.A.



NOUVEAUX AMPLIS  
MARSHALL  
COULEURS

LE PLUS IMPORTANT CHOIX  
DE MATÉRIEL MUSICAL DE FRANCE

★  
LE MAGASIN QUE VOUS  
DEVÉZ CONNAÎTRE!  
★



**VICTOR FLORE**

11 bis, Rue Pigalle, PARIS-9<sup>e</sup>

TÉLÉPHONE:  
874 - 55 - 85  
874 - 60 - 88

★ CRÉDIT  
REPRISES  
OCCASIONS ★

★ DÉPANNAGES RAPIDES  
MÉTRO: TRINITÉ  
OU PIGALLE ★

## ★ ÉQUIPEMENT MUSICAL PROFESSIONNEL ★

CENTRAL MUSIQUE





à l'avant-garde de la percussion

**ROGERS**  
U.S.A.



la batterie la plus prestigieuse du monde

**CAISSE CLAIRE DYNA-SONIC  
ACCESSOIRES SWIV-O-MATIC**

Catalogue gratuit et adresse  
de nos revendeurs sur demande à

**SOCARO**

Importateur exclusif pour la France

18, rue La Vieuville, PARIS-18<sup>e</sup>  
Téléphone : 606-68-06

**HAMMOND**  
"L'ETALON-ORGUE"

PRÉSENTE LE L 100 P



facilement transportable en 2 éléments  
toutes les qualités  
des modèles traditionnels HAMMOND  
percussion enrichie  
amplificateur incorporé  
prise JACK pour ampli extérieur  
prise et commandes LESLIE

Distributeur France **HANLET S. A.**

6, RUE DE LISBONNE - 75 - PARIS VII<sup>e</sup>  
Tél. 387.43.45 et 522.66.83



écrasante présence, une  
exemplaire sobriété, le don  
de soi, tout y est. —  
JACQUES VASSAL.

**JOHN MAYALL**  
THE TURNING POINT. The  
laws must change. Saw  
Mill Gulch Road. I'm gonna  
fight for you J.B. So hard to  
share. California: Thoughts  
about Roxanne. Room to  
move.

**POLYDOR 184.308/30 cm**  
Après le public de l'Olympia  
(pour une fois, nous fûmes  
les premiers à voir naître  
quelque chose d'important  
en pop music) et celui de  
Grande-Bretagne, la foule  
qui emplissait le Fillmore  
East en cette soirée du  
12 juillet ne s'y est pas  
trompée: c'était à un  
événement qu'elle était  
conviée. Son silencieux res-  
pect de la musique, son  
enthousiasme à la fin de  
chaque morceau en té-  
moignent. L'événement en  
question, c'était la pré-  
sence sur la scène du  
nouveau groupe de John  
Mayall, présence qui mar-  
quait la fin d'une époque  
déjà entrée dans la petite  
histoire du pop, l'époque  
des Bluesbreakers, et le  
début d'une autre qui  
pourrait bien voir fleurir,  
sur la poitrine du Maître,  
quelques décorations de  
plus. Il a lancé ses dés,  
Mayall, et il a gagné, au-  
delà de toutes ses espé-  
rances peut-être. « Turning  
point », le titre de ce disque  
est assez significatif. Vi-  
rage parfaitement négocié,  
comme on dit, puisque  
voici le meilleur disque que  
Mayall ait enregistré durant  
sa pourtant longue et riche  
carrière. Tous ceux qui le  
prenaient pour une vieille  
barbe croulante et dépassée  
par les événements n'ont  
qu'à remballer leurs chry-  
santhèmes et attendre quel-  
ques années de plus pour  
l'enterrement. Tous ceux  
qui ont assisté au Musico-  
rama de l'Olympia retrou-  
veront ici la même merveil-  
leuse petite formation qui  
les enchante une heure  
durant. A cette légère diffé-  
rence près qu'à Paris elle  
n'avait que quelques jours  
d'existence et que cet en-  
registrement fut réalisé alors  
qu'elle atteignait le bout  
de son premier mois. Min  
rodée, donc, en principe.  
En principe, parce que je  
ne suis pas certain qu'un  
disque enregistré lors du  
passage parisien du groupe

eût été inférieur à celui-ci.  
Mais cela n'a pas d'import-  
tance, c'est simplement  
pour dire combien les  
quatre hommes se sont vite  
trouvés, vite compris. Tous  
musiciens émérites et sen-  
sibles à l'extrême à tout ce  
qui est beauté et mélodie,  
ils créent sans se hâter des  
climats si sereins et si déli-  
cats qu'ils en paraissent



parfois irrésistibles. Plus de bat-  
terie, plus de tonnes d'am-  
plis, plus de soli élec-  
triques ni de stridences.  
La musique redécouverte  
et dégustée par ceux qui  
la créent, au fur et à mesure  
qu'elle naît sous leurs  
doigts ou leurs lèvres. La  
recherche constante des  
alliages sonores les plus  
beaux possibles. La prés-  
ervation du tempo, si par-  
faitement réalisée que l'on  
peut écouter ce disque du  
début jusqu'à la fin sans  
jamais s'apercevoir qu'il  
n'y a pas de batteur. Et  
la musique de Mayall et  
de ses compagnons paraît  
aujourd'hui, dans sa pure  
simplicité, à la fois linéaire  
et chaleureuse, plus mo-  
derne qu'elle n'était hier.  
Comme toujours, le  
« vieux », infatigable dé-  
couvreur de talents, a su  
s'entourer. De la formation  
précédente, il n'a gardé que  
le petit bassiste Steve  
Thompson, auquel sont  
venus se joindre le saxo-  
phoniste - flûtiste Johnny  
Almond et le guitariste  
acoustique Jon Mark. On  
sait que si Mayall exige  
beaucoup de ses hommes,  
il leur donne beaucoup en  
retour. Johnny Almond ne  
prétendra pas le contraire,  
lui que l'on entend plus que  
Mayall lui-même dans ce  
disque. Ce n'est pas désa-  
gréable au demeurant,  
l'homme étant un excellent  
flûtiste et un saxophoniste  
non négligeable, influencé  
par Stan Getz quand il joue  
du ténor et par Johnny  
Hodges quand il joue  
de l'alto. Soli sinués  
(« Roxanne ») ou rageurs  
(« California »), Almond ne  
perd jamais de vue les

limites de son rôle, ni  
celles que lui imposent une  
section rythmique réduite  
à sa plus simple expression  
(soutenir au lieu de pro-  
puls), et se contente  
d'égrener des phrases d'une  
limpide simplicité sinon  
d'une grande originalité.  
Steve Thompson assume  
remarquablement bien son  
rôle (essentiel) de gardien  
du tempo et sait étouffer  
sa sonorité ou, au contraire,  
l'arrondir aux bons mo-  
ments. Jon Mark joue, lui,  
deux rôles: celui d'homme-  
tempo et celui de soliste.  
Et il les joue également  
bien, notamment le second,  
usant de sa jolie sonorité  
avec élégance et dextérité,  
laissant tomber de temps  
à autre une de ces petites  
phrases musicales qui  
classent un artiste. Quant  
à Mayall lui-même, il joue,  
et fort bien, de l'harmonica  
(« Room to move »), de  
la guitare électrique (« J.B. »)  
et un très beau solo sur  
« Roxanne » et de la voix.  
Cette voix qui connaît ses  
limites et sait rester en  
dedans d'elles, intégrée par-  
faitement à l'ensemble. A  
moins que ça ne soit le  
contraire.  
Une parfaite réussite musi-  
cale et un disque heureux.  
Le premier disque heureux  
de John Mayall. — PHIL-  
LIPPE PARINGAUX.

**MOBY GRAPE**  
TRULY FINE CITIZEN.  
Changes, circles spinning.  
Looper. Truly fine citizen.  
Beautiful is beautiful. Love  
song. Right before my eyes.  
Open up your heart. Now  
I know high. Treat me bad.  
Tongue-tied. Love song,  
part two.  
CBS S 63.698/30 cm  
Tranquille, loin du  
bruit et de la fureur, indif-  
férent à la lutte au couteau  
qui oppose les groupes  
d'avant-garde, les Moby  
Grape poursuivent leur  
petit bonhomme de chemin  
pavé de bonnes intentions  
et de bonne musique. Irré-  
sistiblement, à l'écoute de  
ce beau disque, leur troi-  
sième, une référence vient  
à l'esprit, une référence de  
taille: les Byrds. Les deux  
groupes ont des concep-  
tions musicales assez sem-  
blables, également passion-  
nés de belles harmonies et  
de calmes promenades dans  
des paysages que d'autres  
ne prennent même pas la  
peine de regarder, tout  
tendus qu'ils sont vers un

but hypothétique et en tout  
cas lointain: la nouveauté  
à tout prix. La musique des  
Moby Grape ne prétend  
pas être nouvelle, d'être  
belle lui suffit. Aucun  
remous ne vient, en qua-  
rante minutes, troubler la  
confection tranquille, trop  
tranquille diront bien cer-  
tains, d'un art qui enchante  
par sa simplicité et ne se  
signale par aucun excès,  
aucun clinquant, aucun  
appel du pied. Juste une  
musicalité de tous les ins-  
tants, un son bien particu-  
lier, frais, net, distinct  
dans ses moindres nuances,  
et de superbes mélodies.  
Les Moby Grape sont quatre  
excellents musiciens, celui  
qui se met le plus en valeur  
ici (et avec quelle simpli-  
cité!) étant le guitariste  
Jerry Miller qui prend sur  
« Now I know high » un  
solo qui est une grande  
leçon. Tout est là, sans  
ostentation, l'habileté tech-  
nique, le respect constant  
de la ligne mélodique



choisie au départ, le jaillissement des idées transfor-  
mées par les doigts en un  
discours extraordinairement  
bien articulé, la sonorité  
à mi-chemin entre le  
pop et le jazz, un peu  
étouffée, l'articulation par-  
faitement logique de  
phrases aussi belles les  
unes que les autres. Peter  
Lewis est un remarquable  
pianiste, accompagnateur  
hors pair dont la sonorité  
claire et aérée se marie à  
merveille avec celle de  
Miller. Les deux hommes  
chantent aussi, et leurs  
voix sont à l'image de leur  
technique instrumentale:  
nettes, posées, harmo-  
nieuses, vierges de tout  
effet inutile et, peut-être  
pour cette raison, aptes à  
émouvoir vraiment. Der-  
rière les deux hommes, un  
bassiste à la sonorité d'une  
rondeur étonnante (Bob  
Mosley) et un batteur  
élégant à la frappe nette  
(Don Stevenson) accom-  
plissent un étonnant travail  
de précision, sans une note  
ni un coup de cymbale en



Où peut-on trouver un pareil choix de guitares et d'amplificateurs GIBSON-FENDER-FRAMUS-GRETSCH-HARMONY - MARTIN - SOUND - VOX - etc... ?



Une seule adresse :

**PAUL BEUSCHER**

23 à 29, boulevard Beaumarchais, Paris-4°  
Tél : 887.09.03 (Sans succursale)

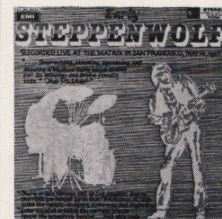


trop. Ce qui ne veut pas dire que l'art des Moby Grape se limite à cela : du travail bien fait. Il y a aussi, comme pour les Byrds, justement, un petit quelque chose de chaud et de vivant qui passe et empêche cette musique de n'être que perfection glacée. Les Moby Grape ont failli disparaître dans la bagarre que nous évoquions plus haut. Ils ont compris la leçon, compris que leur rôle se jouait un peu en retrait, en des lieux où la musique se courtise plus qu'elle ne se viole. Et la musique aime également les deux, quand c'est bien fait... — PHILIPPE PARINGAUX.

**STEPPENWOLF**  
EARLY STEPPENWOLF. Power play. Howlin' for my darlin'. I'm goin' upstairs. Corina, Corina. Tighten up your wig. The pusher.

EMI C 062 90.225/30 cm « Plus ou moins virés de Los Angeles à cause des émeutes, nous atterrîmes à San Francisco. A cette époque, tout commençait à Haight Ashbury... ». C'est John Kay qui écrit cela sur la très belle pochette du tout premier disque enregistré par Steppenwolf. C'était en 1967, dans une boîte de San Francisco appelée « The Matrix ». Le disque vient de sortir, et il vaut la peine d'être entendu car Steppenwolf était déjà, à l'époque, un groupe assez étonnant, différent de tous ceux qui fleurissaient sur la West Coast. Très orientés vers le blues, John Kay et ses hommes, déchirés, tentent ici de réconcilier deux genres qui étaient justement en train de se séparer : le blues en question et ce que l'on appelait la musique psychédélique. A cet égard, un morceau comme « The pusher » est extrêmement révélateur du refus de Steppenwolf d'avoir à faire un choix dramatique entre la musique qui l'a nourri et son désir d'évasion. Ainsi, ce morceau, qui dure toute une face, commence (ou ne commence pas, puisqu'il est certain que les musiciens ne savaient pas à ce moment-là comment ils allaient terminer) par une dizaine de minutes de bruits divers, roulements

étouffés de caisses, stridences étonnantes qui vibrent un instant avant de se dissoudre dans le silence (j'imagine assez bien l'accueil que recevrait un groupe jouant comme cela dans une boîte française ! Là-bas, pas un murmure. C'est une bonne partie de la différence...), onomatopées distordues. Puis, et c'est là l'extraordinaire, on assiste à la NAISSANCE de la musique, à sa lente élaboration, forme d'abord imprécise, brumeuse, hésitante, puis de plus en plus structurée à chaque seconde. Les nappes sonores de l'orgue établissent un climat de drame, le jeu du batteur s'organise petit

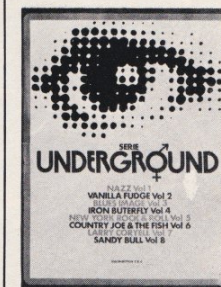


à petit pour déboucher sur un tempo lent et épais, John Kay fait longuement vibrer les cordes basses de sa guitare. Et l'on sent qu'à ce moment-là, sans que personne n'ait rien dit, sans qu'un instrument ait esquissé la mélodie, on sent qu'ils savent tout à coup ce qu'ils vont jouer, qu'ils se sont compris. La voix extraordinaire de John Kay entre alors dans la danse, profonde et déchirée, noire. La musique est née. Si l'on retourne le disque, on a une idée de ce qu'était le groupe à l'époque, pas très différent d'aujourd'hui, à vrai dire, en ce qui concerne le sound, mais musicalement plus fruste, ainsi que le confirme le répertoire : des thèmes de Willie Dixon ou de John Lee Hooker, un vieux classique comme « Corina », le tout interprété avec un certain feeling, une certaine couleur (surtout) mais assez peu d'originalité. Steppenwolf a fait du chemin depuis qu'il faisait naître la musique au « Matrix » de San Francisco, le 14 mai 1967. Un chemin qui passe bientôt par Paris. — PHILIPPE PARINGAUX.

**SÉRIE UNDERGROUND**  
1 NAZZ/2 VANILLA FUDGE/  
3 BLUES IMAGE/4 IRON BUTTERFLY/5 NEW YORK ROCK & ROLL ENSEMBLE/  
6 COUNTRY JOE & THE FISH/7 LARRY CORRELL/  
8 SANDY BULL (CED).  
8 x 30 cm.

Les séries, ça sert habituellement à faire vendre des trucs qui ne se seraient pas vendus autrement. Technique simple : dans un lot, on mélange quelques objets de qualité à beaucoup de « rossignols », assuré que l'on est de fourguer le tout, le Français étant atteint d'une telle collectionnisme qu'il ne tolère pas de voir l'harmonie de sa bibliothèque, des disques ou de son réfrigérateur troublée par un article manquant. Il faut bien reconnaître que si c'est là l'idée qu'ils ont eue à la CED, ils n'ont pas du tout les mêmes goûts que moi en matière de pop music. Je ne vois en effet, dans cette série que du tout bon... ou presque. Nous avons déjà chroniqué dans R & F les disques de l'Iron Butterfly (« Ball ») et de Larry Coryell, tous deux excellents, n'y revenons donc pas. Restent tout de même quelques petites choses intéressantes. Procédons par ordre. Nazz est un petit groupe américain, de la famille des Rascals, en gros, quatre jeunes garçons (orgue, gt, etc.) au talent point encore affirmé, très influencés dans leurs compositions par les Beatles et dans leurs improvisations par les Cream ! Cela donne un curieux mélange, rarement désagréable mais tout aussi rarement prenant. Surtout quand on écoute, tout de suite après, le numéro deux de la série, « Rock & Roll » par les Vanilla Fudge, groupe tellement arrivé au sommet de son art qu'il semble ne plus devoir poursuivre sa route sans se répéter. Mais les Vanilla Fudge jouant du Vanilla Fudge, cela vaut tous les groupes pop du monde et d'ailleurs, facilement. « Rock & Roll » est donc un album superbe, dense, excitant, nouvel exemple de l'éclectisme heureux des Fudge qui peuvent tout jouer, depuis le gospel, mais oui, jusqu'à Michel Legrand. Rien à redire, la grande classe à tous les niveaux.

Mais la vraie révélation de cette série, pour moi, c'est un groupe américain totalement inconnu, les Blues Image. Groupe de blues



comme son nom l'indique, composé de Mike Pinera (gt, voc), Frank Zappa (o, p), Malcom Jones (bs), Manuel Bertematti (dms) et Joe Lala (conga, voc). Un son épais (grâce à la double percussion), un excellent guitariste/chanteur, de beaux thèmes et un mélange réussi de blues low-down et de rythmes latin. Un bon pianiste aussi. Résultat de tout cela : un disque-surprise de grande qualité par un groupe dont on devrait reparler bientôt. Et s'ils en ont trop comme ça aux USA, ils peuvent toujours nous les envoyer... L'album du New York Rock and Roll Ensemble vaut beaucoup mieux que le simple récemment publié pouvait le laisser supposer. Il semble même que ce simple présente les deux morceaux les moins bons de l'album. Drôle d'idée... Musiciens impeccables, les membres du NYRRE ont également de fort belles voix bien posées et extrêmement avaries d'approximations. Si l'on ajoute qu'ils sont de bons compositeurs, n'hésitant pas à écrire des thèmes assez ardu à chanter (et qu'ils chantent !), on s'aperçoit que l'on devrait avoir un disque parfait. Il manque malheureusement au groupe un tout petit peu de chaleur pour vraiment accrocher. Sans doute trop préoccupés de perfection technique, ses membres ont oublié de vivre leur musique. Finalement, la seule vraie déception de la série est justement celle que l'on attendait le moins. Le nou-



# JETHRO TULL

## "BOURÉE"



### "STAND UP" BOURÉE . FAT MAN

A new day yesterday • Jeffrey goes to Leicester square • Bourée • Back to the family • Look into the eye • Nothing is easy • We used to know • Reasons for waiting • For a thousand mothers

ALBUM 33 + 30 cm N° 9103

gaillardet car musicasante N° 73004

BOURÉE, FAT MAN, 45 + PARADE N° 0060



# island

DISTRIBUTION SOCIÉTÉ PHONOGRAPHIQUE PHILIPS

vel album de Country Joe & the Fish n'est qu'une virulence. Toute virulence envolée, le groupe se lance dans une curieuse marche arrière. Restent cependant la beauté de certains thèmes et la jolie voix suave de Joe McDonald. C'est peu pour un groupe dont on avait pris l'habitude d'exiger beaucoup. Heureusement que la série se termine en beauté par le troisième disque de Sandy Bull, un chef-d'œuvre de musique... de musique tout court. L'art de Sandy Bull est extrêmement original et ne peut/veut être rattaché à aucun courant. On pourrait bien sûr, par-ci par-là, déceler quelques influences, mais cela n'en vaut vraiment pas la peine. Mieux vaut savourer, esprit et oreilles grands ouverts, ces deux morceaux prodigieux que nous offre Sandy Bull, tout seul avec ses instruments, ses clochettes et ses guitares bizarres, ses notes traînantes emmêlées et son art d'établir des climats sinués d'une profondeur inouïe. Sandy Bull est certainement un grand méconnu. Sans doute en était-il conscient dès l'instant qu'il a choisi d'emprunter cette porte étroite qu'est l'ouverture totale de l'esprit. Sa musique est prenante et a pourtant l'avantage extraordinaire de laisser ceux qui l'écoutent libres, entièrement libres de la ressentir à leur guise. C'est rare. Il faut en profiter.

Merci à Benoit Gautier, de la CED, qui m'a passé ces disques sans me demander de dire qu'ils étaient bons, sans même me le suggérer. — PHILIPPE PARINGAUX.

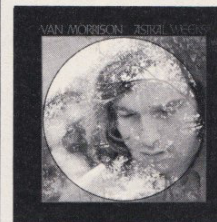
### VAN MORRISON ASTRAL WEEKS

Part One: Astral weeks. Beside you. Sweet thing. Cyprus avenue. Part Two: Young lovers do. Madame George. Ballerina. Slim slow slider.

WARNER BROS 1.768/30 cm (dist. Vogue)

Il y a des disques dont il faut parler, même lorsqu'ils sont sortis depuis plusieurs mois, c'est le cas de celui-ci. On savait que Morrison, une fois terminée son épopée avec Them, avait émigré aux USA, continuant en cela la tradition

irlandaise. Il a passé quelques années, sa guitare sous le bras, errant d'un état à l'autre, folk-singer d'importation, rêveur invétéré, amoureux transi, traversant non sans troubles la révolution psychédélique. Tout ceci, on le retrouve au long de ce disque magnifique. Morrison chante ses litanies, ses espoirs, ses erreurs, ses passions, il laisse deviner ses haines envers tout ce qui n'est pas pur: il a trop de pudeur pour crier, il se contente de gémir, assoiffé



de soleil, de grandes étendues liquides et immobiles, avec, en filigrane, des yeux clairs, des cheveux pâles, « In another time, in another place », mots qu'il murmure, qu'il souffle (« Astral weeks ») — et la plainte reprend, intolérable (« Beside you »). L'espoir, brièvement entrevu dans « Sweet thing », s'évanouit dans les sanglots de « Cyprus avenue », renaît dans « Young lovers do », faiblit au fil de « Madame George », sombre avec « Ballerina » — et Morrison se tue à la fin de « Slim slow slider », dans un dérapage angoissant. Certes, il n'y a là rien de très amusant, mais c'est irlandais... La musique, quant à elle, doit suffire de prétexte à l'acquisition de ce disque. On trouve de superbes accompagnements à la guitare (Sweet thing et Young lovers do, et tous les autres morceaux), Richard Davis se révèle comme un bassiste inspiré et sensible. Difficile de faire mieux en de telles circonstances; même remarque en ce qui concerne les parties de flûte, de saxophone (Young lovers do, qui swingue autant qu'un morceau de Colosseum). Et des pointes de violon par-ci, par-là, ou, au contraire, un fil musical ténu qui paraît effleurer la voix du chanteur pour s'en éloigner aussitôt, presque avec inquiétude

ENFIN !

les prodigieux amplificateurs anglais



sont disponibles en France



Prix variant entre 2.500 et 6.000 F.  
pour des puissances réelles de 60 à 200 watts

Un son comme vous n'en avez jamais  
entendu

Importateur exclusif

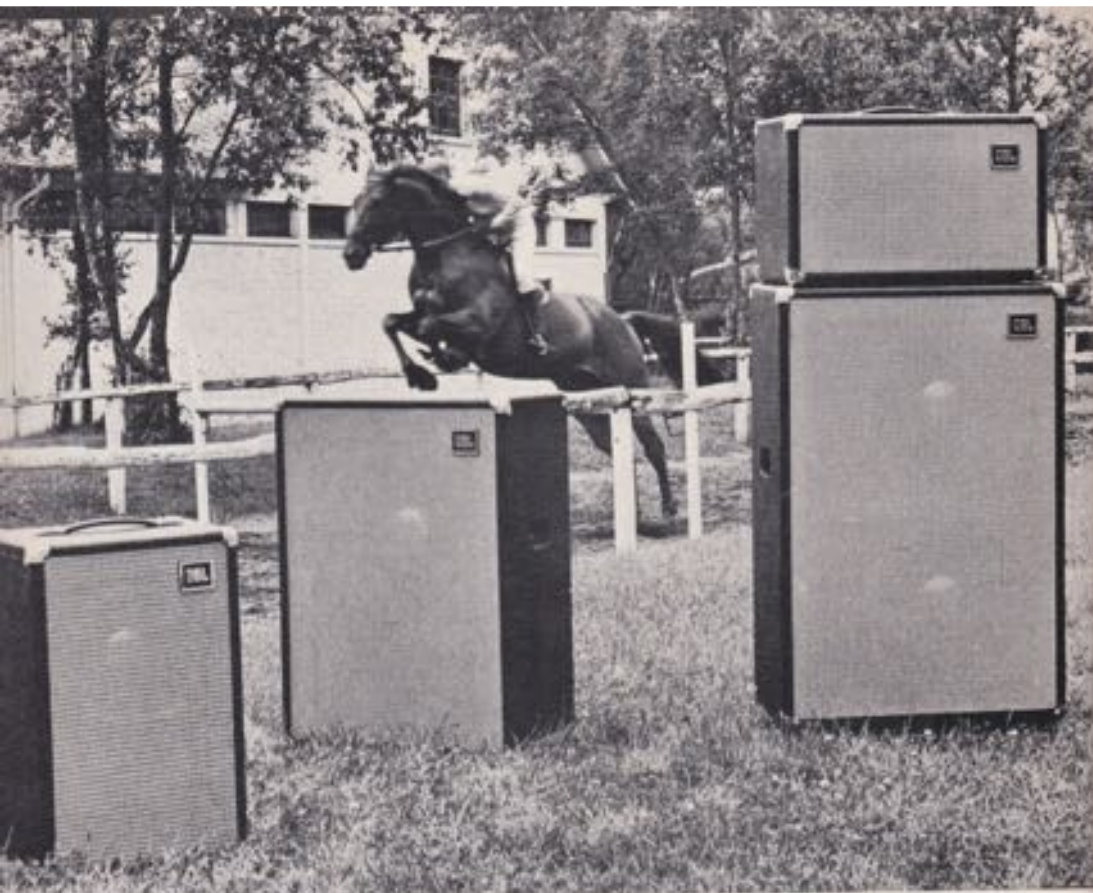
## GAFFAREL MUSIQUE

3, rue Guy-Mocquet, MARSEILLE-1<sup>er</sup>

Téléphone : 48-34-24

CATALOGUES ET DÉPOSITAIRES SUR DEMANDE





# pas d'obstacles avec JBLansing

- garantie totale de deux ans
- puissance démentielle
- rendement extraordinaire
- 9 modèles pour : guitare, guitare basse, sonorisations, orgue, orchestre, accordéon.

Une documentation vous sera envoyée gratuitement en écrivant ou téléphonant à

**AURIEMA FRANCE\***

98, Bd Victor Hugo, 92 CLICHY Tél. : 270-80-30

\*Agent général JBLansing

(Madame George).  
« Astral Weeks » : une musique, une voix, des mots, un disque fascinants. — JACQUES CHABIRON.

## DISQUES ÉTRANGERS

JONI MITCHELL  
CLOUDS. Tin angel. Chelsea morning. I don't know where I stand. That song about the midway. Roses blue. The gallery. I think I understand. Songs to aging children come. The fiddle and the drum. Both sides, now.

REPRISE RS 6.341/30 cm  
Après la révélation du premier « long-jeu » de la belle Canadienne, (« I came to the city/Down to the seashore », RS 6.293), voici avec ces « Nuages » (paradoxe !) une éclatante confirmation. Suivant la piste tracée par Dylan, les tenants du « folksong » (puisque il faut bien employer ce terme), se sont tour à tour laissés convaincre par les vertus de la guitare électrique, de l'orgue et de la batterie ; or, Joni Mitchell nous arrive avec sa voix fraîche, pure et presque naïve, à coup sûr émouvante, et pour tout soutien instrumental une guitare sèche (mais quelle !). A peine un orgue vient-il souligner une chanson, « Roses blue », comme le faisait une trompette bouchée pour le « Nathan La Franeer » du premier album. Ceci compensant cela, Joni se permet d'enregistrer « The fiddle and the drum » a capella (dans notre époque claptonienne, il faut oser !). « Le violon et le tambour » est une supplique à l'adresse des États-Unis, où la chanteuse mélange habilement la crainte et l'amitié :  
« O mon ami / Comment as-tu pu venir / Troquer le violon pour le tambour ? ». Musicalement, ça marche ; et commercialement aussi. Mais oui. Les ventes aux États-Unis et au Canada le prouvent, elles marchent fort. On est béat d'admiration devant une réussite

aussi complète obtenue avec une telle économie de moyens. Comme pour Leonard Cohen, « Ceux qui ont des oreilles entendent. » — J. V.

TOM PAXTON  
THE THINGS I NOTICE NOW. Bishop Cody's last request. Wish I had a troubadour. About the children. I give you the morning. The things I notice now. The iron man. All night long.

ELEKTRA EKS 74.043/30 cm  
Une suite logique à « Morning again », où l'ami Tom avait amorcé une brillante reconversion. Dans son nouvel album, ce merveilleux « troubadour » nous fait part de l'état actuel de sa recherche musicale. C'est une nouvelle expérience dans la fusion des genres : jazz (« The things I notice now »), boîte à musique (« Wish I had a troubadour »), « folksong » élaboré (« I give you the morning »), rock (« Bishop Cody's last request »), influence breilienne (« About the children »), et même poème symphonique (« The iron man », qui dure quinze minutes et comporte plusieurs mouvements)... excusez du peu ! Il est remarquable que de tous ces genres apparemment imperméables l'un à l'autre (du moins jusqu'à tout récemment), sortent une musique, une poésie et une œuvre parfaitement homogènes, et que le piano de David Horowitz soit aussi logiquement à sa place que la formidable Martin sèche de Tom ou tout autre instrument. Tout cela, n'en doutons pas, grâce à l'exceptionnelle intégrité et à la grande intelligence musicale de l'homme, qualités qui jointes à d'autres font plus que jamais de lui un artiste « pop » à part entière. — J. V.

PHIL OCHS  
REHEARSALS FOR RETIREMENT. Pretty smart on my part. The doll house. I kill therefore I am. William Butler Yeats visits Lincoln Park and escapes unscathed. My life. The scorpion departs but never returns. The world began in Eden but ended in Los Angeles. Doesn't Lenny live here anymore? Another age. Rehearsals for retirement. A & M SP 4.181/30 cm  
Phil Ochs avait publié au début de l'été 68 un bien



# enfin ! à versailles:

UN  
SPÉCIALISTE  
POUR ORCHESTRES  
CAPABLE DE  
CONCURRENCER  
LES PRIX PARISIENS

Avec  
toutes les marques de guitares  
d'amplificateurs,  
de batteries et  
d'accessoires.  
... un choix visible  
de  
10h,  
à 14h, de  
16 à 20h + le  
lundi après-midi, le  
dimanche matin et sur  
rendez-vous par téléphone

# Musique 78

VERSAILLES  
63 Avenue de St Cloud  
950.20.11.





ILS VIENNENT DE RECEVOIR LE NOUVEAU CATALOGUE DE

## WESTERN HOUSE

13, avenue de la Grande-Armée, PARIS-16<sup>e</sup>  
4, bd Montmartre, PARIS-9<sup>e</sup> (770.10.41)  
4, rue de l'Ancien-Courrier, 34 - MONTPELLIER

AVEZ-VOUS DEMANDÉ LE VOTRE ?

### BON DE COMMANDE

Je désire recevoir gratuitement, sans aucun engagement de ma part, le CATALOGUE 1979 D'IMPORTATIONS U.S.A. de tout l'équipement de :

**WESTERN-HOUSE** 13, av. de la Grande-Armée, PARIS-16<sup>e</sup> KLE. 06-85

NOM : \_\_\_\_\_ Prénom : \_\_\_\_\_  
ADRESSE : \_\_\_\_\_

**CRÉE « L'AMBIANCE LUMIÈRE »**  
de A à Z grâce à sa gamme  
d'APPAREILS

## SOUND MUSICAL

des appareils d'avant-garde !  
Les appareils suisses de renommée mondiale permettent de combiner l'ambiance musicale et l'ambiance lumineuse de tous les locaux publics désirant mettre à la disposition de leur clientèle une troisième dimension.  
Quelques applications des éclairages variant directement en fonction de la musique.



Dancing, discothèque, orchestre, piste de danse, vitrines, défilés de mode, présentation de nouveaux produits, etc.

• Modulateur de lumière • Kallidoscope • Stromboscope  
• Kallidoscop • Projecteurs à lode et nouveaux.

## CONCERTONE

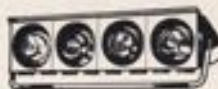
MODULSCOPE  
CONCERTONE  
Cet appareil peut moduler plusieurs lampes à la fois ou les atténuer en régime continu.

• Puissance max. 1.000 Watts.

• Se branche sur la sortie HP de n'importe quel amplificateur.

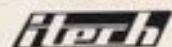
COLOR KIT CK1 (2 lampes de 100 Watts avec lentille de Fresnel colorée en verre dur)

## DYNA - CORD



DYNACOLOR DC  
Projecteur lumineux à 4 couleurs.  
Commutation au pied ou par moteur (uniquement pour secteur 220 V alternatif).

DEMONSTRATION SUR DEMANDE

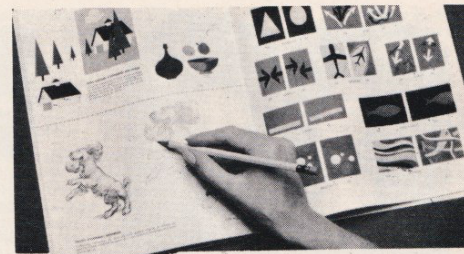


IMPORTATIONS TECHNIQUES  
37, rue Condorcet - PARIS-9<sup>e</sup>  
Tél. : 206.27.16-Stationnement assuré

Je désire recevoir gratuitement le catalogue complet concernant  
SOUND MUSICAL ☐ CONCERTONE ☐ DYNA-CORD ☐  
Mon nom : \_\_\_\_\_  
Mon adresse : \_\_\_\_\_

curieux album, « Tape from California » (A & M SP 4.148), dans lequel il semblait revenir en partie au style de ses débuts, notamment à cause de l'emploi de la guitare sèche et de la participation exceptionnelle de Jack Elliott à l'enregistrement d'une émouvante ballade sur la vie et la mort de Joe Hill, le chanteur-martyr des « Wobblies ». Or voici, avec « Rehearsals for retirement » (= « Répétitions pour une retraite »), un point de non-retour. Disons-le d'entrée : ce disque, à l'orchestration très « pop », est beau et réussi. Mais triste. Souvenez-vous de l'année 68 : d'abord, ce fut l'assassinat de Martin Luther King, puis celui de Robert Kennedy ; ensuite, à la fin du mois d'août, au moment même où les Soviétiques venaient d'envahir la Tchécoslovaquie, et où les étudiants mexicains relayaient les Français, on eut le lamentable congrès du Parti « Démocrate » à Chicago. Outre les brutalités policières incroyables (cf. « R & F » n° 24-25), Humphrey « le porc » emportait sur Eugene McCarthy, que Phil Ochs avait un temps soutenu. Lorsque je le revis à New York dix jours après Chicago, il était abattu et désemparé. Le coup de grâce, à la fin de 68, fut l'élection du pantin Nixon. C'est alors, je crois, que Phil devint révolutionnaire. Le présent disque est peut-être son testament d'auteur-compositeur, si l'on en croit d'une part le titre, d'autre part la pochette (voir ci-contre). Les chansons alternent la mélancolie (« The doll house », dont l'empreinte dylanésque est indéniable) avec la violence révolutionnaire (« Pretty smart on my part », où il dit textuellement : « Quand je me sentirai un peu mieux, nous assassinerons le président et nous nous emparerons du gouvernement »). On voudrait espérer que Phil, dont la voix est si nécessaire aux Américains, écrira d'autres chansons. D'ici là, quoi qu'il décide (retraite effective ou poursuite de sa carrière de chanteur), on aura la satisfaction de savoir qu'il est un des rares à vivre PLEINEMENT des chansons qui n'ont pas volé leur titre d'« engagées ». — JACQUES VASSAL.

## Etes-vous doué pour le dessin ? Pour en avoir le cœur net, faites ce test gratuit



Aimeriez-vous savoir si vous êtes doué pour le dessin ? Voici une chance unique pour le savoir enfin, sans dépenser un centime. Les fondateurs de la Famous Artists School Américaine ont mis au point un Test spécial que les experts considèrent comme le test le plus révélateur qui ait jamais été conçu. Et vous aussi, vous pouvez passer ce Test, absolument gratuitement.

### Doutez-vous de votre talent ?

Avouez qu'il serait dommage de ne pas en profiter. D'autant plus que vous n'avez même pas besoin d'avoir fait du dessin auparavant. Le test est destiné à découvrir votre aptitude personnelle, non pas à développer votre « habileté ». Par de nombreux recoupements et des exercices simples, il permet de détecter votre sens du dessin, vos dons pour la composition, votre aptitude à l'observation et votre imagination — c'est-à-dire les composantes essentielles du talent artistique.

Il est tout à fait possible que pour un profane vos dessins puissent paraître maladroits, mais un spécialiste sait toujours découvrir le vrai talent. Et les personnes qui jugent votre test sont des experts. C'est pourquoi leur opinion n'est pas toujours positive. C'est pourquoi, aussi, l'efficacité de cette méthode de sélection et de formation a été prouvée des centaines et des centaines de fois par la réussite de nos élèves.

### Nos étudiants réussissent et gagnent de l'argent. Pourquoi pas vous ?

Beaucoup d'étudiants, après formation, sont entrés dans des firmes qui leur offraient de grandes possibilités de promotion et un avenir assuré. Maintenant, ils gagnent de l'argent grâce à leur talent artistique. Beaucoup d'argent.

Et vous ? Vous qui aimez crayonner, vous vous êtes certainement demandé si vous aviez les dons nécessaires pour devenir un artiste commercial bien payé, ou un peintre professionnel à temps partiel. Voici l'occasion de saisir votre chance. Il ne vous faut qu'un crayon et une

demi-heure. Ce sera probablement l'une des demi-heures les plus intéressantes et les plus agréables de votre vie.

### Votre test sera noté gratuitement

Une fois ce test terminé, renvoyez-le nous : il sera noté gratuitement par des spécialistes. Si vous obtenez une note au-dessus de la moyenne, ou si vous donnez des preuves suffisantes de vos aptitudes artistiques, vous aurez la possibilité d'adhérer à notre Ecole. Vous pourrez alors choisir celui de nos cours qui correspond le mieux aux buts que vous voulez atteindre.

### Un enseignement personnel

Les 25 célèbres artistes qui fondèrent notre Ecole ont mis en commun tous les secrets techniques qu'ils avaient appris tout au long de leur vie professionnelle. Tout en poursuivant leur brillante carrière, ils ont exécuté des milliers de dessins spéciaux, illustrant chaque point particulier. Et aujourd'hui, ils contribuent régulièrement à la mise à jour du Cours par l'ajout de nouvelles techniques.

De plus, ils ont établi et supervisent une méthode de correction par correspondance aussi personnelle qu'une leçon particulière et ils patronnent toujours son application.

### Faites ce test révélateur

Ne tardez pas. Avouez que si vous avez du talent, il serait vraiment dommage de le laisser ainsi perdre, simplement en ne profitant pas de cette offre gratuite, sans aucun engagement.

Envoyez donc le bon ci-dessous, dès maintenant. S'il a déjà été détaché, n'hésitez pas à écrire à :

FAMOUS ARTISTS SCHOOL  
L'Ecole des Grands Artistes  
Atelier 1034

47, avenue Otto - Monte-Carlo.  
Pour la Belgique :  
1309, Centre Int. Rogier, Bruxelles.  
Pour la Suisse : 2, rue Vallin - 1201 Genève.  
La Famous Artists School est membre du Conseil Européen de l'Enseignement à domicile.



## FAMOUS ARTISTS SCHOOL

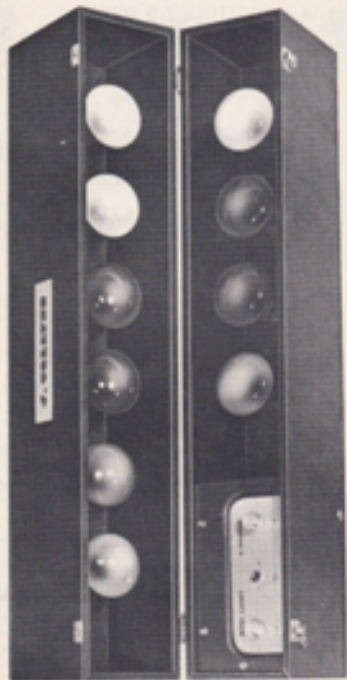
L'Ecole des Grands Artistes Atelier 1034  
47, avenue Otto - Monte-Carlo

Oui, j'aimerais savoir si j'ai un talent artistique qui mérite d'être développé. Veuillez m'adresser le test gratuit de la Famous Artists School, ainsi que toutes les informations concernant cette célèbre école de dessin. Il est entendu que le fait de profiter de ce test révélateur ne m'engage en aucune sorte.

(Ecrire en majuscules)

Nom \_\_\_\_\_ Prénom \_\_\_\_\_  
Profession \_\_\_\_\_ Age \_\_\_\_\_  
Rue \_\_\_\_\_ N° \_\_\_\_\_  
Ville \_\_\_\_\_ Dépt \_\_\_\_\_ Ardt \_\_\_\_\_





# enfin...

un modulateur de lumière monocanal pour orchestre.  
Transportable en valise gainée avec 10 spots de couleur  
pour **570f TTC.**

c'est une production  
**AUDIO ELECTRONIC COMPANY FRANCE**  
66 à 70, rue Regnault - Paris 13e - Tél. : 336.47.61  
Documentation et liste revendeurs sur demande



**DISTRIBUTEUR  
POUR LA  
FRANCE**

**DES CYMBALES  
FORMULA 602**

Documentation gratuite  
sur demande à :

**SOCIÉTÉ  
A. S. BOUDARD**

B. P. N° 3  
94 - BREVANNES  
Tél. 922-65-59

## DISQUES DU MOIS

**CHUCK BERRY**  
Concerto in B Goode. Good  
lookin' woman. My wo-  
man. It's too dark in there.  
Put her down.

**MERCURY 134.222 MCY/33 t**  
Bien qu'associé à la série d'album intitulée « Rock édition spéciale » (série qui consacre chacun de ses albums à un chanteur, et non à plusieurs comme dans les « Fantastiques épopées du rock »), ce 33 t n'est pas très rock : sur la première face, Chuck « Crazy legs » Berry veut démontrer qu'il connaît aussi le blues, et sur l'autre, la guitare. Ce dont je n'ai d'ailleurs jamais douté... Pourtant je pense qu'il pourrait aller encore plus loin dans ces domaines. — J. B.

**MIKE BLOOMFIELD**  
IT'S NOT KILLING ME. If  
you see my baby. For  
anyone you meet. Good  
old guy. Far too many  
nights. It's not killing me.  
Next time you see me.  
Michael's lament. Why  
must my baby. The ones I  
loved are gone. Don't think  
about it baby. Goofers.  
**CBS 63.652/30 cm**

Le premier disque de Mike Bloomfield sous son seul nom. Le guitariste est devenu chanteur. Le chanteur est moins bon que le guitariste. Mike Bloomfield possède une voix curieuse, un peu voilée et d'une justesse tout à fait approximative (ainsi, « Far too many nights » et « It's not killing me » sont complètement faux). Cela n'est pas très grave, car il règne tout au long de ce disque un climat original, très différent de tout ce qu'avait fait Bloomfield récemment. Climat volontairement désuet, avec un petit côté country qui est loin d'être désagréable (les trois premiers titres sont excellents, tous ceux de la face 2 également). Il faut dire que Bloomfield a su s'entourer : une quinzaine de musiciens parmi lesquels on retrouve quelques anciens membres de l'Electric Flag et d'autres instrumentistes californiens réputés (John Kahn, Bob Jones, Mark Naftalin). Quant à la guitare de Bloomfield, l'un des meilleurs élèves

de B. B. King, elle reste à son excellent niveau habituel, nette, claire, inspirée, et se promène, très à l'aise, sur des arrangements de cuivres qui rappellent ceux de T. Bone Walker il y a une bonne vingtaine d'années (« Next time you see me »). Bloomfield a décidément le blues dans la peau : blues blanc dans le gosier et blues noir dans les doigts. Le mélange est curieux et ce disque n'arrive pas à être décevant, en dépit des petites approximations mentionnées plus haut. Mais ne vous fiez pas trop à ces lignes, j'ai un fort faible pour Mike Bloomfield et je verse un pleur de regret à chaque fois que j'écoute l'Electric Flag. — Ph. P.

**CANNED HEAT**  
HALLELUJAH. Same all  
over. Change my ways.  
Canned Heat. Sic'em pigs.  
I'm her man. Time was.  
Do not enter. Big Fat.  
Huatla. Get off my back.  
Down in the gutter but  
free.

**LIBERTY LST 7618/30 cm**  
Un disque que tout le monde attendait : qu'allaient faire les Canned Heat après le fabuleux double album « Living the Blues » ? Le boogie était tellement mis-à-mal dans « Re-Fried Boogie » qu'il ne leur était guère possible de le ressortir encore une fois. Ils ne l'ont pas fait, et quoique ce disque soit très différent de leur production antérieure, il porte la marque du Canned Heat au plus profond de ses (deux) sillons. Le beat Canned Heat est partout dans ce disque, que ce soit dans les plages rapides (Same all over, Do not enter, Big Fat) que dans celles qui le sont moins (Canned Heat, Time Was, qui revêt ici une autre allure que sur le 45 t, et Down in the gutter...). Sic'em pigs, le morceau comique, nous permet d'entendre la voix paresseuse de Vestine qui fait des choses splendides, en compagnie d'Alan Wilson dans Get Off my Back. Ce même Vestine se révèle comme un excellent bassiste (Down in the gutter). Qu'il y ait quatre ou six cordes à la guitare, il s'en moque : il joue bien. Parallèlement, Larry Taylor, ordinairement bassiste, produit un superbe solo, tandis que l'Ours (the Bear) rugit comme un grizzly des Rocheuses. Beaucoup de personnes on. collaboré, de plus ou moins près, à la mise en boîte d'Hallelujah ; au passage : Mark Naftalin qui joue de l'excellent piano (évidemment) dans Same all over et Down in the gutter. Tout cela

est d'ailleurs consigné sur un tableau amusant : achetez le disque, écoutez l'excellente pop music signée Canned Heat, écoutez les soli propres de Vestine (sic!) et les démonstrations d'Al Wilson à l'harmonica. — J. C.

**JOHNNY CASH**  
JOHNNY CASH AT SAN  
QUENTIN. A boy named  
Sue. Wanted man. I walked  
the line. Wreck of the  
old 97. San Quentin. Dar-  
ling companion. Stark ville  
city jail. Folsom prison  
blues.

**CBS 63.629/30 cm**  
Une gueule de gros dur, de brute presque, un regard qui vous foudroie. Une voix puissante et aigre. La vie, il lui en veut beaucoup, Johnny Cash. Il n'a pas toujours été heureux. La prison, il l'a connue. Le pain noir, il l'a mangé. L'héroïne, dit-on, il l'a prise. Aujourd'hui, sa vengeance est arrivée à terme : lorsque l'on demande à un Américain quel est son chanteur préféré, il vous répond invariablement Johnny Cash s'il est du sexe mâle, Tom Jones s'il s'agit d'une fille. Cash ramène l'homme vers ses ancêtres, ces cow-boys aventureux qui n'avaient jamais froid aux yeux, c'est du moins la légende... Cash et Jones sont actuellement plus populaires aux USA que Presley ou Dylan eux-mêmes. Johnny Cash, qui a une célèbre émission de télévision aux États-Unis, a parcouru beaucoup de chemin depuis le jour où il entra chez Sun, à peu près à la même époque que Presley, Carl Perkins et Jerry Lee Lewis. Contestataire au possible, il est très aimé dans les Campus... et les prisons. La discipline, il déteste cela. Il le dit dans ce récit donné à la prison de San Quentin. Souvent, il donne l'impression de se foutre du monde, et surtout de cette saleté de prison... Par contre, il redonne un peu de joie à ses habitants en plaisantant avec eux, en leur chantant la musique qu'ils aiment, un peu de rêve en leur présentant sa femme, June Carter. Plus qu'un simple chanteur de Country and Western, Johnny Cash est un phénomène que tout amateur de musique américaine se soit de connaître. — J. B.

**CLASSICAL M**  
Such a lovely voice. Love,  
love is there.

**PATHE 10.517 M/45 t**  
Ils font partie des très rares groupes français capables d'enregistrer en anglais sans se couvrir de ridicule. Le Classical

M est un groupe qui a déjà dépassé le stade des promesses. Un très bon chanteur, de bons musiciens et, surtout, une orchestration et des arrangements d'une étonnante finesse font d'un morceau comme « Such a lovely voice » une petite merveille, dans le style de ce que font les Moody Blues, mais en un peu plus musclé. — P. CR.

**CREEDENCE**  
CLEARWATER REVIVAL  
GREEN RIVER. Green river.  
Commotion. Tombstone's  
shadow. Wrote a song for  
everyone. Bad moon rising.  
Lodi. Cross-tie walker. Si-  
nister purpose. The night  
time is the right time.  
**AMERICA 30 AM 6.047/30 cm**

Creedence Clearwater, le seul groupe qui sorte des simples dont les deux titres sont des tubes : « Lodi » avec « Bad moon rising », « Commotion » avec « Green river ». C'est la folie, en ce moment pour ce groupe qui se voit ainsi largement récompensé de ses dix longues années d'attente et de déprimata (« Lodi » raconte cela). Ils ont donc trouvé le truc, le son qui plaît, et ils s'y tiennent avec une belle constance depuis « Suzy Q », qui n'est tout de même pas si vieux. Cet album est de la même veine que le précédent, c'est-à-dire bien rempli, juteux, épais, marqué du début à la fin par le même rythme pesant, la sonorité particulière des guitares, glissante, remarquablement colorée, et surtout, surtout, la voix de John Fogerty, diamant brut dans un écriin, chabada, chabada, uniquement destiné à le mettre en valeur. Beaucoup de bons titres, en dehors de ceux déjà connus : le lent « Wrote a song », « Sinister purpose » dont le climat rappelle celui du « Graveyard train » du précédent album, et surtout un « Night time » sur lequel John Fogerty hurle comme un loup enroué, et qui balance de façon étonnante. La musique de Creedence est une musique fruste, presque simpliste, mais les membres du groupe apportent à tout ce qu'ils font une telle sincérité et une telle vigueur que tout cela passe fort bien. — Ph. P.

**FAT MATTRESS**  
All night drinker. I don't  
mind. Bright new way.  
Petrol pump assistant Mr  
Moonshine. Magic forest.  
She came in the morning.  
Everything's blue. Walking  
through a garden. How  
can I live.



# LE PRESTIGE



L'orgue **PRESTIGE** dernière création de **C.E.I.** décuple votre interprétation par ses **INNOMBRABLES COMBINAISONS.**

- 1 clavier de 61 notes Do à Do, inclinable à 30°.
- 1 ou 2 octaves de basse à volume réglable.
- Une registration étonnante à **réglage individuel par tirettes.**
  - 5 Flûtes : 16', 8', 5' 1/3, 4', 2'.
  - Woodwind : 16', 8'.
  - Strings : 8', 4'.

- **Percussions indépendantes** sur 16', 8', 5' 1/3, 4', 2'.
- Repeat à vitesse réglable.
- **Trois sustains** : cithare, clavecin, guitare.

Documentation complète et gratuite sur simple demande à **FORTIN-EUROMUSIC**, 4, cité Chaptal, Paris-9<sup>e</sup> - Tél. : 874-58-34.

**EN LOCATION** à la journée, à la semaine ou au mois :  
L'ORGUE ÉLECTRONIQUE, transportable ou en console.  
LES AMPLIS et les H.P.  
LE PIANO droit ou à queue,  
de votre choix.

N'HÉSITEZ PAS A NOUS CONSULTER,  
RÉSERVATION RECOMMANDÉE chez

**FORTIN-EUROMUSIC**

4, cité Chaptal, Paris-9<sup>e</sup> - Tél. 744-35-90 et  
26, rue de Paris, Nice (A.-M.) - Tél. 85-11-72.

JUSQU'AU 30 NOVEMBRE  
ABONNEZ-VOUS A

## MUSIQUE - ACTUALITÉ

pour 18 F au lieu de 25 F vous  
recevrez les 24 prochains N<sup>os</sup>

S'adresser à **M. J.-C. POGNANT**  
42, rue d'Audincourt, 25 - SÉLONCOURT  
C.C.P. DIJON 2336-31

## INTERIM SHOW BUSINESS

47, rue Richer, PARIS-9<sup>e</sup>

City Center Hall Tél. : 525.46.08, 523.15.46

### RECHERCHE

Groupe mannequins internationaux  
recherche mannequins professionnels  
et débutants pour photo, cinéma,  
mode et publicité.

Groupe ingénieurs du son recherche  
musiciens, groupes, chanteurs ou  
chanteuses pour promotion disque.

### DISQUE ET MUSIQUE

Échange et importation de disques et d'instruments  
**SITAR - TABLA - KENA - GUITARES**  
**JAPONAISES - FRAMUS - KLIRA - CORDES**  
**LA BELLA - ONGLETS DOBRO DERBOUKA**

Solde permanent de disques :  
45 Tours : 2 et 4 Frs  
30 Centimètres : 16 et 20 Frs  
161, rue de Rennes - 548.63.37  
96, Bd Montparnasse - 326.72.52

AUCUN ÉCHANGE PAR CORRESPONDANCE

**POLYDOR 184.305/30 cm**  
On pouvait craindre que Noël  
Redding ne refasse du Jimi  
Hendrix sans Jimi Hendrix,  
ce qui n'eût pas manqué  
d'être catastrophique. Eh bien,  
non, la musique de Fat Mat-  
tress est à mille kilomètres de  
celle de l'Experience, et c'est  
tant mieux. Tout le monde  
a tiré à boulets rouges sur ce  
groupe, après l'avoir vu à  
Wight. Sa musique n'est évi-  
demment pas de celles qui  
peuvent mettre debout cent  
mille personnes, réunies dans  
un champ, bien qu'elle évoque  
le plus souvent des forêts et  
des jardins fleuris au petit  
matin. C'est une jolie musique  
que celle de Fat Mattress,  
sans autre ambition que d'être  
jolie, justement, et évocatrice  
de choses très délicates et  
poétiques. C'est pourquoi les  
morceaux les plus rapides  
sont les moins bons : la voix  
du chanteur (Neil Landon)  
manque par trop de puissance  
et la sonorité générale du  
groupe est un peu maigre.  
Particulièrement celle de Red-  
ding à la guitare. Un piano  
serait le bienvenu, qui appro-  
fondirait un peu le tout. Mais  
ces morceaux sont en mino-  
rité dans l'album, et le reste  
n'est fait que de fort jolies  
choses, tel ce « Walking  
through a garden », sur un  
remarquable accompagnement  
de clavecin (le bassiste Jimmy  
Leverton) et de balais (Eric  
Dillon). Brûlé par le volcan  
hendrixien, Noël Redding se  
refait une santé parmi les  
fleurs. De « Crosstown traffic »  
à « Walking through a garden »,  
la sérénité retrouvée. — Ph. P.

**FOUNDATIONS**  
**DIGGING THE FOUNDA-**  
**TIONS.** My little Chickadee.  
Till night brought day. Wait-  
ing on the shores of now-  
here. In the bad bad old  
days. A penny, Sir, I can  
feel it. Take away the  
emptiness too. Let the hear-  
taches begin. A walk  
through the trees. That  
same old feeling. Solomon  
Grundy.  
**PYE CLVLPXV 385/30 cm**  
C'est faible, très faible. Les  
Foundations se sont fait une  
spécialité du R'n'B édulcoré  
pour teenyboppers (« Little  
Chickadee ») anglais, et leur  
musique est un mélange peu  
convaincant et encore moins  
swingant de Tamla Sound et  
de pop anglais style Manfred  
Mann. Ceci est particulièrement  
sensible dans les compositions  
(nombreuses) de Macaulay et  
MacLeod. De-ci de-là, au  
hasard des plages, on trouve

quelques choses intéressantes,  
et particulièrement « Till night  
brought day ». C'est maigre. —  
Ph. P.

**HUMBLE PIE**  
**AS SAFE AS YESTERDAY**  
IS. Desperation. Stick shift.  
Butter milk boy. Growing  
closer. As safe as yesterday.  
Bang! Alabama 69. I'll go  
alone. A nifty little number  
like you. What you will.  
**IMMEDIATE IMSP 025 (réf.**  
**anglaise) 30 cm**  
Ils le proclament bien haut  
eux-mêmes, ils ne forment pas  
un super groupe. En effet, les  
quatre membres d'Humble Pie  
se contentent d'être bons.  
Car il est bon, ce disque, même  
s'il n'apporte strictement rien  
à la musique. Dès le début,  
l'excellent « Desperation », la  
couleur est annoncée : ce sera  
la musique des Small Faces,  
mais approfondie, adultée, ma-  
gnifiée. Il faut reconnaître à  
Marriot et Frampton ce mérite  
d'avoir évité une facilité rac-  
crocheuse qui était jusqu'à  
présent le lot habituel des  
Small Faces et des Hend. Le  
style s'est durci avec Humble  
Pie, et cela peut donner du  
très bon (« Desperation ») ou  
du moins bon (le confus « But-  
ter milk boy ») : on sent que  
les Cream sont passés par là  
(le final de « Butter »), et  
Jethro Tull aussi (« Growing  
closer »), et bien d'autres dont  
les Beatles et les Stones.  
Toutes ces influences mêlées  
pouvaient déboucher sur ce  
que Philippe Gamier appelait  
déjà le patch-rock. Il  
n'en est rien, Humble Pie se  
tirant facilement d'affaire grâce  
au savoir-faire de ses deux  
leaders. — Ph. P.

**JAZZ CLASSICS**  
Vol 1 : **DE PARIS DIXIE**  
(Sidney de Paris). Blue  
Note B 6.501-K.  
Vol. 2 : **THE FUNKY PIANO**  
**OF ART HODES.** Blue Note  
B 6.502-K.  
Vol. 3 : **THE BEGINNING**  
**& THE END OF BOP.** Blue  
Note B 6.503-K.  
Vol. 4 : **ORIGINAL BLUE**  
**NOTE JAZZ.** Blue Note  
B 6.504-K.  
Vol. 5 : **CELESTIAL EX-**  
**PRESS** (Ed. Hall). Blue  
Note B 6.505-K.  
On sait que l'étiquette Blue  
Note, fondée en 1939 par  
Alfred Lyon et Francis Wolf  
fut, jusqu'à l'indépendance de la  
guerre, la seule marque de  
disques spécialisée dans le  
jazz, traditionnel ou bop : les  
sessions de Sidney Bechet,  
rééditées il y a deux ans, sont  
célèbres. Aujourd'hui Pathé  
Marconi nous offre les cinq

premiers d'une série de onze  
L.P. qui doivent contenir l'es-  
sentiel du vieux catalogue 78 t.  
Blue Note.  
Deux remarques tout d'abord.  
Alors que les originaux ne  
sonnaient pas toujours très  
bien (pressages des années de  
guerre), ces rééditions,  
importées d'Allemagne, sont  
techniquement aussi bonnes  
que possible. Par ailleurs, et  
ceci plaira aux collectionneurs  
sans léser pour autant les  
néophytes, le compilateur a  
retenu, chaque fois que ce lui  
a été possible, des matrices  
inédites. Bravo !  
Le premier disque contient  
d'excellents Sidney de Paris  
(tp), avec Edmund Hall ou  
Omer Simeon (cl), parfois  
James P. Johnson au piano  
et Big Sid Catlett à la batterie ;  
cela situe la musique, du New  
Orleans évolué avec une forte  
teinture de middle-jazz des  
années 40. C'est, d'un bout  
à l'autre, excellent.

Volume 2 : Art Hodes. Qui se  
souvient de ce pianiste et  
critique d'origine ukrainienne,  
qui avait sa revue à lui (Jazz  
Records), pas mal fichue du  
tout, et enregistrait pour l'amour  
de la musique ? Mais son  
amour, c'était le Dixieland, il  
ne décarrait pas de là. Il était  
un sous Jelly Roll Morton,  
il le savait et ne voulait rien  
être d'autre ; du moins sa  
fidélité à l'esprit de la N.O.  
était-elle exemplaire : j'ai pris  
grand plaisir à le réentendre,  
ainsi que son trompette Max  
Kaminsky.  
Le début et la fin du bop ?  
Entendez par là qu'il y a des  
faces de 1948, d'autres de  
1954. Je ne fais procès d'inten-  
tions à personne, mais dois  
bien constater que les pre-  
mières reposent entièrement  
sur les épaules du ténor James  
Moody, les autres sur la  
contrebasse d'Oscar Pettiford.  
Deux champions, je suis d'ac-  
cord, mais qui ont été mieux  
enroulés en d'autres cir-  
constances : niveau moyen des  
interprétations ? Les Jazz  
Messengers après Benny  
Golson...

Le vol. 4 couvre des Edmund  
Hall avec Sidney de Paris,  
Vic Dickenson, James P. John-  
son et Sid Catlett, presque  
tous inédits et tous formidables,  
et d'autres Art Hodes avec  
une partie des mêmes musi-  
ciens ; ils sont bons, mais à  
écouter avant les Ed. Hall, pas  
après...  
La face 1 du dernier disque,  
c'est le monstre, la merveille !  
Les faces de Edmund Hall  
avec Charlie Christian à la  
guitare : des raretés inimi-  
-

nables, avec deux prises pour  
certaines : les seuls soli qu'aient  
enregistrés Charlie sur le blues  
lent (« Profondly blue », takes  
1 & 2, ah !) bref, des splen-  
deurs. Le verso, sans Charlie,  
mort entre temps est bon, lui  
aussi. Jeunes qui aimez le jazz,  
dites-vous ceci : vous trouvez  
ces disques d'aujourd'hui ; moi, j'ai  
attendu 28 ans, d'entendre ces  
plages avec Charlie Christian.  
Heureuse gérance de société  
de consommation, n'est-ce  
pas ?  
Encore 6 LP à attendre, pas  
trop longtemps, espérons-le.  
Et quelles merveilles, avec des  
Pete Johnson, des Tiny Grimes  
grande cuvée. Si le lion et le  
loup n'étaient pas des affreux,  
on les embrasserait... — B. N.

**JERRY LEE LEWIS**  
**ALABAMA SHOW.** Jenny  
jenny. Who will the next  
fool be. Memphis. Hound  
dog. I got a woman. High  
heel sneakers. No par-  
ticular place to go. Together  
again. Long tall sally. Whole  
lotta shakin' goin' on.  
**MERCURY 134.215 MCY/**  
**33 t**  
**OLD COUNTRY WESTERN.**  
Green green grass of home.  
Detroit city. What's made  
Milwaukee famous. Walk  
right in. North to Alaska.  
King of the road. She still  
comes around. Release me.  
Let's talk about us. Ring  
of fire. Louisiana man. All  
the good is gone.  
**MERCURY 134.216 MCY/**  
**33 t**  
**STAR CLUB.** I got a wo-  
man. High school confi-  
dential. Money. Matchbox.  
What'd I say, part 1 & 2.  
Great balls of fire. Good  
Golly miss Molly. Lewis,  
boogie. Your cheatin' heart.  
Hound dog. Long tall Sally.  
Whole lotta shakin' goin'  
on.

**MERCURY 134.215 MCY/**  
**33 t**  
Trois albums que tous les vrais  
puristes du rock se doivent de  
posséder. Le premier et le  
dernier sont des rééditions de  
deux 30 cm enregistrés en  
public par l'homme de la  
Louisiane. Si vous devez  
choisir, je vous conseille celui  
qui a été effectué au célèbre  
Star-Club d'Hambourg avec le  
groupe des Nashville Teens,  
car au Birmingham Municipal  
Auditorium, devant quelques  
15 000 fans, Jerry perd parfois  
un peu de sa qualité au profit  
de l'enthousiasme ; et puis  
« Great balls of fire » et « High  
school confidential », deux de  
ses plus grands tubes ne  
figurent que sur l'enregistre-



# Buffet



# Crampon

18-20 Passage du Grand Cerf, Paris 2<sup>e</sup> | Tél. : 488-88-78



G. Pétit.

ment d'Hambourg. Le second album « Old country western » n'a rien de particulièrement vieillot malgré son titre. Il s'agit en fait de ce que fait sur scène, désormais, avec beaucoup de succès aux États-Unis, Jerry Lee Lewis: du Country and Western. C'est vraiment chouette, et les fans de rock n'y perdent pas au change car le montage a été très bien fait: c'est-avec plaisir que l'on retrouve de très bonnes versions de « Green grass of home », « Walk right in » et « King of the road ». — J. B.

#### NBRQ

C'mon everybody. Rocket nb 9. Kentucky slop song. Ida. C'mon if you're comin'. You can't hide. I didn't know myself. Stomp. Fergie's prayer. Mama get down those rock and roll shoes. Hymn nb. 5. Hey baby Liza Jane. Stay with me.

**CBS 63.653/30 cm**  
Un ensemble américain constitué par Frank Gadler, chant; Steve Ferguson, guitare; Jody St. Nicholas, basse; G.T. Staley, percussion et Terry Adams, orgue-harmonica, auxquels se joint parfois Don Adams au trombone. La musique qu'ils produisent est simple, plaisante, nous ramène vers l'allégresse des premiers Beatles, et même parfois vers le rock'n'roll d'Eddie Cochran avec « C'mon everybody » ou de Chuck Willis avec « Rock'n'roll shoes ». Un disque sur mesure pour la chaîne de ce vieux rocker que je suis, à mes moments perdus. — J. B.

#### OTIS REDDING

**LOVE MAN.** I'm a changed man. Higher and higher. That's a good idea. I'll let nothing separate us. Direct me. Love man. Groovin' time. Your feeling is mine. Go to get myself together. Free me. A lover's question. Look at that girl.

**ATCO 3.034/30 cm**  
L'étiquette prévient honnêtement qu'il s'agit de bandes magnétiques d'essai, Otis ayant voulu interpréter de nouvelles chansons pour se rendre compte de la façon dont elles sonnaient, se réservant de les réenregistrer par la suite en vue de l'édition. L'habillage musical de ces « prises » inédites fut monté après coup, sous la direction de Steve Cropper, qui a écrit des orchestrations plus jazz que de coutume. Le moins qu'on puisse dire, c'est que beaucoup de chanteurs en remon-

voudraient atteindre, pour leurs disques soigneusement préparés, le niveau qui était celui de Otis lorsqu'il s'amusait. Un album magnifique, sans faiblesse; pas de ballades sussurées, pas de cordes, tout est en tempo et swingue. — B. N.

**ROIS DU ROCK, Vol. 8, 9, 10, 11, 12, 13, 14**  
**MERCURY 127.418 MCF/45 t simple**  
**MERCURY 127.429 MCF/45 t simple**  
**PHILIPS 326.950 F/45 t simple**  
**MERCURY 127.432 MCF/45 t simple**  
**FONTANA 260.212 MF/45 t simple**  
**MERCURY 127.431 MCF/45 t simple**  
**MERCURY 127.430 MCF/45 t simple**

A la suite du succès obtenu par les sept premiers 45 t de cette série, les responsables du catalogue international Philips lancent sept nouveaux numéros (les références correspondent aux volumes en ordre). Le vol. 8 contient une version publique, enregistrée au Star-Club d'Hambourg d'un classique de Roy Orbison, « Down the line » par Jerry Lee Lewis. Billy Lee Riley est au menu du volume suivant. Ça n'a pas la qualité de ce qu'il fit plus tôt à Memphis, mais ça rentre dedans, moins pourtant que Marty Wilde dans le volume 10 avec « Mean woman blues » et « So glad you're mine », des enregistrements du meilleur cru. Dans le vol. 11, Little Richard est mi-rock gospelisant avec « Joy, joy, joy » (encore un truc à savoir), microner gospelisant dans « My desire ». Memphis Slim auquel est consacré le vol. 12 est très rock. Sur le vol. 13, Charlie Rich nous propose l'un de ses plus grands classiques « Lonely weekends ». Plus soul singer que rocker, Clyde McPhatter termine cette série avec un de ses meilleurs succès « Lover please ». Que dire de l'ensemble? Il est intéressant, quoique bon nombre de titres figuraient (ou figureront) dans la série « Fantastique épopée du rock », et je pense que dans le domaine du rock, l'achat d'albums vaut bien mieux qu'une pile de 45 t. Enfin, c'est un point de vue qui n'engage que moi. — J. B.

**JIMMY SMITH / WES MONTGOMERY**  
**FURTHER ADVENTURES OF JIMMY AND WES.** King of the road. Maybe sep-

tember. Ogd. Call me. Milestones. Mellow mood. **VERVE V6 8.766/30 cm**

Il n'y a pas que les « further adventures » de Mike Bloomfield et Al Kooper, il y a aussi/ surtout celles de Jimmy Smith et Wes Montgomery. LE meilleur organiste et LE meilleur guitariste ensemble, tellement complices et talentueux que l'on croit rêver. Il se dégage de toutes ces plages une incroyable chaleur humaine, une sincérité qui n'est pas une fin en soi (comme c'est le cas dans nombre d'orchestres pop) mais le pendant idéal d'une technicité sans défaut. Les brillantes lignes de la guitare, souples, rondes, pleines, les sinuées improvisations de l'orgue, le refus du clinquant et de la répétition facile, le drumming idéal de Grady Tate, il n'en faut pas plus pour faire de ce disque un grand moment de musique vraie. La guitare, quel que soit son style, jazz ou pop, a beaucoup perdu en perdant Wes Montgomery. — Ph. P.

#### UNDERGROUND EXPLOSION

It's about time (H. P. Lovecraft). The hunter (Blue Cheer). The candle (Don Robertson). Daybreak (Mc Coys). Cave song (Linn County). The Lark (Harvey Mandel). Indians (Leigh Stephens). **MERCURY 234.231 MCY/30 cm**

Ce genre de disque peut servir à fourguer, sous un titre alléchant, quelques fonds de tiroirs invendables. C'est même assez souvent le cas. Mais ce n'est pas celui de cette Explosion qui réserve quelques surprises agréables. Très agréables, même. Procédons par ordre. Le morceau d'H.P. Lovecraft, voix emphatique, son étriqué, ne présente guère d'intérêt. Le suivant, par contre, le « Hunter » de Booker T. (titre qui est en train de devenir un classique de la pop music) est excellent, lancinant à souhait, fort bien chanté par un Monsieur Peterson et à rapprocher de la version qu'en donne le Pacific Gas & Electric. Même esprit, même sound. « The Candle » est une méditation pseudo-indienne, mi-récitée mi-jouée, d'une nullité affligeante. Quant au titre suivant, une longue chose sur tempo moyen jouée par les McCoys et arrangée par... Fred Lipsius, c'est le pied intégral. Splendide intro à la guitare wah-wah, entrée de la voix, brièvement, magnifique solo de piano, très jazz, sûre-

ment Lipsius, entrée des cuivres puis, de nouveau cette merveilleuse wah-wah. Cela ressemble énormément à ce que fait le BST. Dommage que les notes de pochette ne donnent pas les dates d'enregistrement et les personnels au lieu de nous offrir une prose qui exalte la passivité et trouve les journaux underground « outranciers et haineux »! Passons. « Cave song » est encore un fort bon titre, sur un tempo de fer, excellent vocal et étonnant solo d'un instrument qui ressemble à l'ondioline mais pourrait aussi bien être une de ces flûtes indiennes à la sonorité aigre. Magnifique. « The lark » refait avec le plus grand bonheur le coup pourtant bien usé de l'harmonica qui imite le train. Le type qui souffle n'est pas loin des tout meilleurs, et l'ensemble, batterie de plomb, sifflamment continu des guitares, n'est pas sans évoquer les meilleurs moments des Canned Heat. Chouette. « Indians » est beaucoup plus sophistiqué, voix et guitares douces, piano perlé ou ronflant tour à tour, cela ne va pas très loin mais les couleurs sont bien jolies et la mélodie aussi. Deux morceaux très moyens, un bon et quatre formidables: cela vaut certainement la peine de se procurer ce disque. — Ph. P.

#### URBAN BLUES - BLUES UPTOWN

Don't lie to me. Rose Mary. (Fats Domino) - Mother fuyer. You done me wrong (Dirty Red) - Vida Lee. I get so weary (T. Bone Walker) - Sweet Old Chicago. You can't be lucky all the time (Roosevelt Sykes) - Too many drivers. Tee nah' nah (Smiley Lewis) - Empty life. Danger zone (Mercy Dee Walton) - Story to tell. Battle of the blues (Joe Turner). **LIBERTY 83.215 E. (U.S. Imperial, Aladdin, Bayou)/30 cm**

Une excellente anthologie de blues enregistrés entre 1950 et 1960. Un document indispensable pour le néophyte, car tout y est bon, authentique: c'est ainsi que les deux Roosevelt Sykes sonnent dix fois plus crus que ses nombreux LP revivalistes. Au chapitre des découvertes, l'excellent pianiste et chanteur Mercy Dee Walton, demeuré inexplicablement dans l'ombre. Pas de déchet, donc, mais une gêne pour le collectionneur; les rarissimes Roosevelt Sykes ou Mercy Dee voisinent avec



- \* FENDER
- \* ROGERS
- \* EPIPHONE
- \* SELMER
- \* HOFNER
- \* PREMIER



SALLE DES PAS-PERDUS - Tél. 378-41-89  
GARE DU NORD - PARIS (10<sup>e</sup>)

- \* CRUMAR
  - \* F.B.T. \* G.E.M.
  - \* STAR \* GOYA
  - \* FRAMUS
  - \* PAISTE, etc...
- et tous les derniers disques.

## PARIS-EST MUSIC

26, rue Robespierre  
MONTREUIL Tél. : 808.18.50 - Métro Robespierre

## LE SUPER-MARCHÉ DE L'INSTRUMENT DE MUSIQUE

plus de 1000 M<sup>2</sup> d'exposition

SPÉCIAL POUR PROFESSIONNELS  
Le matériel acheté chez

## PARIS-EST MUSIC

est assuré "tous risques" gratuitement  
— conditions sur demande —

Ouvert du Lundi 13 h. 30 au Samedi 19 h.  
NOCTURNES Lundi et Vendredi jusqu'à 21 h.

## ELECTRONIC MUSIC

18, Boulevard Marx-Dormoy - 93 - LIVRY-GARGAN  
Tél. : 927-29-42

Au service des musiciens professionnels et amateurs :  
**AMPLIS, GUITARE, SONO, PERCUSSION,**

TOUTES LES GRANDES MARQUES

Agent régional : ORGUES et LESLIE HAMMOND,  
ORGUES THOMAS, C.E.I., WELSON PRESIDENT, etc.  
LUMIÈRE MODULÉE

Démonstration et essais tous les jours de 14 h. 30 à 20 h. 30  
et le dimanche matin PARKING ASSURÉ

DE LA  
"COTE EST"  
A LA "COTE OUEST" le meilleur micro U.S.  
pour le "Rock" et le "Pop"

**SHURE 515**

un véritable  
**anti-POP!**

SPÉCIAL POUR  
ENREGISTREMENT & ORCHESTRE

MOD. 515 SB : Basse impédance  
MOD. 515 SA : Haute impédance  
Dynamique-Unidirectionnel  
Supprime tous les "accrochages"

Prix et qualité sans concurrence  
Documentation "RLF" sur demande

**CINECO**

POUR LA FRANCE

72, CHAMPS ÉLYSÉES, PARIS 8<sup>e</sup> - TÉLÉPHONE BAL. 11.94

## ROCK, BLUES, COUNTRY'N'WESTERN

au sommaire de « BIG BEAT 2 » :  
ELVIS A LAS VEGAS  
JERRY LEE LEWIS & LITTLE RICHARD A DETROIT  
l'histoire de JOHNNY CASH  
GENE VINCENT EN FRANCE

PRIX : 2,50 FR\$

Commandes et renseignements :

Michel THONNEY

32, avenue Pasteur, Montmorot,  
39 - LONS-LE-SAUNIER - C.C.P. 2657-32 à Dijon

des Fats Domino ou des T. Bone Walker, fort bons, certes, mais qui en sont au moins à leur dixième réédition. Attention aux doublons! — B. N.

### UTA

Hier aujourd'hui demain.  
A.Z. 10.458/45 t simple  
Sous le nom bizarre d'Uta se cache, non pas une compagnie d'aviation, mais une nouvelle voix féminine, assez originale pour être mentionnée, et pas désagréable du tout à entendre. La petite histoire adorablement racontée sur la première face, vous mettra en forme pour aborder « Recueillement » (extrait des « Fleurs du Mal »); elle le récite impeccablement, avec le soutien d'un orchestre parfaitement « pop », où une certaine manière de jouer et d'amplifier les guitares souligne intelligemment le texte du « Grand Charles » (le vrai). Ça, c'est de la poésie! — J. V.

### VARIATIONS

What's happening. Magda. PATHÉ MARCONI C 006-10.405/45 t simple  
La cocarde tricolore sur la pochette est de trop. Pourquoi pas la photo de Pompidou? Ceci dit, le deuxième disque des Variations n'est pas mauvais. « What's happening » est un thème passe-partout sur lequel l'organiste (celui de Hallyday) ajouté au groupe joue fort bien son rôle de « lieur de sauce » et donne un peu d'assise à une formation qui en manque parfois. La face B est un instrumental bien envoyé par un guitariste qui claponise avec beaucoup de vigueur mais, peut-être, un peu trop d'évidence. — Ph. P.

### JEAN VASCA

Vivre en flèche. Je me suis endormi.

FESTIVAL SPX 73/45 t simple

Agé de vingt-neuf ans, Jean Vasca n'est pas un débutant dans la chanson, puisqu'il a déjà obtenu le prix Henri Crolla en 1965, et le Grand Prix de l'Académie de la Chanson (mais oui, cela existe!) en 1968. Il compte à son actif plusieurs tournées à l'étranger, notamment en Tchécoslovaquie, et un recueil de poèmes: « Jaillir » (P. J. Oswald, éditeur). On souhaiterait que vive en flèche, chanson fort contemporaine et joliment écrite, lui permette, à l'occasion de son passage chez Festival, de prendre un départ... en flèche. — J. V.

MARTHA VELEZ  
FIENDS AND ANGELS. I'm gonna leave you. Swamp

man. A fool for you. In my girlish days. Very good fandango - Tell Mama. Feel so bad. Drive me daddy. It takes a lot to laugh, it takes a train to cry. Come here sweet man. Let the good times roll.

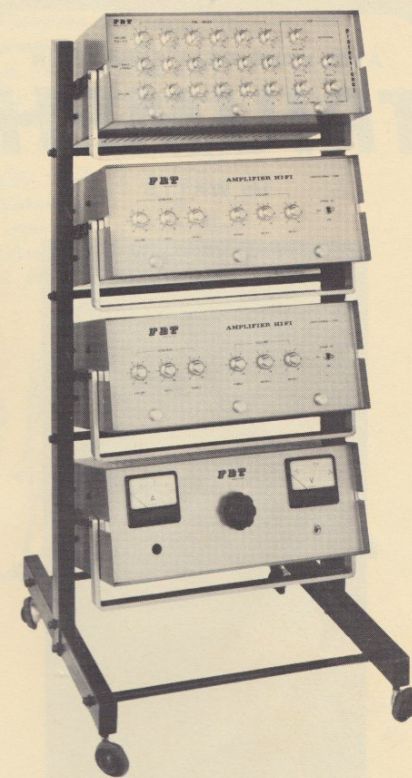
LONDON 195.012/30 cm  
Une fois de plus, ce vieux renard de Mike Vernon a eu le nez creux. Martha Velez, sa dernière découverte, est une jeune Américaine qui, après avoir joué dans « Hair » (ça doit être bien chanté, là-bas, « Hair »), vient s'installer en Angleterre. Son premier disque est plus qu'une promesse: une révélation. Soutenue par un formidable orchestre, plein, paraît-il, de grands noms, Mama Velez chante le blues avec un talent et une sincérité rares. L'autre Mama blanche du blues, Janis, ferait bien de se méfier de cette rivale qui, une fois qu'elle aura pris assez d'assurance pour s'envoler un peu plus, ne sera pas loin d'elle. Tous les morceaux de ce disque sont très bons, mais « Swamp man » et la version magnifique de « It takes a lot to laugh » de Dylan, ainsi que « In my girlish days » (très beau solo de guitare. Stan Webb?) me semblent les plus hauts moments de cet excellent disque. — Ph. P.

### STEVE WARING

U.S.A. Je te donne l'aurora. Par la poste j'irai chez toi. The river. Le matou revient. The cuckoo (1<sup>re</sup> version). Les grenouilles. The cuckoo (2<sup>e</sup> version). Errer sans fin. Promenade à dos d'âne. Combien. Tom Banjo.

CHANT DU MONDE LDX 7-4.393/30 cm G.U.

Les habitués du Centre Américain connaissent bien Steve Waring, l'un des « piliers » de la maison, et seront heureux de retrouver ici quelques-uns des meilleurs enregistrements qu'il a l'habitude d'y interpréter. Les autres le découvriront avec, je l'espère, un égal plaisir. Bien entouré par des musiciens d'un réel talent (Artus Avalon, harpe et flûte celtiques; John Wright, guimbarde; Roger Mason, cuilliers; Marc Rocheman, 2<sup>e</sup> guitare; tous sont des fidèles du « hootenanny »), Steve nous propose un disque folklorique dépourvu de toute prétention et empreint d'une grande simplicité. L'ensemble est plein de charme, si l'on excepte une maladresse (l'adaptation du fameux « Ramblin' boy » de Paxton qui, à mon avis, est ratée) Le reste est très réussi, en particulier le banjo. Un



## L'HEURE MUSICALE

106 rue de Longchamp. Paris.16.  
metro trocadero pompe tel : 553.03.40

Pour vos réceptions, confiez-nous la sonorisation. Ambiance « pop » garantie par un système extra.

Renseignements sur demande.

ROGERS - Fender - FBT

Höfner - VOX - STAR

HOHNER - SOUND-CITY



AVEZ-VOUS DÉJÀ ESSAYÉ UN  
**TRIUMPH**

140 WATTS



Distribué en France par :

**J. GOTTI**

39, avenue Maxime-Gorki, 95-GOUSSAINVILLE

Visible chez :

LE COMPTOIR GÉNÉRAL de la MUSIQUE  
26, rue Bouffard, 33-BORDEAUX

M. CHANTOME  
Rue René-Julliet, 68-CREIL

CHARLOT MUSIC  
7, rue des Bons Enfants, 38-GRENOBLE

Maison TRICHOT  
38, rue Joubert, 89-AUXERRE

Pour le prix d'un 33 tours, adhérez pour 3 mois à :

**LA BOURSE AUX DISQUES**

TOUS ÉCHANGES ET LOCATIONS DE DISQUES

Possibilité d'apporter ses disques, d'en reprendre l'équivalent, de les conserver ou de les enregistrer pour les rééchanger ensuite.

**CHOIX TRÈS ÉTENDU :** Des vieux classiques introuvables aux dernières nouveautés.

**ÉCHANGES PAR CORRESPONDANCE** dans toute la FRANCE et à l'ÉTRANGER.

OUVERT le Samedi toute la journée et le Dimanche matin  
400, rue St-Honoré (1<sup>er</sup> étage sur cour)  
PARIS-1<sup>er</sup> - RIC. 06-06

**1969 LES ORCHESTRES EXPLOSENT  
ET DEVIENNENT DES VEDETTES  
DANS TOUTE LA FRANCE**

Parrainé par « Rock & Folk » tous les vendredis au **GOLF DROUOT**, le célèbre tremplin des groupes amateurs et semi-professionnels prend cette année une importance jamais égalée.

En plus des contrats obtenus, les vainqueurs reçoivent 50.000 AF.

Les studios **DELAMARRE** offrent 3 h. de séance d'enregistrement et un disque promotion.

« **DYNACORD** » remet à chaque formation un diplôme souvenir de leur passage au « **GOLF DROUOT** ».

**ROCK & FOLK** publiera la photo et biographie du groupe qui sera la révélation du mois, afin de le faire connaître à ses lecteurs.

Inscription des orchestres à  
**HENRI LEPROUX, GOLF DROUOT**  
2, rue Drouot, Paris-9<sup>e</sup>

IMPORTATION DIRECTE depuis :

**U.S.A. - CANADA  
GRANDE-BRETAGNE - AUSTRALIE**

de toutes les nouveautés en style :  
**ROCK AND ROLL - POP-MUSIC - BLUES - RHYTHM'N'BLUES - JAZZ MODERNE & TRAD - FOLK - CLASSIQUE COUNTRY MUSIC - ETC...**

Cassettes, Musiques, Disques (singles, EP's, LP's, 18 RPM)  
Bandes magnétiques, partitions, accessoires musicaux et photographiques. Catalogues **SCHWANN, HARRISON**, etc...  
Demande de renseignements et de catalogues : conditions de vente à :

**J.-P. LOUVIN RARE RECORDS**

Cas. postale 409

1391 LA CHAUX-DE-FONDS (Suisse)

Votre spécialiste du disque rare et d'importation.

voyage en Afrique il y a deux ans permit à Steve d'y découvrir son public le plus réceptif et, peut-être, le plus précieux pour lui : celui des enfants. Ce qui veut dire que les adultes et les gens « sérieux » ont intérêt à écouter et à aimer des chanteurs comme Steve Waring : c'est une leçon d'humilité pour l'auditeur comme pour le chanteur. — J. V.

**BIG JOE WILLIAMS**  
**HAND ME DOWN MY OLD WALKIN'STICK.** Hand me down my old walkin'stick. Mamma don't like me runnin' round. Baby please don't go. Everybody's gonna miss me when I'm gone. Buffalo. Church bell ring. Baby keeps on breakin' em down. Shady grove. Sittin' thinkin'. Blues round the world. Oh baby. Pearly Mae. Scardie Mama. She'll be comin' round the mountain. Old folks tavern. Take it all.

**LIBERTY LBS 83.207 E/30** cm stéréo (Distribution S.D.I.)

Enregistré aux « Spot Studios » de Londres à la fin de 1968, ce disque est le premier fait par Big Joe Williams en Angleterre. Pendant une tournée de blues dont il était la vedette, Joe profita d'une journée libre pour mettre en boîte ces seize titres en trois heures. Avec l'assistance qu'on lui procura sous la forme d'une... bouteille de whisky, on comprend que le résultat d'ensemble soit empreint d'une grande spontanéité. L'attaque de la voix, parfois un peu sauvage, reste toujours très chaleureuse. Le jeu de guitare, très sûr et sans fioritures inutiles. Ce qui n'empêche pas Big Joe d'expérimenter certaines techniques particulières : la neuf cordes dans plusieurs plages, et un « bottleneck » assez impressionnant dans celle du titre. Certainement en grande forme le jour de cette session, Big Joe Williams nous y offre, avec beaucoup de naturel et de décontraction, l'image d'un maître du blues. — J. V.

(suite de la page 14)

**BOURGEOIS** Jacqueline, 71-Montceau-les-Mines. DU 226\* au 300\* prix : 5 « GEMINI » 45 tours à choisir dans le catalogue CBS.  
**Aubenas** BIRGE Jean-Jacques, 92-Boulogne, FAURE Alain, 69-Lyon. **TODU** Jean-Luc, 92-Ville-d'Avray. **QUINOL** Marie, 94-Villejuif. **AGRA** Jacques, Paris. **RIOTTE** Jean-François, 88-Saint-Dié. **RENAUD** Alain, 93-Drancy. **VALENTIN** Philippe, 34-Montpellier. **PILAIRE** Alain, 87-Couzeix. **VATRINET** Jean-Pierre, 54-Homecourt. **BRICIANIER** Patrick, 92-Boulogne. **MOSIO** Bernard, 59-Lille. **BOYE** Roger, 38-Grenoble. **PIALET** Patrick, 06-Nice. **ROBERT** Bruno, 42-Unieux. **HENRIET** Patrick, 10-Romilly-s/Seine. **BOURGEOIS** Michel, 71-Montceau-les-Mines. **DUPONT** Jean-Pierre, 76-Le Havre. **DELBAERE** Didier, 59-Hazebrouck. **DUFRESNE** Christian, 49-Angers. **KLEIN** Gérard, 67-

Hilsenheim. **MITZMACHER** Alain, Paris. **KANN** Philippe, Paris. **MAHEUX** Bruno, 44-Nantes. **HUET** Patrick, 93-Aubervilliers. **RICARD** Jean-Paul, 84-Le Thor. **AUDOUIN** Gérard, 87-Bellac. **BASTIAT** Chantal, 33-Creton. **POULEAU** Michel, 42-Saint-Chamond. **GRANET** Jean-Marie, 03-LEJUS Alain, 77-Souppes-s/Loing. **SENECAL** Jean-Jacques, 76-Totes. **RENAUDIER** Dany, 72-Le Mans. **GLAS** Frank, 27-Saint-Pierre-d'Aulais. **FOURREL** Patrick, 26-Pierrelatte. **ROGER** Jean-François, 92-Neuilly-s/Seine. **YAN** Eric, 29-S-Quimper. **JOLDA** Henri, 62-Méricourt. **DEMAIGNY** Marc, 59-Lambersart. **BOUSSEAU** Guy, 87-Bellac. **MARTIN** Serge, 33-Arcachon. **SATCHE** Maurice, 13-Marseille. **DAUDAL** Georges, 29-S-Quimper. **LE FOYER** Jean-Marie, Paris. **QUENARD** Jean-Gustave, 80-Feuquières-en-Vimeux. **GAMBINI** Bernard, 74-Anney. **COURTOIS** Denis, 60-Beauvais.

**LANCEREAU** Georges, 92-Gennevilliers. **DUTHEIL** Pierre, 63-Issore. **PRIEX** Jean-Luc, 02-Laon. **QUIROL** Monique, 94-Villejuif. **DECKER** Jérôme, 49-Saumur. **COSTANTINI** Jean-Patrick, 92-Rueil-Malmaison. **LAMBERT** Claude, 83-Six-Fours. **REYNAUD** Alain, 69-Lyon. **THOURY** Jean, 91-Juvisy. **ROUSTANT** Jacques-Louis, 91-Vigneux. **DORDE** Alain, 92-Courbevoie. **DIEZ** Dominique, 93-Gagny. **BILLING** Daniel, 92-Asnières. **CELERIER** Jean-Marie, 92-Bourg-la-Reine. **COLLOMB** Serge, 74-Rumilly. **BERTELLE** Michel, 59-Roubaix. **HUSS** Gérard, 57-Donnay. **JAKUBOWICZ** Marc, Paris. **LOUBIE** Michèle, 84-Avignon. **GAROCHE** Patrice, 78-Versailles. **PYRSZ** Jack, 92-Suresnes. **LECAILLE** Alain, 62-Rinxent. **COLLET** Jean-Pierre, 49-Angers. **ROCHE** Patrick, Paris. **LOURENC** Dominique, 10-Romilly-s/Seine. **PALIN** Marie-Liliane, 27-Limoges.





PETITES ANNONCES 3 F la ligne + T.V.A. 26 % - Payables à la commande

• **Leçons de Piano, Orgue, Guitare, Batterie, Harmonie.** Nouvelles conceptions d'enseignement conçues pour avoir la possibilité à un certain niveau d'étude, de choisir entre l'improvisation de musique moderne ou classique. **Nathalie Ouellet, Résidence « Bonquet » 101, rue Picasso, 92 - Montfermeil. Tél. 927.44.05.**

• **R'n'B, Achats, Ventes, Echanges, 2, Fd Polonois, Paris-12<sup>e</sup>.**

• **Association Musicale Parisienne, 8, rue Chopin-du-Gest, Paris-11<sup>e</sup>, demande d'urgence CHANTEUSSES et jeunes musiciennes chanteuses dans le vent (20-30 ans). Travail assuré sur la Terrasse Française. Tél. Bureau : 023.64.57 l'après-midi.**

• **Leçons particulières par méthode moderne de : Batterie - Piano - Orgue - électronique - Solfege - Théorie. Etude de tous les rythmes actuels. Enseignement d'orchestre pour tous instrumentistes et chanteurs. Fabrice Velly, E.P. 28 - 94 - St-Mandé. Tél. 308.31.24.**

• **CHANT, Rédub, voix, prés. aux disques 16M, Music-hall, mise en scène, formation complète. Beyer, WAG. 27.15.**

• **Association Musicale Parisienne achète complant amplificateurs, sons et instruments de toute sorte. Tél. 068.84.37.**

• **THE REACTIONS** orchestre de POP-BLUES cherche clubs, gais et tournées pour se produire. Tél. 471.50.55.

• **MONTFARNASSE 2000** (Editions Montfarnasse). Recherche matériel : chanson (mouffettes, disques, sautelles, bandes) par jeunes compositeurs, auteurs ou interprètes pour présentation au MIDEM 79. Ecrire ou se présenter 27, rue Brée, Paris-8<sup>e</sup> tous les jours de 15 à 18 h (Tél. 023.02.02 et 308.41.72) sauf mardi.

• **Taxi anglais 1957 bon état de marche 2.000 F. Tél. C.B.E. 255.45.05.**

• **Location de studio de répétition.** Location de matériel d'éclairage et de sonorisation pour orchestre, tour de chant. Aménagement de cars pour orchestre. **BUSINESS - MUSIC.** Tél. 243.52.22.

• **J.H. 20, dm., BSEC, ang. cont. cuisines, hall, etc. bon. état, var., cherche pl. ad. dir. art. phot. éd. Ecr. A. Loris, 38, rue Robespierre, Argenteuil.**

• **Recherche Médecin pour monter affaire dans spectacles, entre au journal.**

• **ACHAT - VENTE - ECHANGE - REPRISSE.** Disques, Cassettes, Matériel. Asami, Magnétophone, Poste transistor, Chaine stéréo, Platine, Enceinte, Guitare, Batterie à musique, Bande magnétique, etc. **STAUDEL.** Tél. 807.15.76.

• **Guitariste solo-acc. possédant mat. Feedet cherche rock, Rock, Soul, Blues dans les départements 21 - 26 - 38 - 48 ou 71. Ventes : Pat Moussier, Chateaufort, 71 - LOUHAN.**

• **Orch. Amateur Pop. chant. besoins et org. Tél. 207.29.53.**

• **V. Orgue Gam. état neuf. Matériel sonnerie complet 950 F. For. P. Bayle, 14, r. Pétrusque, Paris-16<sup>e</sup>.**

• **Vende batterie Premier holiday avec cymbales comme neuve 3.000 F. For. Journal au n° 14 qui transmettra.**

• **CINEMA - THEATRE - CHANT.** Chanteurs rapides. Ecr. : CLUB CINEMA THEATRE MUSICAL 4, villa Martialis Paris-16.

• **Vds Orgue « Gam » mod. Challengeur neuve 3.000 F. Tél. ETO. 14.46.**

• **Vds Batterie Ludwig complète est. état. Marc Trepel, 45, avenue Foch, Lyon-6<sup>e</sup>. Tél. 42.29.32.**

• **Recherche disques Gene Vincent, J. Haliday, Jacobelli, 53, rue Ph.-Faure, 68 - Lyon-6<sup>e</sup>.**

• **V. Ampli 80 W - Batterie (3.000 F - Guit. élect. « Aria » 13 cordes 1/2 C 100 F. Tél. 027.29.54, 19 h 31 h).**

• **Vds Cite en Lx : 190 F. App. neuve, - 4r - 1200 cm². Guit. bass - g. Classic, batterie bass 50 W. Micros - p. magnétique. Pub. mail. 12 entrées. Tél. 283.28.29.**

• **Cours de guitare : Folklore (méthode américaine), théorie musicale, guitare classique. Tél. 908.28.33.**

• **A.C.I., gt. 41, imp. Zaza, 34, Saint-Etienne Ais.**

• **Vds. Org. Gam (Jumbo) 1.200 F. Amp. Hahner 41 MH (revers-echo) 1.200 F. Guit. Frenius, 400 F. For. H. Fouah, 14, rue de Sévres, 92 - Boulogne.**

• **Orch. Blues de St-Claude cherche organiste amat. avec mat. 604.50.50.**

• **4<sup>e</sup> COUPE de L'OISE** des archaïques. 30 NOVEMBRE 1980. NOGENT-sur-OISE. POP-MUSIC-Variétés. Rensang. P. Leth, 92 - Saint-Maximin.

• **Occasion exceptionnelle.** Batterie Ludwig toute neuve, double grosse caisse 3 tom, tom, 1 tom bass, 4 Zildjian 2 - 26 cm, 1 - 45, 1 - 55. Pieds, housses, siège Chancelier - cabaret classe super 400. Seulement 4.300 F. Tél. S.A.B. 87.73 Michel.

• **Vende disques de rock'n'roll.** Coupé, 25.60 d'Anjou, 35 - Rennes.

• **URGENT ! Groupe cherche bassiste pro. matériel. Tél. 09.49.87 Tours.**

• **A vendre saute Note Samer argent, 900 F. Tél. Jean-Luc 498, La Ferté-Sous-Jouarre.**

• **V. Ampli « Slide » 30 W.** Réverb. Triem. encore sous garantie : 1.200 F. Ph. Pomati, 8, rue A.-France, 91 - Vincennes.

• **ORCH. pop. 4h. organiste et chant. 15-20 ans. Mure, 8, rue Plancher, Argenteuil. Tél. 981.51.64.**

• **Cherche jeune orchestre pour bar même débutant. Ecr. Sds de Production artistique, 38, rue Montmartre, Paris-2<sup>e</sup>.**

• **« Maniera, 35, rue Cassanville, 42 - Villeneuve, vend 1.000 disques Rock : Gene Vincent - Elvis Presley - Little Richard (10 en 1) - Elvis Presley (10 en 1) - Presley (10 en 1), etc... »**

• **Vende guitare Welson semi-acoustique 500 F. M. Thierry Polanski, 16, av. Guitard, 92 - Paris-16<sup>e</sup>. Tél. 243.50.76.**

• **Bill Haley appreciation Society : Claude Thibault, 38, rue Jules-Valles, 92 - Ligny-Gargen.**

• **Compas, Orchestrateur, vous transmettra avec groupe. For. P. David, 22, rue J.-Verna, Paris-11<sup>e</sup>.**

• **A vendre : n° 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12, 13, 14, 15, 16, 17, 18, 19, 20, 21, 22, 23, 24, 25, 26, 27, 28, 29, 30, 31, 32 et 33 de « Rock & Folk ». Envoyez 3 F. par exemplaire aux Editions du Kiosque, 14, Rue Chaplat, Paris-8<sup>e</sup>. C.C.P. Paris 1984-85.**

Articles parus dans le n° 21 : Charles, Connard Heat, Doors, Ray Charles, Newberry, New York, Yves Montand, Clapton, Antares.

Articles parus dans le n° 22 : Blue Horizon, Jacques Brel, Nicoletta, Juliette Greco, Newport Festival, Connard Heat, See Gears/Driscoll, Pink Floyd, On vend les Scoops, Rockers anglais, Amsterdam.

Articles parus dans le n° 23 : Blues Festival, Methers, Mick Jagger, Beatles, Sylvie Vartan, Booker T., Yellow Submarine, Arthur Brown, New Orleans, Motters, Rockers anglais, Paris Jazz Festival.

Articles parus dans le n° 24 : Pop Club, Les Beatles (la 2<sup>e</sup> partie), Dick Rivers, les 26-666, Folk Festival de Chicago, Disques hors séries, James Brown, André Franklin, Jimi Hendrix, Simon et Garfunkel, Eddy Mitchell, Rencontres londoniennes.

Articles parus dans le n° 25 : Jean-Bernard Hébert, Ronanville, Brel, Brassens, Ferré, Fieux Pop, On the road again, Folk Festival de Chicago (2), Johnny Hallyday, Rolling Stones Rock'n'roll Circus, Son, les Animaux.

Articles parus dans le n° 26 : Claude Nougaro, Résultats du séminaire 69, Jean Sarr, Midem 69, John Mayall et les Blues anglais, Johnny Hallyday (2), Les Doors, Barbra Streisand.

Articles parus dans le n° 27 : Antares, Trois semaines aux USA, Barbara, Guitarristes pop, Interview Beatles, Filles des bolles, Minnie Martini, Claude Nougaro, On va le R'n'B.

Articles parus dans le n° 28 : Variétés, Monty Python, Monty Python, Pop, Trois semaines aux USA, Un mois pop, Jilly Collins, Festival de Roan.

Articles parus dans le n° 29 : Les Zappellins, Sylvie, Desvignes, Cline, Pop, B. B. King, Dylan-Gibson, Show, Hallyday, Soft Machine, Barney Wilen.

Articles parus dans le n° 30 : Hair, Elvis Presley, Blind Faith, Alan Jack, Vautour, Candace P.M.R., Rauli aux USA, Monty Python, Mayall, Bob Dylan, Julien Clerc, Nouveaux Canadiens.

Articles parus dans le n° 31 : Brian Jones, Les Zappellins, La triplante, Creedence Clearwater Revival, Monty Python, The Mahones, Easy Rider, Les Who, Rolling Stones, Richie Havens, Beach Boys, Chuck Berry, Sacha Distel, Michel Legrand, King's Road.

# L'OCCASION c'est MUSIC CENTER

50, RUE DE DOUAI - PARIS-9<sup>e</sup> - 874-78-79

IL EST BEAUCOUP PLUS INTÉRESSANT D'ACHETER EN OCCASION. VOICI POURQUOI :

Le matériel neuf perd presque la moitié de sa valeur dès le premier mois, par exemple un ampli à 3.500 F vaudra 2.200 F si vous voulez le revendre un mois après. Chez Music Center, vous achetez cet ampli 2.200 F donc au plus bas, vous pourrez le revendre 2.000 F par la suite. Music Center vend de l'OCCASION, mais pas n'importe quoi : en effet, l'occasion chez Music Center est garantie 6 mois totalement (pièces et main-d'œuvre). De plus : nous faisons crédit même sur l'occasion, il suffit de verser 40 % du prix, et de régler le reste en 15 mois.

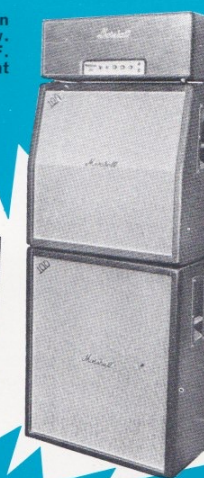
Chez Music Center, l'occasion est comme neuve car tous nos amplis sont révisés entièrement avant d'être mis en vente.

De plus nous faisons la reprise de votre vieux matériel contre ce que vous voulez. Nous accueillons toujours avec plaisir ceux qui veulent vendre leur vieux matériel.

N'oubliez pas qu'en achetant chez nous un ampli d'occasion, c'est un placement car nous vendons nos amplis aux prix les plus bas.

## ★ voici les affaires du mois ★

occasion  
**AMPLI MARSHALL 100 w.**  
7.000 F.  
à crédit : 2.800 F. comptant



occasion  
**AMPLI VOX SUPREME**  
5.500 F.  
à crédit : 2.200 F. comptant



occasion  
**AMPLI BASS FOUNDATION VOX 50 w.**  
3.400 F.  
à crédit : 1.400 F. comptant



occasion  
**AMPLI VOX AC 30**  
2.200 F.  
à crédit : 660 F. comptant



## BULLETIN D'ABONNEMENT SPÉCIAL

Je désire m'abonner à **ROCK & FOLK** pendant \_\_\_\_\_ an et recevoir gratuitement pour chaque abonnement d'un an, six numéros anciens :

Je verse la somme de \_\_\_\_\_

sur Editions du Kiosque, 14, rue Chaplat, Paris-8<sup>e</sup> par chèque bancaire, virement postal (nous adresser les 3 virements) ou mandat-terre exclusivement. Joindre le paiement à ce bulletin de désire - ne désire pas (1) recevoir un exemplaire gratuit de la revue LE METIER.

Nom : \_\_\_\_\_

Prénom : \_\_\_\_\_

Adresse : \_\_\_\_\_

(1) Rayer les mentions inutiles.

## BON DE COMMANDE

Mettez à votre disposition des reliures pratiques qui permettent de rassembler une année complète de la revue. Chaque reliure est vendue 18 F grise à nos bureaux. Joindre 3 F par exemplaire pour frais d'envoi.

Veuillez m'envoyer \_\_\_\_\_ reliures.

Veuillez m'envoyer le n° 1 - le n° 2 - le n° 3 - le n° 4 - le n° 5 - le n° 6 - le n° 7 - le n° 8 - le n° 9 - le n° 10 - le n° 11 - le n° 12 - le n° 13 - le n° 14 - le n° 15 - le n° 16 - le n° 17 - le n° 18 - le n° 19 - le n° 20 - le n° 21 - le n° 22 - le n° 23 - le n° 24 - le n° 25 - le n° 26 - le n° 27 - le n° 28 - le n° 29 - le n° 30 - le n° 31 - le n° 32 - le n° 33 pour 3 F. par exemplaire (3,30 F.F. pour l'étranger) (1).



## TOUTES LES PARTITIONS QUE VOUS CHERCHER SONT CHEZ MUSIC CENTER, 50, rue de Douai, Paris-9<sup>e</sup>

Commandez-les contre remboursement

album Sam & Dave : 15 F	album Bob Dylan : nashville : 25 F	album Blind Faith : 50 F
album Donovan : hurdy gurdy : 15 F	album Stones : beggars banquet : 20 F	album Boad Sweet & Tears : 15 F
album Hendrix : are you exp : 15 F	album Cream : disreality : 25 F	album Bee Gees : 15 F
album Hendrix : axis bold : 15 F	album Cream : goodbye : 15 F	Who, Pink Floyd, Hollies, Yardbirds, Equals, Trogs : chaque album : 15 F
album Hendrix : électrique : 15 F	album Cream : wheels of fire : 15 F	Dernière chansons Beatles, le recueil : 30 F
album Otis Redding : 15 F	album Beatles, 200 Titres : 50 F	

Je désire recevoir l'album de : \_\_\_\_\_ titre : \_\_\_\_\_  
je paierai contre remboursement.  
NOM : \_\_\_\_\_ ADRESSE : \_\_\_\_\_